
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07136063 4





# HISTOIRE

DES PREMIERS

PEUPLES LIBRES

QUI ONT HABITÉ

LA FRANCE.

# HISTOIRE
## DES PREMIERS
# PEUPLES LIBRES
## QUI ONT HABITÉ
# LA FRANCE.

*Par J. Ch. Laveaux.*

TOME PREMIER.

*A PARIS,*

CHEZ Moutardier, Libraire, quai des Augustins.
Deroy, Libraire, rue Haute-Feuille, nº. 21.
J. Ch. Laveaux, Imprimeur à Charenton.

An VI de la République Française. (1798.)

# AVERTISSEMENT.

*Il y a douze ans, j'avois conçu le projet d'écrire une* Histoire des François. *Une grande partie des matériaux étoient rassemblés; et lorsque la révolution françoise commençoit, j'achevois de composer les premiers volumes. Les mouvemens de la révolution m'ont poussé dans d'autres travaux et d'autres soins, et je n'ai plus ni le tems ni le courage d'achever un ouvrage d'aussi longue haleine. Cependant j'ai pensé que ce qui étoit composé pouvoit contenir quelques recherches et quelques idées utiles, et voilà ce qui m'engage à le publier sous le titre d'*Histoire des premiers Peuples

libres qui ont habité la France. *C'est au public à juger si je me suis trompé.*

*Ce que je viens de dire suffit pour répondre d'avance aux critiques que l'on pourroit me faire sur l'étendue de certaines parties ; je prie le lecteur de se rappeler que cet Ouvrage étoit destiné à former les premiers volumes d'une grande* Histoire des François ; *et c'est sur ce plan que je crois que l'on devroit écrire l'histoire d'une grande nation.*

# INTRODUCTION.

AVANT que les hommes eussent inventé les arts, qui conservent et transmettent aux générations la mémoire des événemens; les sociétés humaines étoient formées, augmentées, dispersées, détruites, sans laisser aucune trace de leur existence. Les traditions qui passoient de générations en générations, se corrompoient de plus en plus en s'éloignant de leur source; elles dégénéroient en fables absurdes par deux vices inséparables de la nature humaine, la vanité et l'amour du merveilleux. Souvent elles s'éteignoient par la destruction des peuples; ou par leur dispersion, elles se répandoient dans de nouvelles contrées, s'y mêloient avec d'autres traditions et d'autres fables, recevant et rendant la corruption.

Avant l'invention des arts, qui forcent la terre à produire sur un petit espace des alimens pour un grand nombre d'hommes, les peuples se trouvoient souvent séparés

par de vastes contrées, et plusieurs pouvoient errer pendant des siècles, de contrée en contrée, sans se rencontrer jamais, sans acquérir jamais aucune connoissance les uns des autres.

Après l'invention de ces arts, les nations durent rester encore long-tems séparées les unes des autres : car il falloit de longues suites de siècles pour que de vastes contrées se couvrissent d'hommes sans interruption ; il en falloit de plus longues encore pour réparer les désastres des inondations, des pestes, des tremblemens de terre et des autres maux de cette espèce.

Il est des contrées sur le globe où la nature offre d'elle-même à l'homme tout ce qui peut satisfaire ses besoins et flatter ses sens. Dans ces contrées, les hommes se seront rassemblés de toutes parts, et auront bientôt formé des nations nombreuses, laissant autour d'elles de vastes déserts.

Pendant long-tems, et même après avoir inventé quelques arts, ces nations contentes de leur sort, n'ayant aucun motif puissant pour

sortir de leurs contrées fécondes, séparées des autres peuples par des mers, des montagnes et des déserts, auront cru le genre humain borné à l'espace de terre sur lequel elles respiroient; cette opinion se sera fortifiée par le tems de générations en générations, et chacune de ces nations se sera crue la première du monde.

De toutes les régions du globe, il n'y en a point où l'on trouve des contrées plus fécondes que celles qui s'étendent au Midi de l'Asie, dans toute sa largeur, depuis la mer Rouge et la Méditerranée, jusqu'aux extrémités orientales de la Chine.

Les contrées fertiles de l'Arabie heureuse et de l'Inde, plusieurs contrées de la Chine, les bords délicieux du Tibre et de l'Euphrate, offrent presque sans travail une nourriture abondante à l'espèce humaine; un climat doux et agréable invite les hommes à s'y rassembler et à s'y fixer.

Plus de deux mille ans avant la naissance de J.-C., l'histoire nous montre dans ces contrées des empires puissans, gouvernés

par des despotes qui font d'immenses conquêtes. Celles de Ninus roi d'Assyrie, qui régnoit dans les belles contrées du Tigre et de l'Euphrate, nous apprennent l'existence des Arabes, des Arméniens, des Mèdes, des Bactriens et des Scythes. Sémiramis qui lui succéda, porta ses armes jusques dans l'Ethiopie et dans l'Inde.

La magnificence de Babylone capitale de cet empire, ses palais, ses aqueducs, ses quais, ses jardins, le despotisme du gouvernement, et sur-tout les connoissances astronomiques des prêtres philosophes qui portoient le nom de mages, tout annonce une nation de la plus haute antiquité. Que de siècles ne faut-il pas pour former un langage, pour inventer l'agriculture, pour tirer de la terre les métaux et les pierres, pour parvenir à les travailler, pour élever des édifices et construire des villes! que de siècles pour l'invention des manufactures et des arts de toute espèce! que de siècles pour porter les connoissances humaines au point de faire des observations et des calculs

astronomiques, qui approchent de ceux que nous n'avons pu faire qu'après des milliers d'années passées dans les ténèbres de l'ignorance! que de siècles pour obscurcir dans les hommes le sentiment de la liberté naturelle, et forcer des multitudes de créatures raisonnables à se laisser conduire par les caprices d'un seul!

Les mages de Chaldée ou Babylone, d'après leurs calculs astronomiques, donnoient à l'empire une durée de quatre cent soixante et dix mille années. Ces calculs ont paru fabuleux à plusieurs savans, qui prétendent que les Chaldéens et les autres anciens peuples de l'Asie ont compté pendant long-tems leurs années, par mois, par semaines, ou même par journées.

Mais une époque qui ne sauroit guère être contestée, c'est celle qui résulte des observations astronomiques, que Calisthène envoya de Babylone à Aristote, qui suivoit Alexandre dans ses expéditions. Ces observations commencent dix-neuf cens ans avant la mort de ce conquérant.

Les connoissances astronomiques des Indiens sont plus remarquables encore. Dans un de leurs livres sacrés, il est parlé de 15 planètes; ainsi ils connoissoient les satellites de Saturne et de Jupiter, que nous n'avons pu découvrir qu'après avoir porté l'optique au degré de perfection où elle est aujourd'hui, et dont la découverte de quelques-uns exige des lunettes de trente à quarante pieds. Nos missionnaires ont retrouvé dans les Indes, le système du monde, que Copernic avoit renouvelé de Pythagore, et que ce dernier avoit très-probablement puisé dans les Indes, comme la plupart de ses autres connoissances. Le calcul chronologique des Indiens commence 3101 ans avant J.-C., et a continué sans interruption jusqu'à présent, de sorte qu'aujourd'hui que nous comptons 1797, ils ont 4898. Depuis ce tems, leur année est de 365 jours, 5 heures, 31 minutes et 15 secondes. Ainsi il y a près de cinq mille ans que les Indiens ont adopté l'année solaire, dont l'invention exige tant d'observations suivies et de calculs difficiles.

Les Babyloniens, les Perses, les Egyptiens, dont l'origine remonte aussi dans la nuit des tems, avoient adopté l'usage de cette année. Les Chinois ne le cédoient point à tous ces peuples pour l'antiquité ; ils font remonter leur origine à plus de quatre mille ans, et l'on a trouvé dans leurs livres une éclipse, observée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire.

On a observé que les anciens peuples de l'Asie, qui avoient, il y a quatre à cinq mille ans, de grands empires et des connoissances surprenantes en astronomie, n'ont fait, depuis ce tems, aucun pas dans les sciences, se bornant à suivre mécaniquement la routine de leurs anciens calculs, quoiqu'ils eussent des castes de savans, dont on auroit pu attendre des observations et des recherches nouvelles. Bailli en infère (*a*) que ces connoissances étoient des restes épars de la philosophie d'un peuple plus ancien,

(*a*) Histoire de l'Astronomie ancienne.

qui vivoit avant la grande inondation, dont la plupart de ces peuples avoient conservé la mémoire, et qui avoit porté les sciences et les arts à un degré de perfection, que ses successeurs n'ont pu surpasser pendant des milliers d'années. Mais pour opérer cette torpeur des esprits, il suffiscit du despotisme qui a dégradé l'Asie jusqu'à nos jours; il suffisoit de cette distinction de castes qui, en avilissant une partie de ces peuples, mettoit les castes héréditaires des prêtres et des savans au-dessus de tout, même du besoin de maintenir ou d'augmenter leur considération, et étouffoit, dès leur naissance, les germes du génie que la nature produisoit dans les castes inférieures. Les progrès que firent dans la suite les arts et les sciences chez les Grecs amis de la liberté, appuient assez cette conjecture.

Pendant que les grands empires de l'Asie se disputoient la domination, et que les peuples souilloient de leur sang ces belles contrées, pour assouvir l'ambition de quelques tyrans; pendant que les sciences de ces

nations restoient immobiles devant le despotisme, un petit peuple, poussé probablement par la nécessité ou l'amour de liberté, entre les flots menaçans de la Méditerrannée et les chaînes stériles du Mont-Liban, créoit pour ainsi dire la navigation et le commerce, étendoit sa domination sur toutes les mers, découvroit des terres et des îles inconnues, faisoit de son aride pays le centre de communication d'un grand nombre de nations éloignées, établissoit entre les trois parties du monde une circulation continuelle de productions, d'opinions, de mœurs, de sciences et d'arts; fondoit des colonies sur des terres incultes, sauvages et barbares, et par sa modeste industrie acquéroit une gloire immortelle, à laquelle ne put jamais atteindre toute l'orgueilleuse puissance des plus grands rois de Perse, d'Egypte et de Babylone. On lit avec indifférence, souvent avec indignation et mépris, l'histoire de ces derniers; mais celle des Phéniciens attache et intéresse, parce qu'ils furent les bienfaiteurs du genre humain. Quelle différence

entre l'invention du verre et de la pourpre, entre la perfection de l'alphabet, de l'arithmétique et de la construction des vaisseaux, fruits heureux de l'industrieux génie des Phéniciens; et ces palais de Babylone formés de la substance des peuples par l'orgueil des tyrans, et ces énormes masses élevées par la vanité des rois d'Egypte, pour soutenir au-dessus du gouffre de l'oubli des noms que le tems y a fait rentrer !

Les Egyptiens sont les premiers commerçans du monde connu. Les histoires d'Osiris et de Tiphon, la domination que l'on attribue aux premiers rois d'Egypte, sur les Indes et la Bactriane, une colonie égyptienne peuplant la Colchide, selon Hérodote, tous ces récits, fabuleux sans doute dans les détails, supposent du moins des faits historiques, et prouvent que les premiers Egyptiens eurent une navigation et un commerce étranger. Mais la superstition qui dévore tout, dévora bientôt ce commerce; la mer devint odieuse aux Egyptiens.

Les Phéniciens profitèrent de cette reli-

gieuse extravagance. Ils ne possédoient au commencement que du sable aride et des coquillages; de l'un ils surent tirer le verre, des autres la pourpre; et ces deux productions de l'industrie, aussi précieuses que l'or chez les anciens, furent bientôt recherchées avec avidité de toutes les autres nations. A ces deux objets se joignirent des toiles, les plus fines et les plus belles que l'on pût trouver alors; des ouvrages de toute espèce en bois, en métaux et en pierres précieuses, où l'art surpassoit la matière, et qui firent donner le nom d'*ouvrage de Sidon*, à tout ce qui se distinguoit par l'élégance de la forme ou la beauté du travail.

En multipliant leurs objets d'exportation, les Phéniciens trouvèrent aussi les moyens d'étendre la sphère de leur commerce et d'en faciliter les opérations. Par l'étude de l'astronomie, ils apprirent à diriger leurs vaisseaux pendant la nuit, sur l'inspection des astres, et particulièrement de la petite et de la grande Ourse; ils inventèrent les longs vaisseaux ou galères, plus propres à

résister à la fureur des flots et des tempêtes, établirent des règles pour la guerre maritime, en firent une espèce d'art et de science, et furent les premiers qui fortifièrent les villes.

Pour remédier aux inconvéniens des échanges, toujours embarrassans, vagues et incertains, ils imaginèrent de diviser les métaux précieux, et de les marquer d'une empreinte de commerce qui fixoit leur valeur, et établissoit des rapports clairs et certains entre ces espèces de monnoies et les marchandises. Par l'invention ou la perfection de l'alphabet et de l'arithmétique, ils mirent de l'ordre, de la facilité, de la sûreté dans toutes leurs opérations.

Les productions précieuses de l'Inde, assez connues des grandes nations de l'Asie et de l'Afrique pour avoir excité la cupidité des premiers conquérans, se répandoient au Nord, dans les tems les plus anciens, en remontant le fleuve Indus; puis descendant sur l'Oxus ou Gihon, elles suivoient les côtes de la mer Caspienne, et joignoient

ensuite la mer Noire, où les Phéniciens les recevoient pour les transporter plus loin. Plusieurs nations prenoient sans doute sur la route, quelque part à ce commerce; mais aucune avec autant d'activité, de succès et d'étendue que les Phéniciens.

Deux autres routes connues ensuite, ne furent pas moins favorables aux Phéniciens. Ces marchandises partoient de Taprobane aujourd'hui Ceylan, s'avançoient le long des côtes, jusqu'au golfe Persique ou à la mer Rouge, et entroient dans l'une des deux mers, d'où elles étoient transportées par les Phéniciens dans d'autres contrées, à la faveur des fleuves ou de la Méditerranée, ou par terre sur des bêtes de somme. Enfin environ mille ans avant J.-C., ils allèrent eux-mêmes chercher dans les Indes, les marchandises qu'ils avoient reçues jusqu'alors des autres nations.

Si d'autres peuples partagèrent avec les Phéniciens le commerce de l'Orient, on peut dire, du moins, qu'ils créèrent celui de l'Occident, et le firent pendant long-

tems sans craindre de rivaux. Alors l'Europe étoit aussi inconnue aux peuples de l'Asie, que l'Amérique aux Européens, avant les découvertes des Portugais. Les Phéniciens en découvrirent les côtes, le long de la Méditerranée, jusqu'à Cadès ou l'Espagne, qu'ils nommoient Tartessus. Ce dernier pays fut pour eux, ce que le Pérou pour les Espagnols. Passant ensuite les colonnes d'Hercule, ou détroit de Cadès, ils remontèrent vers le Nord, découvrirent, dans un pays désert dont on ignore le nom, une pêche abondante de thons, et inventèrent l'art de saler et d'encaquer ces poissons, pour les transporter ensuite chez les peuples de la Méditerranée. Les îles Britanniques furent aussi pour eux une découverte heureuse, à cause de l'étain et des autres productions qu'ils en tirèrent. Il faut qu'ils aient poussé leurs découvertes jusques sur les côtes de la mer Baltique, car ils rapportèrent de leurs voyages l'ambre jaune que l'on ne trouvoit que sur ces côtes; et leur industrie profitant de cette nouvelle découverte, ils

rendirent cette matière précieuse à toutes les nations de l'Orient, par les formes élégantes qu'ils surent lui donner, par les ustensiles et les bijoux de toute espèce qu'ils en formèrent.

Ce seroit une chose très-curieuse sans doute, que l'histoire des découvertes des Phéniciens; mais malheureusement tous leurs ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques fragmens de Sanchoniaton, et peut-être même ces ouvrages ne nous donneroient-ils pas de grandes lumières sur cet objet, à cause du soin qu'ils prenoient de cacher aux étrangers les pays d'où ils tiroient leurs richesses, et des fables qu'ils débitoient sur ces pays, pour en détourner les nations jalouses de leur opulence et rivales de leur industrie.

Parmi les nombreuses colonies que les Phéniciens établirent sur les côtes de l'Europe et de l'Afrique, Carthage devint la plus célèbre. Tyr corrompue par son opulence, se laissa enchaîner par le despotisme, qui l'entraîna vers sa ruine. Des Tyriens,

pour se soustraire à la tyrannie, quittèrent leur patrie, et fondèrent Carthage sur les côtes septentrionales de l'Afrique, déjà habitées par des peuples dont la colonie devint tributaire. Bientôt ils s'étendirent sur celles de l'Europe et dans les îles voisines. L'île d'Ebusus, aujourd'hui Iviça, fut au commencement un de leurs principaux établissemens. Ils se répandirent dans les environs de Cadès ou Cadix, sur les côtes d'Italie, et dans l'île de Cyrnus ou Corse.

Sur les traces du commerce, marchoient la population et la civilisation; elles s'étendoient dans toutes les contrées où s'arrêtoient les marchands; par-tout ils établissoient des magasins et des entrepôts. Depuis longtems la Grèce, cette partie de l'Europe que la mer Egée séparoit de l'Asie, avoit reçu de l'Orient diverses colonies, qui s'y étoient rendues de la Thrace, de la Phénicie, de l'Egypte et de la Phrygie.

S'il en faut croire Denis d'Halicarnasse, peu de tems après Inachus, chef de la première colonie égyptienne établie dans la Grèce,

Grèce, les Pélasges, premiers habitans du Péloponèse avoient conduit une colonie en Italie, ce qui suppose déjà une population considérable; et quelques anciens donnent même, dans des tems bien antérieurs, des rois aux Sycioniens, qui étoient aussi Pélasges.

Environ trois siècles après, une colonie d'Egyptiens, aborda en Grèce sous la conduite de Cécrops, et apporta dans l'Attique, des usages, des lois, une religion et des arts inconnus.

Il fut bientôt suivi d'une colonie de Phéniciens qui, sous la conduite de Cadmus, s'établit dans la Béotie, et communiqua aux Grecs le secret précieux de l'écriture. Quelques années après, Danaüs autre Egyptien, se rendit maître de l'Argolide. Ces colonies policèrent peu à peu les peuples sauvages de ces contrées. Les arts, la religion et les lois de l'Egypte et de la Phénicie s'établirent peu à peu dans la Grèce.

Parmi les fables qui défigurent l'ancienne histoire des Grecs, on voit des royaumes se former, des nations se policer, et des

tyrans faire le malheur des nations. L'expédition des Argonautes, c'est-à-dire, de cinquante-quatre princes Grecs, qui, sous la conduite de Jason, partirent du port de Magnésie en Thessalie, pour aller dans la Colchide, enlèver une prétendue toison d'or; si elle ne fut pas une entreprise de brigands, suppose quelque puissant intérêt de commerce, ou du moins des progrès dans la navigation, qui ne pouvoient guère s'être faits que par le commerce ou la piraterie. Les marchandises des Indes peuvent avoir été l'objet de cette expédition, et il est naturel que les Phéniciens-Grecs, qui connoissoient depuis long-tems la route de ces marchandises, en eussent fait naître l'idée. Cette expédition nous montre donc dans la Grèce cinquante-quatre peuples ayant des liaisons entr'eux, capables de concerter des opérations, et assez expérimentés pour entreprendre et exécuter un voyage de long cours, sujet à de grands dangers; elle nous indique des peuples formés depuis long-tems sur les côtes de l'Asie mineure et du Pont-Euxin.

Les détails et les suites de la guerre de Troye, nous font voir la Grèce peuplée au moins de quatre cents mille habitans; puisque cent mille Grecs allèrent au siége de cette ville : ils nous apprennent qu'alors le midi de l'Europe étoit peuplé, au moins jusqu'aux îles d'Itaque et de Corcyre; et les côtes occidentales de l'Italie, jusqu'au pays que nous nommons aujourd'hui Toscane.

Ces premières navigations considérables des Grecs, durent commencer à gêner le commerce des Phéniciens. Il le fut bien plus encore, lorsque les Grecs eurent établi sur les côtes de l'Asie mineure, et dans plusieurs autres îles voisines, des colonies considérables, qui devinrent florissantes par le commerce. Les guerres des rois les uns contre les autres, et des peuples pour les rois, causèrent ces émigrations. Depuis longtems leurs malheureuses querelles désoloient la Grèce. On avoit cherché les moyens de les réprimer, mais en vain : la source du mal subsistoit toujours. Douze

nations de la Grèce avoient formé une confédération, pour prévenir ces guerres continuelles, qui faisoient le malheur de tous, sans faire le bonheur d'aucun. La fameuse diète des Amphictyons, où s'assembloient les députés des membres de la confédération, fut le centre des délibérations et des mesures communes. Mais loin de faire le bien qu'on sembloit en attendre, elle causa des maux nouveaux, sans détruire un seul des anciens. Incapable de maintenir l'équilibre entre tant d'états indépendans et si différens en puissance, ses décrets étoient méprisés dans les affaires purement politiques ; et à la fin même, on ne daignoit pas y porter ces sortes de querelles. Elle n'avoit de force que par la superstition. Chargée de régler le culte, et de prononcer sur les crimes d'impiété et de sacrilége, les peuples lui obéissoient aveuglément à cet égard ; et au lieu de diminuer le nombre des guerres, elle produisit un nouveau genre de guerre, plus horrible que tous les autres, les guerres de religion.

Les querelles des rois continuèrent et portèrent au comble le malheur et l'indignation des peuples. Les descendans d'Hercule, connus sous le nom d'Héraclides, troublèrent et ravagèrent toute la Grèce pour rentrer dans de prétendus droits, et s'emparèrent de plusieurs états. Pendant ces guerres funestes, les peuples effrayés ou menacés par des partis contraires, cherchèrent un asile dans ces contrées, que la guerre de Troye avoit fait connoître. Ils s'établirent dans l'Asie mineure, où ils fondèrent plusieurs colonies. Ils y portèrent l'horreur de la tyrannie, le souvenir des maux qu'elle avoit causée à leur patrie; et secouant bientôt le joug des chefs qui les gouvernoient sous le nom de rois, ils formèrent plusieurs républiques qui se confédérèrent pour leur défense commune. Cette même horreur née dans la Grèce, y éclata enfin d'une manière terrible, et changea la forme des gouvernemens. On vit alors dans toute la Grèce le plus beau et le plus intéressant des spectacles. Tous les peuples divisés au-

paravant pour servir l'ambition de leurs tyrans, se réunirent tous contre ces mêmes tyrans pour les exterminer, et firent des confédérations pour recouvrer et défendre leur liberté. Peu à peu tous les états de la Grèce devinrent des républiques, à l'exception de la plupart des peuples de l'Epire et du royaume de Macédoine.

Mais un des plus grands maux du gouvernement d'un seul, c'est qu'étendant au loin les racines de la tyrannie, par le moyen de cette caste intermédiaire que l'on nomme noblesse, la tige du despotisme peut être abbatue, sans que la tyrannie soit détruite; et qu'alors même elle repousse une multitude de tiges nouvelles plus funestes que la première. C'est un malheur que presque toutes les républiques se soient formées des débris de la monarchie; c'en est un que les fondateurs de ces républiques aient été trop foibles, trop aveugles ou trop imprudens, pour ne pas porter, dès le premier instant, le feu sur toutes les traces de cette odieuse distinction; poison funeste qui corrode les fonde-

mens de la société civile, cause le malheur de tous les peuples, la ruine de tous les états. De-là viennent ces troubles, ces factions, ces désordres sans nombre qui ont fait calomnier la démocratie : gouvernement sacré qui dérive de la nature de l'homme, et parconséquent de l'auteur de la nature; gouvernement qui seul peut développer toutes les facultés, toute l'énergie, toute la grandeur et la noblesse de l'espèce humaine; gouvernement qui ne fut jamais dangereux, que parce que sa pureté fut altérée, que par les restes des opinions barbares enracinées dans les esprits; gouvernement enfin qui brillera de tout son éclat, lorsque les peuples seront ramenés à ces principes si clairs, si simples, si aisés de la nature, et qu'ils auront écrasé sous leurs pieds, le dernier serpent de la superstition.

Les rois naquirent de la foiblesse, de la sottise ou de l'imprudente reconnoissance des peuples; les nobles naquirent de l'ambition, de l'orgueil et de la vanité de rois. Dans la Grèce, comme presque par-tout ailleurs,

la noblesse tiroit son origine de ces premiers brigands qui se rassemblèrent autour d'un chef audacieux pour asservir les peuples; ou de ces esclaves qui s'abaissant volontairement aux plus vils emplois, cochers, palfreniers, valets de camp ou de table d'un roi ou d'un grand, en recevoient pour prix de leur bassesse, l'impunité de l'oppression, et se vengeoient sur les classes inférieures de l'ignominie qu'ils éprouvoient sous leurs maîtres. Dans les tems héroïques de la Grèce, les rois avoient de ces sortes d'officiers qu'Homère appelle *thérapontes ou valets*; qui conduisoient leurs chars, portoient leurs ordres, nettoyoient leurs armes, et les servoient à table dans la même posture que nos laquais.

Tels furent Antomedon, Patrocle et Alcime, auprès d'Achille (*a*). Ce furent ces

---

(*a*) Iliade XXIV, v. 475 et XVI, v. 165. v. Paw. Recherches philosophiques sur les Grecs, T. I. p. 200.

gens qui, ayant été dans l'origine les derniers des hommes, firent remonter dans la suite leur race jusqu'aux dieux.

Les rois abattus, ces nobles accoutumés à dominer par l'orgueil et l'insolence, restèrent et substituèrent par-tout l'anarchie au despotisme. C'est ce qui arriva sur-tout en Thessalie, patrie de la plupart des anciens héros-brigands de la Grèce, et où le nombre de nobles étoit plus considérable que dans tous les autres états de cette contrée. Nulle part on ne vit plus de troubles et de dissentions, plus de factions et de perfidies, plus d'ignorance et de superstitions; nulle part les esclaves ne furent en plus grand nombre, traités avec plus de dureté, vendus avec plus d'avidité et de barbarie; nulle part les professions utiles ne furent plus méprisées et plus avilies, les actions atroces plus honorées; nulle part il n'y eut des hommes plus ennemis de toute humanité, de toute civilisation, de tout patriotisme.

De la haine des tyrans, jaillit l'enthousiasme de la liberté; de cet enthousiasme

les rayons sacrés de la morale politique. On étudia l'art des gouvernemens, on s'occupa du bonheur des peuples. Des législateurs s'élevèrent, qui tachèrent de concilier la liberté des nations avec leur gloire et leur repos ; l'égalité naturelle avec la subordination politique ; et malheureusement les anciens préjugés avec les vrais principes.

De toutes les républiques qui se formèrent alors dans la Grèce, Sparte et Athènes furent les plus puissantes et les plus célèbres.

Depuis long-tems Sparte gouvernée par deux rois, étoit en proie à des troubles sans cesse renaissans, qui déchiroient l'état ; lorsque Licurgue, issu de la famille royale, forma le généreux projet de donner à sa patrie une constitution et des lois. Il voyagea dans plusieurs pays pour étudier les divers gouvernemens, et en tirer ce qu'il croiroit pouvoir convenir à sa patrie. Plein de la sagesse des autres nations, et sur-tout des lois simples et sévères que Minos avoit établies dans l'île de Crète, il revint à Sparte et commença la réforme qu'il avoit projettée.

Les habitans de la Laconie étoient composés d'anciens Doriens, qui ayant aidé les descendans d'Hercule à s'emparer du royaume, formoient le corps de la nation, et avoient réduit le reste en servitude. Les anciens habitans, dispersés dans les campagnes et les villes voisines, étoient chargés de la culture des terres, et écrasés par les impôts qu'ils payoient à leurs tyrans. Les Hilotes, anciens habitans de la ville d'Hélos, qui s'étoient courageusement défendus contre les Doriens, étoient traités plus sévèrement que tous les autres, et formoient une classe particulière d'esclaves. Ensuite venoient les esclaves proprement dits. Sur ces trois classes régnoient despotiquement les Spartiates de race Dorique, divisés eux-mêmes en deux classes principales, les nobles ou chevaliers, désignés sous le nom d'*Hippagrètes*, et les plébéïens sous la dénomination générale de *Cores*. Les rois étoient absolus, tant qu'ils trouvoient le secret de se faire obéir; et le gouvernement ressembloit assez à ces monarchies où le despotisme s'est per-

pétué jusqu'à nos jours, depuis les tems de barbarie.

Licurgue laissa subsister toutes ces classes; il ne fit des lois que pour les Spartiates libres, les autres Lacédémoniens restèrent serfs et tributaires, les Hilotes restèrent esclaves. Alors les nations familiarisées avec l'idée du despotisme, regardoient le droit de conquête, comme un droit d'oppression; elles n'imaginoient pas qu'il valût mieux avoir un grand nombre de citoyens, qu'un grand nombre d'esclaves.

Les Hilotes étoient traités avec une barbarie qui fait frémir. Au commencement, on avoit fixé leur nombre, et tous les enfans qui naissoient au-delà de cette fixation, étoient livrés à la mort. Si l'on a exagéré, en accusant les Lacédémoniens de fustiger les Hilotes, à certaines époques, seulement pour leur rappeler leur servitude; d'envoyer tous les ans les jeunes gens à la chasse de ces malheureux, pour tuer tous ceux que l'on rencontroit dans les campagnes; de faire périr ceux qui étoient trop gras, pour les

punir d'avoir été trop bien traités par leurs maîtres; d'en avoir fait égorger des milliers, qui avoient défendu la patrie avec courage; ces exagérations ne laissent pas de prouver que leur sort étoit très-dur, et il est certain qu'on pouvoit presque toujours les tuer impunément.

Ces horreurs subsistèrent sous les lois de Licurgue. Ce législateur ne se proposa pour objet, que la tranquillité et la sûreté de la république. Pour parvenir à ce but, il détourna le cours de toutes les passions, et les dirigea vers un point unique, l'amour de la patrie. L'amour des richesses et la passion d'acquérir, furent étouffés par un partage égal des terres entre tous les citoyens, et par la défense de tout travail lucratif. Il étoit défendu de vendre les terres, de les acheter, ou de les laisser par testament. La loi les transmettoit à l'aîné de la famille, ou à la fille aînée, au défaut d'enfans mâles. Par ce moyen, les terres semblèrent plutôt appartenir à l'état, qu'au citoyen, qui n'en avoit que l'usufruit. Le

goût de la propriété, source de tant de maux disparut; ou plutôt la propriété de chaque citoyen, ne fut pas distincte de la patrie. Il en fut de même des esclaves, ils appartenoient à l'état, nul particulier ne pouvoit les vendre.

La tendresse des pères pour les enfans, et des enfans pour les pères, qui naît surtout des besoins des uns, et des soins des autres, du commerce mutuel de bienfaits et de reconnoissance, de la douce habitude de ce commerce; cette tendresse fut détournée par Licurgue, au profit de la patrie. La loi qui ne vouloit d'autres citoyens, que ceux qui pouvoient défendre la patrie, faisoit précipiter dans un gouffre, les enfans mal constitués, aussi-tôt après leur naissance. Le père qui tenoit tout de la loi, s'accoutumoit à cette rigueur, et cet usage barbare affoiblissoit dans son principe la tendresse paternelle, ou la suspendoit du moins, jusqu'à ce que le jugement fût prononcé. L'habitude de faire périr les enfans des Hilotes, conduisit, sans doute, les Spar-

tiates à cette férocité; tôt ou tard la tyrannie se tourne contre les tyrans.

Lorsque la raison, commençant à se développer, pouvoit renforcer la tendresse et la reconnoissance des enfans, ils étoient enlevés à leurs parens pour être élevés en commun; le père qui refusoit de se soumettre à cette loi, étoit rejeté du nombre des citoyens. A cette époque, le père naturel disparoissoit pour faire place au père public. L'autorité paternelle se trouvoit partagée entre tous les citoyens, qui tous avoient le droit de l'exercer sur tous les citoyens de la république. Les jeunes gens occupés sans cesse d'exercices relatifs à la guerre, recevant tout de la patrie, ne voyant partout que la patrie, chantant souvent des vers à l'honneur de ceux qui l'avoient défendue, et à la honte de ceux qui l'avoient trahie, ne connoissoient plus, pour ainsi dire, d'autre père que la patrie.

L'amour, cette passion furieuse qui cause tant de désordres, la jalousie plus furieuse encore, furent aussi réprimées par les insti-

tutions de Licurgue. Les filles faisoient leurs exercices à demi-nues, en présence des jeunes gens. L'empire de l'imagination se trouvoit resserré par l'habitude, et les jeunes gens, continuellement sous les yeux de leurs sévères inspecteurs, sans cesse occupés de leurs pénibles exercices, accoutumés à une vie dure et laborieuse, à une nourriture simple et grossière, privés des plus douces illusions de la tendresse paternelle, devoient éprouver plus foiblement que d'autres, le besoin de l'amour.

Un autre usage contribuoit encore à affoiblir ce penchant. Les jeunes gens qui couchoient ensemble, dans des dortoirs communs, formoient entr'eux de tendres attachemens inspirés par la beauté et la vertu. La loi favorisoit ces liaisons pures, elle punissoit même ceux qui n'en avoient jamais contracté. Les jeunes filles en formoient de semblables entr'elles, et tandis que le cœur étoit occupé par l'illusion de ces attachemens, formés dès la plus tendre enfance, et fortifiés par l'habitude, l'amour perdoit,

perdoit un de ses plus puissans ressorts, et se trouvoit réduit aux simples besoins de la nature, sans cesse amortis par la sévérité des mœurs. Une loi terrible mettoit le sceau à ces usages. Quiconque déshonoroit une fille étoit puni de mort.

Le législateur sentit sans doute, ce que pouvoient produire ces institutions; et il crut nécessaire d'en prévenir l'excès. Le célibat né chez les peuples corrompus, de la facilité des plaisirs ou des besoins du luxe, devoit naître de l'indifférence chez les Spartiates. La loi exposoit les célibataires à des humiliations publiques, et même à des châtimens. On ne leur témoignoit point dans leur vieillesse autant de respect qu'aux autres vieillards; ils n'assistoient point aux exercices des filles; et le magistrat pouvoit les contraindre à faire, pendant l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, en chantant eux-mêmes la honte de leur état (*a*).

---

(*a*) Voyage du J. Ana. tom. IV, p. 290-201.

La tendresse conjugale étoit affoiblie de même, et la jalousie étouffée. Un jeune époux étoit obligé d'enlever son épouse de la maison de ses parens, et de ne la voir qu'en secret pendant plusieurs années; comme si la possession d'une femme eût été une espèce de vol fait à la république, ou un délit qu'elle toléroit, en feignant de l'ignorer; ou peut-être aussi pour alimenter par l'illusion de la difficulté et du mystère, une passion nécessaire, à l'affoiblissement de laquelle tendoient toutes les autres institutions. Le mari en possession de sa femme, ne pouvoit se flatter d'en jouir toujours, à l'exclusion des autres citoyens. S'il étoit hors d'état d'avoir des enfans, il lui étoit enjoint de la livrer à un jeune homme, et d'adopter les fruits de cette nouvelle union; et il ne pouvoit guère refuser de la prêter à ses amis célibataires qui désiroient d'avoir des enfans.

Les femmes n'apportoient point de dot à leurs maris. Les soins domestiques qui les rendent si intéressantes, et font succéder à

l'empire de la beauté, celui de l'estime et de la reconnoissance; les soins domestiques étoient très-bornés chez un peuple où les citoyens n'avoient point de propriétés, ne pouvoient cultiver eux-mêmes leurs terres ni faire aucun autre ouvrage lucratif, où les repas se prenoient en commun. Le soin des esclaves et l'éducation des enfans jusqu'à l'âge de sept ans, les attachoit plus à la patrie qu'à leurs maris et à leurs enfans, puisque les enfans et les esclaves appartenoient immédiatement à la république. Cependant elles prenoient sur les hommes un grand empire, non par la force de l'amour ou l'ascendant de la beauté, mais par leurs rapports avec la patrie. On respectoit en elles les mères et les nourrices des citoyens. Elles étoient honorées à proportion du nombre de citoyens qu'elles donnoient à la république, à proportion des vertus héroïques de leurs fils. Chaque soldat ne jouissoit que de sa propre gloire; une mère jouissoit de la gloire de tous ses fils, elle la recueilloit après leur mort. La vanité

du sexe tournoit au profit de la patrie; et cette passion, la seule des femmes Spartiates, enflammoit leurs ames jusqu'à les rendre féroces. C'est ainsi qu'on voyoit des mères se réjouir de la mort de leurs fils tués dans les combats, chercher d'un œil curieux et avide, les blessures sur leurs cadavres sanglans, les compter avec orgueil, et faire du jour de leurs funérailles un jour de fête et de triomphe; c'est ainsi qu'on les voyoit plonger elles-mêmes le poignard dans le sein de leurs fils coupables de lâcheté, sacrifiant la nature à l'orgueil du patriotisme...

Licurgue avoit détruit l'homme pour former le citoyen, et des citoyens il avoit fait des soldats. Il n'y avoit qu'une vertu dans la république, le courage. Depuis vingt ans jusqu'à soixante, tout Spartiate étoit obligé de porter les armes, même en tems de paix; en tems de guerre, la vieillesse même n'en étoit pas exempte. Tous les exercices, toutes les occupations, tous les plaisirs rappeloient l'image de la guerre.

Un tel peuple devoit naturellement de-

venir ambitieux et conquérant. Licurgue voulut prévenir ce malheur, en interdisant aux Spartiates d'avoir sur mer des matelots et des vaisseaux; en leur défendant d'étendre leurs conquêtes du côté de la terre, de faire usage de l'or et de l'argent, de poursuivre l'ennemi dans sa fuite; et de s'enrichir de ses dépouilles. Il n'avoit pour but que la défense de la patrie, la conservation et la durée de la république; une constitution militaire étoit le seul moyen d'y parvenir, les circonstances l'exigeoient impérieusement.

Mais si toutes les passions sont concentrées dans celles de la gloire militaire, si un peuple de guerriers a contracté depuis long-tems, dans sa propre patrie, l'horrible habitude de la domination tyrannique, s'il se fait journellement un jeu du malheur et de la vie des vaincus, s'il tient la satisfaction de tous ses besoins des peuples qu'il a réduits en esclavage, si cet esclavage est son unique bien; qui pourra réprimer les forces réunies de ces habitudes et de

ces passions ? quelle digue assez forte pourra rompre les efforts continuels du torrent ? Les passions particulières étoient détruites, mais la passion publique étoit d'autant plus violente. Les Spartiates ne connoissoient ni la cupidité, ni l'ambition, ni l'amour de la domination et des richesses ; mais Sparte étoit le foyer de toutes ces passions, qui bientôt devoient produire des tourbillons violens, absorbant tout au tour d'elle, et à la fin la consumant elle-même.

D'un autre côté, les anciens vices seulement enchaînés par la constitution nouvelle, tendoient à la corrrompre et à la détruire. L'autorité des rois devoit être bornée par un sénat de quatre-vingt-huit vieillards; celle du sénat et des rois, par l'assemblée générale des Spartiates, qui avoit le droit d'approuver ou de rejeter le résultat des délibérations. Mais cette prétendue balance des pouvoirs, ne faisoit qu'opposer des vices à des vices, des passions à des passions, qui devoient sans cesse se choquer avec violence. Les rois étoient deux chefs de factions,

entre lesquelles la noblesse se partageoit, et dont l'une devoit nécessairement dévorer l'autre. Le sénat dont les membres étoient à vie et le pouvoir très-grand, n'ayant rien à craindre du peuple, devoit tout craindre des factions royales, changer de dispositions selon l'accroissement de l'une ou de l'autre, et finir par former une coalition funeste avec la plus puissante.

Les Hilotes voyant sans cesse levé sur eux le bras assassin de leurs tyrans, trouvoient souvent des ressources dans leur désespoir. Redoutables par leur nombre, nécessaires par leur industrie et quelquefois par leur courage, ils étoient tour à tour opprimés et soulagés, irrités et appaisés, caressés et trahis. Plus le nombre des Spartiates diminuoit, plus les Hilotes devenoient redoutables: sources éternelles de craintes et de défiance, de divisions intestines et de cruautés publiques et secrètes.

On sentit bientôt l'insuffisance du sénat pour arrêter l'ambition des rois. L'un d'eux alloit écraser la faction de son collègue,

lorsque ce dernier eût recours au peuple pour se maintenir, et fit nommer, sous le nom d'éphores ou inspecteurs, cinq magistrats chargés de veiller sur toutes les parties de l'administration, de défendre les intérêts du peuple, et de juger les rois eux-mêmes, s'ils étoient trouvés coupables. Ces nouveaux magistrats, quoique renouvelés tous les ans, devinrent des tyrans, parce qu'ils pouvoient s'opposer à tout, sans que rien pût s'opposer à eux; parce qu'ils pouvoient juger à mort les principaux d'entre les citoyens, sans qu'on pût en appeler de leur jugement.

L'établissement des éphores irrita l'ambition des rois, sans la détruire. Maîtres absolus des troupes pendant la guerre, ils cherchèrent toutes les occasions de faire la guerre. On voulut encore arrêter cet abus; un conseil de dix Spartiates les suivit dans les camps, pour veiller sur leurs opérations. Ils n'eurent presque plus aucun pouvoir. Alors commença la seconde période de la décadence de la république. Elle finit par ces rois dont on croyoit avoir enchaîné l'am-

bition. L'un d'eux fit égorger les cinq éphores, empoisonna son collègue et s'empara de l'autorité suprême.

Licurgue avoit divisé la source des pouvoirs au lieu de la simplifier. Les distinctions qu'il avoit laissé subsister entre les citoyens, fomentoient les rivalités et les haines, et rendoient vains les usages par lesquels il s'étoit efforcé de les ramener à l'égalité. La servitude et l'esclavage privoient l'état d'une grande partie de ses forces, et devoient le conduire insensiblement à sa perte. Elles fortifioient l'habitude de la cruauté et de la tyrannie, réchauffoient les semences d'ambition et d'orgueil, dégradoient également la classe opprimante et la classe opprimée. Ses institutions morales avoient sacrifié l'homme au citoyen; les Spartiates sembloient faits pour la constitution, et non la constitution pour les Spartiates : renversement monstrueux des principes naturels. Avec tous ces défauts, la république se soutint pendant long-tems; mais la durée des abus peut-elle les

justifier? Athènes se constitua sur d'autres principes.

Sur une surface de soixante et seize lieues quarrées, sur un terrein stérile, entrecoupé par-tout de montagnes et de rochers, on vit s'élever une nation puissante, la plus glorieuse qui fut jamais; qui donna une nouvelle impulsion à l'esprit humain; porta au plus haut degré le développement de toutes ses facultés; devint l'admiration et l'école du monde; la source de toutes les lumières, répandues depuis chez toutes les nations de la terre; dont les vertus et les talens en tout genre font encore, après des milliers d'années, l'étude et souvent le désespoir des plus grands hommes; qui avec de petits moyens et des ressources médiocres, par la seule énergie du courage et des vertus patriotiques, sut résister à une puissance énorme, dont le premier choc sembloit devoir l'écraser; qui enfin, en subissant le sort de toutes les choses humaines, survécut à sa propre destruction, et soumit par l'empire des lumières, ses vainqueurs

qui avoient soumis toute la terre par la force de leurs armes.

Telle fut la république d'Athènes ; la liberté opéra tous ces prodiges. L'Attique, obscure sous ses rois, conçut comme les autres peuples de la Grèce, une salutaire horreur contre la royauté. Les Héraclides, aidés des Doriens, ayant soumis tout le Péloponèse, menaçoient l'Attique d'une invasion générale, lorsque Codrus, roi de cette contrée, averti par un oracle, que la victoire resteroit au peuple dont le chef seroit tué, forma le généreux projet de se sacrifier pour sa patrie. Il se rendit dans le camp ennemi, déguisé en paysan, et insulta un soldat, qui lui donna la mort qu'il désiroit. Cette action sublime fit admirer le roi, sans faire aimer la royauté. Les fils de Codrus, qui se disputoient la couronne, alloient rallumer des dissentions et des guerres nouvelles. Les Athéniens les prévinrent en abolissant le titre de roi. Un des fils de Codrus fut nommé chef des habitans de l'Attique, sous le titre d'ar-

chonte; ses frères se retirèrent avec ceux de leur parti, dans l'Asie mineure, où ils fondèrent plusieurs colonies.

Les treize premiers archontes, qui gouvernèrent l'Attique, furent à vie. Ils avoient conservé presque tout le pouvoir des rois. Mais en abolissant seulement le titre, les Athéniens avoient peut-être plus fait pour leur bonheur, que s'ils eussent seulement abaissé l'autorité. Il étoit plus aisé de diminuer une autorité supérieure au titre, que d'arrêter les prétentions d'un titre supérieur à l'autorité.

Après la mort du treizième archonte, cette dignité fut bornée à dix années; soixante-dix ans après, elle le fut à une seule année; et en même tems partagée entre neuf magistrats qui portèrent ce titre.

La république commençoit à se former; mais en reprenant leur liberté, les Athéniens sentirent qu'ils ne pouvoient la conserver que par de bonnes lois. Ils en demandèrent à Dracon, un de leurs archontes. Dracon voulut protéger les abus par la cruauté,

et réprimer par la crainte, les murmures et les révoltes ; il fit des lois de sang. Elles ne purent subsister. Les troubles recommencèrent. On regretta la royauté, comme le captif abruti par un long esclavage regrette ses fers lorsqu'il est mis en liberté. Enfin parut le plus grand législateur de l'antiquité. Solon descendoit des anciens rois d'Athènes, et avoit rendu de grands services à sa patrie ; on lui offrit la couronne, il la refusa, accepta la dignité d'archonte, et donna des lois à sa patrie.

Les plus grands désordres prenoient leur source dans la tyrannie que les nobles et les riches exerçoient sur la classe du peuple. Cette classe ruinée par les deux autres, ne pouvoit vivre sans leur secours ; et forcée de contracter journellement de nouvelles dettes, sans aucun espoir de se libérer, elle vendoit ou engageoit sa liberté pour s'acquitter. Les uns étoient esclaves, les autres sur le point de le devenir.

Solon abolit toutes les dettes, et frappa ainsi le premier coup sur la tyrannie. Les

nobles frémirent, il fallut les appaiser; il leur réserva toutes les dignités et les magistratures; c'étoit une loi de nécessité. Mais il donna à l'assemblée générale du peuple, l'élection de presque toutes les charges, le droit de décider toutes les affaires, telles que la paix, la guerre, les alliances, les loix, les finances; de confirmer ou casser les sentences des tribunaux; d'accorder le droit de citoyen aux étrangers; de décerner des récompenses à ceux qui servoient la patrie, en un mot l'autorité souveraine; et les plus pauvres d'entre les citoyens, avoient droit de suffrage dans cette assemblée. Les nobles subsistèrent, mais ils ne formèrent point une classe à part; eux seuls, avec les riches, pouvoient être nommés aux places de l'administration; mais le moindre citoyen pouvoit parvenir à la classe des riches, et partager les prérogatives des uns et des autres.

Un sénat annuel, composé d'abord de quatre cents personnes, tirées des quatre tribus dans lesquelles il avoit divisé tous les citoyens, préparoit toutes les affaires

relatives à l'administration, et formoit des décrets, qui pouvoient avoir force de loi, pendant la durée de son exercice ; mais qui tomboient après cette durée, s'ils n'étoient ratifiés dans l'assemblée générale de la nation.

Les neufs archontes, comme premiers magistrats, étoient chargés de la police, de recevoir les dénonciations publiques et les plaintes des citoyens opprimés. Solon avoit laissé le commandement des armées à un des archontes, mais le peu de tems que ces magistrats restoient en place, prévenoit tous les projets d'ambition qu'ils auroient pu former, et que formoient souvent les rois de Sparte, pour la perte de la république. Dans la suite, on sentit le danger de cette prérogative, et les archontes en furent privés. Les commandans des armées et des flottes étoient nommés à la pluralité des suffrages, sans distinction de nobles et de plébéiens : institution admirable, qui tiroit parti de toutes les ressources de la nature, et affoiblissoit le ridicule préjugé, qui suppose que

les talens et les vertus se transmettent avec le sang.

La conservation de la noblesse, qui fut toujours la perte des républiques, et l'exclusion du peuple des emplois de la magistrature, étoient deux vices essentiels de la législation de Solon. Il le sentoit lui-même; mais les circonstances l'avoient forcé à ménager cette noblesse trop nombreuse et trop puissante alors pour qu'il fût possible de l'abattre entiérement. *J'ai donné aux Athéniens*, disoit-il, *non les meilleures lois possibles, mais les meilleures qu'ils pussent supporter*.

Il suppléa au défaut de ses lois politiques, par la sagesse de ses lois civiles. Il les fit telles, que les tyrans mêmes, qui renversèrent quelquefois les premières, se virent forcés de respecter celles-ci; et que cette partie immortelle de sa législation, rappela toujours l'autre qui s'épura peu à peu, et se perfectionna enfin dans des circonstances plus heureuses. Ce sage législateur qui comptoit sur le développement successif des principes

principes qu'il avoit posés, n'établit ses lois que pour cent années.

Persuadé que les lois sont vaines, à moins que les citoyens ne les aiment et ne soient pénétrés des avantages qu'elles procurent, il n'employa pas, comme Licurgue, la force pour établir les siennes. Elles pouvoient plier quelque tems sous les anciennes factions mal éteintes; elles y plièrent en effet, du vivant même de Solon; mais le désordre de la tyrannie, devoit rappeler le souvenir de leurs avantages, elles devoient se relever avec une nouvelle force, et elles se relevèrent. Cet amour pour les lois, le chef-d'œuvre de la législation, met Solon infiniment au-dessus de Licurgue; et la constitution d'Athènes, s'élançant toujours plus brillante et plus pure, du milieu de la tyrannie qui s'efforçoit de l'opprimer, offre un spectacle bien plus admirable, que celle de Sparte, maintenue pendant des siècles par des moyens forcés, et ne se fortifiant qu'aux dépens de la nature.

A Sparte, l'égalité apparente n'étoit

qu'une foible digue contre les distinctions réelles, qui devoient à la fin absorber la république et qui l'absorbèrent. A Athènes, les distinctions apparentes, sans cesse entraînées par le poids de l'égalité réelle, devoient céder à la fin et se confondre dans la démocratie.

Au bout de quatre-vingt ans, Clisthène ayant abattu les factions, rétablit et perfectionna la démocratie, fit une distribution plus égale des citoyens, et réprima les dangers de la faveur du peuple, par la fameuse loi de l'ostracisme, qui envoyoit en exil, un citoyen dont la considération et l'influence pouvoient causer de l'inquiétude. Trente ans après, la loi de Solon qui excluoit les pauvres des magistratures, fut abolie, sur la proposition du sage Aristide; et là commence l'époque la plus brillante de la république d'Athènes.

Licurgue en laissant à ses rois perpétuels et héréditaires, le commandement des armées, avec un pouvoir absolu en tems de guerre, fomenta dans leurs cœurs une am-

bition funeste, à laquelle il fallut opposer sans cesse des digues nouvelles, et toujours impuissantes. Solon en bornant le pouvoir de ses archontes annuels et électifs, traça autour d'eux un cercle sacré et inviolable, qu'ils n'osèrent et ne purent jamais passer.

Le premier en négligeant d'écrire ses lois, ouvrit aux interprétations arbitraires, et aux innovations insidieuses de la tyrannie, un vaste champ que les éphores ne parcoururent qu'avec trop d'ardeur; le second en fixant les siennes sur des tables, les sauva de l'incertitude et de l'oubli, prévint les soupçons et la mauvaise foi, et mit tous les citoyens à même de se pénétrer sans cesse de leur esprit.

Par les lois de Sparte, l'industrie étoit réprimée, les lumières étouffées, les arts avilis, le seul métier de la guerre permis et honoré. Par celles de Solon, tous les talens furent encouragés, toutes les professions ennoblies, le travail et l'activité exigés de tous les citoyens. Les Spartiates ne furent que des soldats; les Athéniens furent tout.

Sparte défendue au dedans par ses institutions, restoit par ces mêmes institutions, exposée aux ennemis du dehors; et lorsque la guerre des Perses exigea des flottes et de l'argent, la seule situation des affaires lui enleva la domination de la Grèce, dont le salut se portoit naturellement sur les Athéniens.

Un vice commun à toutes les républiques, affoiblissoit également Athènes et Lacédémone : mais étoit moins dangereux pour l'une que pour l'autre. C'étoit cette orgueilleuse jalousie, avare du titre de citoyen, opprimant et méprisant tout ce qui n'avoit pas l'avantage d'en être décoré; multipliant au tour d'elle le nombre des sujets et des esclaves, et finissant par redouter un mal qu'elle se plaisoit à nourrir, et dont elle aimoit à se dissimuler le remède.

Outre les citoyens, on trouvoit dans l'Attique deux autres classes d'habitans : les domiciliés et les esclaves. Les premiers étoient des étrangers, exerçant des arts et des métiers, ou servant dans la marine:

utiles à la république, à laquelle ils payoient une capitation annuelle; mais méprisés des citoyens, et souvent exposés aux insultes du peuple. Les seconds avoient été réduits en esclavage, par un abus du droit de victoire ou de conquête; ou vendus à leurs maîtres, par des marchands, qui faisoient en grand nombre cet horrible commerce. Mais à cet égard, les loix d'Athènes l'emportoient encore beaucoup sur celles de Sparte. Les habitans étoient protégés par la république: il étoit défendu sévèrement de battre l'esclave d'un autre; il étoit défendu d'attenter à la vie de son propre esclave, qui dans le cas d'un mauvais traitement, pouvoit espérer d'obtenir la protection de la loi, pour passer sous un maître plus humain.

Cette jalousie excessive qui minoit les républiques au dedans, se porta aussi au dehors. Elle les aigrit les unes contre les autres, fomenta les défiances et les haines, alluma dans la Grèce des guerres sanglantes et désastreuses, éleva un obstacle insurmontable à la réunion des nations, empêcha

l'agrandissement des états, les affoiblit les uns par les autres, et finit par les ruiner tous également.

Ce foyer dévorant s'alluma d'abord chez les Spartiates. Cette république dont les institutions contrarioient les principes, ne se borna pas long-tems à défendre sa liberté, et à protéger celle de ses voisins : elle fit des conquêtes; et réduisant à une servitude barbare les peuples conquis, elle perdit les fruits qu'elle auroit pu tirer de ses succès, inspira la crainte et la haine à tous ses voisins, un courage indomptable à tous les Grecs ; elle leur apprit à se réunir les uns contre les autres, à braver la mort pour échapper à l'esclavage, à dépeupler la Grèce par de fréquentes émigrations.

Lorsqu'Athènes, forte de son nouveau gouvernement, commençoit à se distinguer des petites républiques de la Grèce, la jalousie de Sparte suivit de l'œil cette nouvelle puissance. Elle vit tranquillement Pisistrate s'emparer du pouvoir suprême, au mépris des lois de Solon, et le transmettre à ses

deux fils, Hippias et Hipparque. L'entreprise de deux citoyens généreux, qui ne réussit qu'à moitié, délivra les Athéniens du dernier ; il fut assassiné. Ces trois tyrans avoient été d'autant plus dangereux, qu'ils déguisoient le joug, sous les apparences de la modération et de la justice. Après la mort d'Hipparque, Hippias devint injuste et cruel ; il courut plus surement à sa perte. Un oracle organe de l'opinion publique, menaça les Spartiates du courroux des dieux, s'ils ne délivroient Athènes de la tyrannie. Il n'en falloit pas moins pour les tirer de leur jalouse inaction. Ils chassèrent Hippias. Mais bientôt la passion plus forte que la religion, les fit repentir de cette noble entreprise ; ils soutinrent la faction des nobles qui s'efforçoit encore d'étouffer la liberté. S'ils étoient venus à bout de leur entreprise, Athènes retomboit sous le joug ; mais le feu divin concentré dans la sainte législation de Solon éclata tout-à-coup ; le peuple se souleva, brisa ses fers, chassa les barbares Lacédémoniens, et la liberté reparut avec

un nouvel éclat. Les Spartiates humiliés, tentèrent encore de rétablir le tyran qu'ils avoient chassé sur la foi de l'oracle; mais les Corinthiens leurs alliés, soit par un reste de l'ancienne haine contre les tyrans, soit par le désir de voir s'élever dans la Grèce, une puissance capable de contrebalancer l'ambitieuse et tyrannique Sparte, se refusèrent à ce projet. Les autres alliés imitèrent leur exemple. Les Spartiates trop foibles pour l'exécuter sans secours, y renoncèrent; Athènes resta libre. Alors elle s'éleva par sa propre énergie au plus haut point de gloire ; et bientôt les efforts réunis du plus grand empire de la terre, vinrent échouer contre ses vertus.

Une grande révolution avoit changé la face des empires de l'Asie. Un des plus célèbres brigands de l'antiquité, Cirus roi de Perse, auquel l'extravagance humaine a donné le surnom de *grand*, avoit réuni sous son sceptre, tous les royaumes de l'Asie, et reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte et de plusieurs autres peuples éloignés. Au nombre

de ses conquêtes, se trouvoit la Lidie, dans l'Asie mineure. Crésus dernier roi de ce pays, tenoit assujetties à un tribut les florissantes colonies Grecques, établies sur les côtes de l'Asie mineure, et dans quelques îles de la mer Egée; mais il leur avoit laissé leur gouvernement et leurs lois, qui soutenoient leur commerce, et les consoloient de cette sujétion. Sorties de la Grèce à diverses reprises, lorsque la guerre des Héraclides en dévastoit toutes les contrées, et dans un tems où les peuples n'avoient pas encore secoué le joug de la tyrannie, ces colonies vécurent quelque tems dans leurs nouvelles habitations, soumises à une multitude de rois, dont l'histoire n'a pas daigné conserver les noms. Leur foiblesse sous un tel gouvernement, la jalousie de leurs tyrans, toujours contraire à l'union des peuples, enfin l'exemple des Grecs européens, les engagèrent à former par-tout des démocraties et à se confédérer pour leur défense commune. Depuis ce moment, elles avoient commencé à devenir florissantes et célèbres. Tandis

que dans la Grèce, la tyrannie sans cesse aux prises avec la liberté, déchiroit les états, et faisoit le malheur des peuples, les républiques Grecques de l'Asie florissoient par le commerce, et de leur sein jaillissoient déjà les premières étincelles de la vraie philosophie.

Le grand Cyrus se déclara l'ennemi de ces utiles et heureuses républiques. Irrité de ce qu'elles avoient refusé de protéger ses féroces projets, il refusa leur hommage, et résolut de les asservir entièrement. Elles se défendirent avec courage ; mais le désavantage du nombre et de leur situation, le défaut de secours, la jalousie et la désunion qui se mit entre les membres des confédérations, la défection de quelques-uns, les forcèrent enfin de céder. Une partie de ces brillantes colonies furent assujetties à un tribut, et exposées aux vexations des petits tyrans que les Perses favorisoient, ou des gouverneurs de la Lidie. Quelques-unes aimant mieux abandonner leur patrie que de subir la honte du joug, ne laissèrent

aux vainqueurs que des ports sans vaisseaux, des campagnes sans cultivateurs, des villes sans habitans. L'industrie qui peut se passer des rois, et dont les rois ne peuvent se passer, alla chercher dans d'autres contrées, la liberté, la paix et le bonheur. Les habitans de Téos se retirèrent à Abdère; et ceux de Phocée après avoir erré long-tems sur les mers, fondèrent la ville d'Elée en Italie, et celle de Marseille sur les côtes méridionales de la ci-devant Provence.

Cambyse, fils et successeur de Cyrus, augmenta ses vastes possessions, de la Cyrénaïque et de plusieurs pays de l'Afrique. Après sa mort, un mage imposteur s'empara du trône, sous le faux nom de Smerdis frère de Cambyse, que ce dernier avoit fait assassiner. Il ne s'y soutint pas long-tems. Darius qui occupa ensuite le trône des Perses, travailla au commencement de son règne, à soumettre les Babyloniens qui s'étoient révoltés, et y parvint. Moins heureux contre les Scythes qui habitoient entre le Danube et le Tanaïs, il se consola d'avoir perdu

chez eux une nombreuse armée, par la conquête de la Thrace, de la Macédoine et d'une partie de l'Inde. Il venoit d'achever ces conquêtes, lorsqu'Athènes délivrée de la tyrannie des Pisistratides, commençoit à goûter les douceurs de la liberté, lorsque la jalousie de Sparte songeoit en vain aux moyens de détruire cette liberté. Hippias, dernier tyran d'Athènes, ne pouvant plus compter sur les Spartiates, s'étoit adressé à Artapherne, gouverneur de Lidie, qui se prêta à ses vues. Sur ces entrefaites, Histiée tyran de Milet, mécontent de la cour de Perse dont il dépendoit, fit révolter toutes les villes; elles reprirent leur liberté, chassèrent les tyrans qui voulurent s'y opposer, et firent avec les Grecs d'Europe, une ligue contre les Perses. Sparte refusa d'y entrer. Athènes qui craignoit le retour d'Hippias favorisé par les Perses, y accéda. Les confédérés prirent Sardes, capitale du royaume de Lidie et la mirent en cendres. Mais les Perses se vengèrent aussi-tôt après, par une victoire complète, qu'ils rem-

portèrent sur les Ioniens. Cette défaite refroidit les Athéniens, ils abandonnèrent leurs alliés. La division se mit entre les autres, et les braves Ioniens abandonnés, pour ainsi dire, à eux-mêmes, furent battus et remis sous le joug.

Darius irrité contre les Grecs d'Europe, dont il regardoit l'entreprise comme une insolence punissable, résolut de les châtier, et fit marcher contr'eux Mardonius son gendre. Celui-ci commença par s'attacher les Grecs d'Asie, en rétablissant chez eux la démocratie. Passant ensuite dans la Thrace et la Macédoine, il soumit tous les peuples de ces contrées, qui avoient soutenu les Ioniens. Une tempête et l'attaque nocturne de quelques peuples de Thrace, lui firent perdre tout le fruit de ces premiers succès.

Le roi de Perse ne se découragea point. Les Grecs paroissoient trop vils à ses yeux, pour qu'il conçût le moindre doute sur le succès du châtiment qu'il leur préparoit. Il commandoit des troupes qui avoient renversé les plus grands empires du monde;

la Grèce n'étoit qu'un point en comparaison de ses vastes états; ses trésors étoient immenses, et tous ses sujets en état de porter les armes, étoient obligés de marcher sous ses drapeaux. Il envoya sommer toutes les villes de la Grèce de se soumettre à lui. Quelques îles se soumirent. Athènes et Sparte firent périr les ambassadeurs. Aussi-tôt une grande flotte, porte dans la Grèce une nombreuse armée, avec ordre de brûler les villes de la Grèce, de faire les habitans prisonniers, et de les amener à Suze, chargés de chaînes. L'île d'Eubée, voisine de l'Attique, fut prise sans résistance, et la ville d'Erétrie réduite en cendres. Animés par ce succès, les Perses descendent dans l'Attique, et avançent vers Athènes. Les Athéniens après avoir fait prendre les armes à tous leurs esclaves, et renforcés de 1000 Platéens, forment un corps de dix mille hommes. Voilà les forces qu'ils vont opposer à cent dix mille hommes qui s'avançoient contre eux. Cette nombreuse armée des Perses fut battue et mise en fuite, par cette poignée

de Grecs, dans les plaines de Marathon. Hippias qui l'y avoit conduite, y perdit la vie. Le lendemain, les Lacédémoniens qui arrivèrent au secours d'Athènes, trouvèrent au lieu d'une armée ennemie, trois mille trois cents Perses, étendus sur le champ de bataille. Le tyran comprit enfin que des peuples libres ne se domptent pas comme des esclaves. Dans son orgueil, il employa trois ans à faire des préparatifs, et résolut de marcher lui-même contre ces insolens républicains. Tout étoit prêt pour cette entreprise, lorsque des troubles survenus en Egypte, l'appelèrent dans d'autres contrées. Il mourut sur ces entrefaites. Xerxès son fils, héritier de ses états et de son orgueil, fut le plus ridicule tyran de toute l'antiquité. Il fit donner trois cents coup de fouet à la mer, et la fit marquer d'un fer chaud, parce qu'elle avoit rompu un pont de bateaux, construit par ses ordres sur l'Hellespont, et voulant la mettre hors d'état de lui faire dans la suite de pareilles insultes, il fit jetter des chaînes dans les flots, comme pour la mettre aux fers.

Résolu de détruire tous les états de la Grèce, il entre dans la Thrace, à la tête d'une armée si nombreuse, que jamais on n'en avoit vu une semblable. Une flotte de douze cents vaisseaux devoit la suivre le long des côtes, à mesure qu'elle pénétroit dans la Grèce ; et les Carthaginois, auxquels Xerxès s'étoit allié, avoient promis de tomber en même tems sur les colonies Grecques de la Sicile et de l'Italie. Cette gigantesque armée traversa la Macédoine et la Thessalie, et s'avançoit vers l'Attique. Les petites républiques furent effrayées. Athènes et Sparte abandonnées pour ainsi dire à elles-mêmes, osèrent seules s'opposer à ces énormes forces.

Au Midi de la Thessalie, entre la mer et des montagnes, est un passage étroit, connu sous le nom de pas des Thermopyles, et qui conduit dans la Béotie. C'est là que Léonidas roi de Sparte, attendit l'armée des Perses avec cinq à six mille hommes. Xerxès lui ordonne de rendre les armes; *viens les prendre*, lui répond fièrement le

Spartiate.

Spartiate. Plusieurs fois les Perses s'avancent pour forcer le défilé, toujours ils sont battus et repoussés. Vingt mille des leurs périssent dans ce combat. Par cette poignée de Grecs auroient été irrévocablement arrêtées toutes les forces du vaste empire de Xerxès, qu'on appeloit le grand roi, si la trahison n'eût enfin suppléé à la force. On indiqua aux Perses un sentier que les Grecs avoient négligé de garder. Alors Léonidas craignant d'être enveloppé, voulut du moins montrer à Xerxès quels hommes il alloit combattre. Il renvoie les alliés, et avec trois cents des siens, il est décidé à combattre jusqu'à la mort. Il n'attend point dans le défilé la mort à laquelle il s'étoit dévoué; il veut que la vengeance précède la défaite, et sortant au milieu de la nuit, avec sa petite troupe, ils s'avancent vers le camp, s'y ouvrent un passage par le fer, pénètrent jusqu'à la tente de Xerxès, qui avoit pris la fuite, et font un horrible carnage au milieu de cette multitude de Perses, qui se croit livrée à toutes les forces réunies

de la Grèce. Le jour leur fit connoître leurs vainqueurs. C'étoit une poignée de Spartiates. Ils se rallient pour les attaquer ; Léonidas tombe sous leurs coups avec plusieurs des siens ; mais les Grecs, toujours vainqueurs, arrachent aux ennemis le corps de leur général, et retournent mourir les armes à la main, dans le défilé que les Perses alloient attaquer des deux côtés. Tous y périrent. Un combat naval qui se donna le même jour près d'Artémise, promontoire de l'île d'Eubée, affoiblit beaucoup la flotte des Perses, qui, quelques jours auparavant avoit déjà perdu quatre cents vaisseaux dans une tempête. La flotte des Grecs s'étoit retirée en apprenant le passage des Thermopyles. Xerxès entra dans l'Attique par la Béotie. Les Athéniens abandonnèrent leur ville ; les vieillards, les femmes et les enfans furent transportés dans les îles voisines ; tout ce qui pouvoit porter les armes se retira sur des vaisseaux. La flotte se rassembla dans le détroit de Salamine. Xerxès plus avide de se venger que de conquérir, dévaste

tout sur son passage, réduit Athènes en cendres, et aime mieux attaquer dans cet endroit les forces réunies de la Grèce, que de les forcer à se disperser, en attaquant leurs pays de toutes parts. Les Grecs n'avoient que trois cent quatre-vingt vaisseaux, la flotte des Perses étoit forte de plus de douze cents. Elle fut vaincue, et Xerxès du haut d'un trône qu'il avoit fait placer sur une éminence, pour jouir de son triomphe et de sa vengeance, vit cette multitude d'esclaves dont il étoit si fier, battus et dispersés par quelques citoyens. Le grand roi ne descendit de ce trône que pour prendre la fuite, laissant après lui le reste de sa flotte et une nombreuse armée de terre. Il se hâta de regagner l'Hellespont, où il avoit fait construire deux ponts; mais la mer aussi peu docile que les Grecs, malgré le châtiment qu'elle avoit éprouvé, les avoit encore rompus, et il fut trop heureux de pouvoir passer le détroit dans une simple barque de pêcheur. Deux grands hommes avoient été le mobile de cette

glorieuse victoire; Aristide et Thémistocle. Ils étoient Athéniens. Vers le même tems, les Carthaginois furent attaqués et battus par Gélon roi de Syracuse, et la Grèce parut respirer un instant.

La jalousie de Sparte contre Athènes, suspendue par la guerre des Perses, se réveilla aussitôt après la journée de Salamine. La ville d'Athènes avoit été brûlée par les Perses; les Spartiates ne vouloient pas qu'elle fût rebâtie, sous prétexte qu'elle pourroit servir de forteresse aux ennemis, dans le cas d'une nouvelle invasion; mais en effet, pour conserver eux-mêmes dans la Grèce, la supériorité et la prépondérance qu'ils avoient eues jusqu'alors, et que les Athéniens sembloient devoir prendre à leur tour; parce que leurs richesses les mettoient seuls en état d'entretenir une marine respectable, devenue indispensable depuis que la haine des Perses avoit marqué la Grèce. Les Athéniens l'emportèrent, la ville fut rebâtie. Il s'agissoit d'équiper une flotte pour achever de chasser les Perses de l'Europe et de l'Asie mineure. Alors

Athènes commença à s'élever au-dessus de Sparte, et à gagner la domination de la Grèce. Enrichie par son commerce et son industrie, elle devenoit le principal nerf des opérations, dans le nouvel ordre de choses. Sparte au contraire, privée d'industrie, de commerce et de richesses, se trouvoit engourdie par la nature de ses propres institutions.

Xerxès fit continuer la guerre par Mardonius, qu'il avoit laissé dans la Grèce avec trois cents mille hommes. Ce général après avoir tenté inutilement de gagner les Athéniens par des offres avantageuses, tomba sur l'Attique avec fureur, la fit ravager par son armée et se retira ensuite en Béotie. Les Grecs l'y suivirent, sous la conduite du Spartiate Pausanias. On en vint à une bataille auprès de la ville de Platée, et le courage l'emporta encore sur le nombre. Les Perses furent battus et leur général tué. Le même jour, la flotte des Grecs défit près du promontoire de Mycale, sur les côtes d'Ionie, le reste de celle des Perses. Xerxès qui attendoit à Sardes, l'issue de cette

guerre, n'eut pas plutôt appris ces mortifiantes nouvelles, que ne se croyant plus en sûreté dans cette ville, il partit promptement pour la Perse. Les Grecs toujours vainqueurs, chassèrent les Perses dans leur pays, et rendirent la liberté aux îles de la mer Egée, et à toutes les villes grecques de l'Asie mineure. Depuis ce moment, Xerxès renonça au projet d'asservir la Grèce; il crut trouver dans la volupté un bonheur que n'avoit pu lui procurer son insatiable ambition. Il ne trouva que l'ennui, le mépris et la mort. Maître d'un vaste empire, il périt sous les coups d'un de ses esclaves.

Dans cette guerre, il s'étoit trouvé des traîtres parmi les Spartiates. Pausanias avoit voulu vendre à Xerxès la liberté de la Grèce; il fut convaincu et mis à mort. Sparte perdit le commandement de la flotte; elle perdit aussi la confiance de la Grèce. Cimon fils de Miltiade et élève d'Aristide, remplaça Pausanias, et le juste Aristide fut chargé de la répartition des contributions pour la guerre. Elle continua sous Artaxerxès-

Longuemain qui succéda à Xerxès. Cimon la conduisit avec autant de courage que de succès. Il sut forcer Artaxerxès à la paix, et en dicta lui-même les conditions. Par ce traité, la liberté fut assurée aux villes grecques de l'Asie, il fut défendu aux armées des Perses d'approcher de la Grèce.

La guerre des Perses avoit forcé les Grecs à rester unis, et ils furent invincibles; la paix fit renaître toutes les dissentions. Cette funeste ambition qui perd les états, fermenta plus que jamais, excitée par l'orgueil des anciens succès. Des citoyens vouloient asservir leur patrie, des républiques vouloient asservir des républiques. Les plus foibles forcées d'implorer tantôt le secours de Sparte, tantôt celui d'Athènes, servent continuellement d'instrument à la haine de ces deux puissances rivales, et finissent par être trompées, ruinées ou asservies par l'une ou par l'autre. Enfin on vit éclater la fameuse guerre du Péloponèse, où la Grèce divisée en deux partis, ayant à leur tête, l'un la république d'Athènes, l'autre celle

de Sparte; déchira elle-même ses propres entrailles pendant vingt-huit années. Dans aucune guerre, peut-être, la fortune ne fut aussi inconstante, ni les succès plus variés. Les Spartiates ne rougirent point de ramper bassement sous les rois et les gouverneurs de Perses, pour en obtenir des secours. Enfin Athènes succomba. Une paix humiliante abattit cette fière république. Elle consentit à démolir ses fortifications, à ne garder que douze vaisseaux, à ne faire désormais la guerre que sous les ordres de Sparte, et à se laisser gouverner par trente tyrans, que le Spartiate Lisandre établit sur les débris de la démocratie.

Cet ennemi d'Athènes l'étoit de toute la Grèce, et même de Sparte sa patrie. De toute la Grèce, car selon l'usage de Sparte, il abolit dans toutes les villes la démocratie, pour y établir la tyrannie; de sa patrie qu'il corrompit en y introduisant, contre les lois de Lycurgue, l'or et l'argent qu'il avoit recueilli dans le cours de ses expéditions. Ces trésors furent consacrés aux

besoins de la république; mais à la monnoie de fer qu'avoit établie Lycurgue, succédèrent les monnoies de métaux précieux. La corruption s'étendit bientôt sur les particuliers; tout fut vénal; Lisandre acheta tout, jusqu'au silence des lois. A force de corruptions et de cruautés, il devint l'arbitre de la Grèce. Depuis ce moment, Sparte n'offrit qu'une suite de corruptions, de trahisons, de bassesse, d'ambition et de tyrannie. Elle courut à sa perte du moment où elle eut acquis la puissance par des moyens forcés et contraires aux principes de son gouvernement. Ce gouvernement fondé sur la sévérité de ses mœurs, ne put jamais se relever dès que ses mœurs furent corrompues.

Il n'en fut pas ainsi d'Athènes. Accablée sous le joug de ses trente tyrans, séduite par des démagogues aussi adroits que perfides, il lui restoit encore le feu de ses principes, la gloire de son ancienne splendeur, l'énergie des vraies lumières. Thrasybule sortit d'Athènes à la tête de tous les amis de la liberté. Malgré les ordres de Sparte,

Thèbes et Mégare les reçurent, et Lysias orateur de Syracuse, leva cinq cents soldats à ses dépens, et les envoya aux précieux restes de cette mère des talens et de la liberté. Thrasybule chassa les tyrans. Pausanias roi de Sparte, fut envoyé par la république pour les rétablir; mais il ne put rien contre l'opinion générale qui s'intéressoit au sort d'Athènes, les tyrans furent égorgés.

Cependant Sparte toujours orgueilleuse et ignorante, marchoit à sa perte par la voïe de la tyrannie et de l'ambition. Deux fils de Darius-Nothus, Artaxerxès-Mnenon et Cyrus le jeune, se disputoient le royaume de Perse. Le dernier fut vaincu et perdit la vie. Alors les villes d'Ionie qui s'étoient déclarées pour Cyrus, se virent exposées à la vengeance du vainqueur. Une flotte qu'Artaxerxès, faisoit équiper en Phénicie pour relever les Athéniens, engagea les Spartiates à envoyer du secours aux Ioniens. Agésilas leur roi, partit pour l'Asie. Les succès furent rapides et brillans. Déjà il se

préparoit à porter ses armes jusques dans la Haute-Asie, lorsqu'Artaxerxès profitant habilement de la haine que le despotisme de Sparte avoit inspiré à tous les Grecs, souleva contr'elle les plus puissans d'entre ses alliés. Thèbes, Corinthe, Argos et plusieurs autres peuples formèrent une ligue puissante; bientôt Athènes y accéda. Ils rassemblèrent leurs forces en Béotie. Agésilas rappelé de l'Asie, pour marcher contre elles, les vainquit. Mais cette victoire ne pouvoit contre-balancer la perte que les Lacédémoniens avoient faite à la bataille de Cnide, où l'Athénien Conon, à la tête de la flotte des Perses, leur avoit enlevé l'empire de la mer. Conon arriva avec sa flotte victorieuse, et releva les murs du Pirée. Alors Sparte vit tomber tout d'un coup son autorité. Les alliés qui n'attendoient qu'un moment favorable pour se soustraire à son joug insupportable, l'abandonnèrent: Athènes reprenoit cette ancienne supériorité, qui blessoit si vivement l'orgueil de Sparte. Sacrifier la liberté des

villes d'Ionie, pour laquelle, depuis près d'un siècle, la Grèce avoit risqué la sienne; souscrire bassement aux conditions d'Artaxerxès et de ses satrapes; rien ne parut trop vil ni trop humiliant, à la barbare Sparte, pour arrêter les progrès de sa rivale. Antalcidas fut chargé de négocier la paix avec les Perses. Les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, restèrent sous la domination des Perses; les autres villes grecques furent déclarées libres, à l'exception des îles de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui restèrent aux Athéniens. Sparte fut chargée de l'exécution du traité, et le roi de Perse promit de se déclarer contre ceux qui refuseroient d'y souscrire.

L'article qui rendoit la liberté à toutes les villes de la Grèce, devoit également affranchir les villes de la Laconie du joug des Spartiates, et celles de la Béotie de la domination des Thébains. Sparte toujours injuste, força les Thébains à l'exécuter et ne l'exécuta point elle-même. Elle fit plus

encore, pour abaisser cette nouvelle rivale. Après avoir excité, ou du moins encouragé une faction contre la démocratie, Phébidas un de ses généraux, passant dans la Béotie en tems de paix, et dans un moment où les Thébains célébroient la fête de Cérès, s'empara de la citadelle, aidé par le chef de la faction anti-démocratique, exerça toutes sortes de cruautés contre les citoyens, et mit leur chef à mort.

Cette perfidie souleva toute la Grèce, le peuple de Sparte en fut indigné. Le roi Agésilas, en osant prendre la défense de Phébidas, fit soupçonner qu'il étoit son complice. Enfin on convint que le perfide seroit puni, mais que l'on profiteroit de la perfidie. Deux illustres Thébains, Pélopidas et Epaminondas, brisèrent le joug de leur patrie. Le premier, à la tête d'une conjuration, fit périr en une nuit tous les tyrans de Thèbes. Puis armant toute la Béotie, il aguérit sa petite armée, fatigua le courage et les talens d'Agésilas, et se voyant forcé à une grande bataille, qu'il avoit toujours

en se retirant de Sparte, laissa aux portes de cette ville, deux ennemis redoutables, Mégapolis qu'il fit bâtir, et Messène dont il releva les murs. Dans la première, il mit les Argiens; dans la seconde, il rappela les Messéniens, chassés depuis trois siècles par les Spartiates.

La jalousie qui avoit causé l'abaissement de Sparte et d'Athènes, se tourna contre Thèbes, lorsqu'elle se fut élevée au-dessus de ces deux républiques. Plusieurs peuples de la Grèce se liguèrent contre les Thébains, et voulurent engager le roi de Perse à se joindre à eux. Les Thessaliens crurent que c'étoit leur tour à dominer, et firent la guerre à Thèbes, se croyant maîtres de la Grèce, s'ils parvenoient à l'abbaisser. Les talens et le courage d'Epaminondas et de Pélopidas, dissipèrent tous ces orages. Le dernier obtint, par ses négociations, l'alliance du roi de Perse pour sa patrie, et vainquit plusieurs fois les Thessaliens. Il fut tué dans une des batailles qu'il leur livra. Epaminondas, dans la bataille de Mantinée,

Mantinée, en Béotie, porta le dernier coup à la puissance de Sparte ; mais il y périt, et avec lui la gloire de Thèbes.

Cette bataille fut suivie d'une paix, que l'épuisement général avoit rendue nécessaire. Le roi de Perse en dicta les articles. On convint de laisser à chaque ville la liberté et les terres dont elle se trouvoit en possession. Alors chaque république se crut libre, parce qu'elle n'en voyoit aucune assez forte pour la subjuguer. La jalousie étoit assoupie, mais le germe de la haine subsistoit toujours; il devoit durer jusqu'à la ruine entière de la Grèce. Ce terme approchoit. La foiblesse étoit extrême, la réunion plus difficile que jamais. Les Spartiates n'étoient mus que par la soif de l'or; la plupart des Athéniens par cette même soif; tous par la passion immodérée des jeux, des spectacles et des plaisirs de toute espèce. Des histrions avoient la plus grande influence dans les délibérations, les bons citoyens étoient écartés des affaires par l'esprit régnant, ou s'en éloignoient par découragement. Des orateurs

corrompus gouvernoient les Athéniens, en flattant leurs passions. Dans cette corruption générale, il ne falloit pour asservir la Grèce, qu'un homme qui eût un peu d'adresse et de courage. Il parut.

Ce ne fut point en Perse. Les rois de ce vaste empire n'avoient pas besoin d'envoyer des armées dans la Grèce, pour disposer à leur gré de ce pays, il leur suffisoit d'y envoyer de l'or. Depuis long-tems, ils y faisoient à leur gré la paix ou la guerre; depuis long-tems ils en tiroient autant de troupes qu'ils vouloient, pour les aider dans leurs entreprises, et les Grecs qui croyoient ne pouvoir payer trop cher l'argent et les faveurs du grand roi, ne rougissoient point d'avoir des armées à sa solde.

Au nord de la Grèce, étoit le petit royaume de Macédoine. Jusqu'alors ses rois n'avoient guère été connus que par leurs guerres avec les peuples barbares qui l'environnoient, ou par leur soumission aux rois de Perse, qui l'avoient facilement

conquis. Jamais la politique des Grecs n'avoit tourné ses craintes du côté de ce foible pays.

Alors il sembloit moins redoutable que jamais. Perdiccas le dernier de ses rois, venoit de périr dans une bataille contre les Illiriens. Un enfant de cinq ans, Amynthas, lui succédoit. Deux prétendans, Pausanias et Argée, lui disputoient le trône; le premier soutenu par la Thrace, le second par les Athéniens. Les Illiriens se préparoient à une invasion, les Péoniens ravageoient déjà les frontières; les dissentions étoient au-dedans, et nulle force pour résister. Triste objet de mépris et de pitié, la Macédoine sembloit perdue sans ressource; c'est de-là que vont sortir les premiers maîtres de la Grèce corrompue.

Philippe prince macédonien, oncle du jeune roi Amynthas, étoit depuis plusieurs années en otage chez les Thébains. Il avoit été élevé dans la maison du père d'Epaminondas. A cette école, il avoit pris des principes et des exemples; il s'en servit pour

le malheur de la Grèce. Dès qu'il apprit le danger de sa patrie, il chercha les moyens de se mettre en liberté, et ayant trompé la vigilance de ses gardes, il se rendit en Macédoine, et se fit nommer tuteur du jeune roi son neveu. Il n'avoit que vingt-deux ans; mais une grande connoissance de la situation et du caractère des Grecs, un grand désir d'imiter Epaminondas, l'habitude d'une activité inconnue jusqu'alors chez les rois de sa nation. Sa confiance relève le courage des troupes, il introduit un nouvel ordre dans l'armée, règle toutes les parties de l'administration, justifie ses arrangemens par des succès, et ramène à lui toutes les espérances. Le caractère de Philippe étoit de pouvoir les prendre tous. A force de présens et de promesses, il gagne les Péoniens, qui consentent à se retirer, le roi de Thrace qui lui sacrifie Pausanias. Délivré de ces deux ennemis, il marche contre Argée et le défait. Cette victoire sembloit devoir lui attirer sur les bras les Athéniens, et peut-être la Grèce

entière. Il sut prévenir ce malheur. Les prisonniers Athéniens sont renvoyés sans rançon, et Athènes vaine de son ancienne grandeur, aveugle sur sa foiblesse actuelle, admira Philippe sans le pénétrer ni le craindre.

La ville d'Amphipolis, colonie athénienne, importante pour le commerce de la métropole, étoit tombée entre les mains des rois de Macédoine, dans le territoire desquels elle étoit située. Il eût été dangereux pour Philippe de la garder, plus dangereux encore de la rendre. Il éluda ce double danger en la déclarant indépendante, et les Athéniens signèrent avec lui un traité de paix, où il ne fut point question de cette ville.

Philippe étoit le premier grand homme que l'on eût vu paroître dans la Macédoine; si voisine de la Grèce, illustrée par une multitude de grands hommes. Ce phénomène enflamma la nation. Celui qui avoit sauvé l'état, paroissoit seul, capable de le bien gouverner. Les oracles devinrent les inter-

prètes de l'opinion publique, et Philippe fut proclamé roi de Macédoine, à l'exclusion du jeune Amynthas.

Alors il se livra avec une nouvelle ardeur à l'exécution de ses desseins. Tandis qu'il forme son armée par des exercices continuels pendant la paix, qu'il l'aguérit par des victoires contre les Thraces et les Illiriens, il étend par d'autres moyens son influence sur les Grecs. Les uns sont séduits par ses talens, par sa politesse, par son affabilité, par son amour affecté pour les sciences et les arts de la Grèce. Il étoit comme les Athéniens, doux, poli, affable dans la vie privée. Il se livroit comme eux aux plaisirs de la table et de l'amour; comme eux il affectoit beaucoup d'estime et d'enthousiasme pour les philosophes, pour les orateurs, pour les artistes, pour les histrions; il les faisoit manger à sa table, vivoit familièrement avec eux, et faisoit avec les beaux esprits assaut de vers et de plaisanteries. Le peuple d'Athènes ami du repos et de la volupté, ne pouvoit soupçonner

de mauvais desseins, à un prince si éclairé et si aimable.

Des mines d'or découvertes et exploitées dans son territoire, le mirent bientôt à même d'employer avec profusion, un autre genre de séduction. Il acheta par-tout des orateurs et des partisans, et si une voix s'élevoit pour inspirer contre lui des soupçons et des inquiétudes, sur-le-champ elle étoit étouffée par mille autres, qui le représentoient comme l'admirateur et l'ami des Grecs.

A force de ruse, de prudence et de courage, Philippe avoit déjà fait plusieurs conquêtes. Il n'attendoit que le moment de pouvoir se mêler des affaires de la Grèce, lorsque la guerre sacrée vint lui en offrir une occasion. Elle fut excitée par le tribunal des Amphyctions, qui étoit principalement chargé des affaires de religion.

Depuis long-tems on avoit défendu de cultiver certaines terres consacrées à Appollon. Les Phocéens, au mépris des décrets des Amphyctions, les avoient ensemencées. Les

Thébains et les Thessaliens, poussés par d'anciens ressentimens, font porter de nouveaux décrets, et les Grecs ralumant les uns contre les autres, leurs anciennes haines, recommencent à se déchirer et à se détruire. Les Thébains, les Béotiens, les Locriens avec tous les Thessaliens, combattoient pour Apollon ; Athènes, Lacédémone et quelques villes du Péloponèse, pour les Phocéens et la raison, ou plutôt pour humilier les Thébains leurs anciens ennemis. Philippe feignant au commencement, de ne vouloir prendre aucune part à cette guerre, vit avec un secret plaisir, les Grecs préparer leur ruine par leur affoiblissement. Enfin les Thessaliens implorèrent son appui, et lui fournirent une occasion vivement désirée. Deux fois il entre dans la Grèce, deux fois il est battu. Bientôt il reparoît avec de nouvelles forces, et remporte la victoire. Le fanatisme qui agite les Grecs, le fait regarder comme l'ami et le vengeur des dieux. Ses soldats portent des couronnes de laurier, ils marchent au nom du Dieu,

et s'avancent vers le pas des Thermopyles, sous prétexte de punir les sacrilèges Phocéens, en effet pour se rendre maître de la Grèce, en occupant ce passage important.

C'est alors qu'on vit à Athènes, l'orateur Démosthènes, tonner du haut de la tribune contre les projets de ce prince ambitieux, réveiller enfin les Athéniens de leur assoupissement et les engager à défendre les Thermopyles. Philippe se retire. Les Athéniens attribuent à la crainte, ce qui n'est qu'un effet de la prudence; ils se réjouissent de cette expédition, comme d'une victoire. Bientôt ils eurent lieu d'être détrompés. Le roi de Macédoine, ami de tous ses voisins puissans, lorsqu'il étoit encore foible, devint leur ennemi dès qu'il se vit en force. Après s'être emparé de plusieurs colonies grecques, établies dans la Thrace, et alliées d'Athènes, il attaque Olynthe, la plus puissante de toutes, et en forme le siège. Deux fois les Athéniens envoient des secours aux Olynthiens. C'étoient des troupes mercénaires, commandées par deux généraux scélérats.

Olynthe étoit puissante et fortifiée, les secours de ses alliés considérables, Philippe devoit échouer. Il réussit; les magistrats et les généraux lui vendirent la ville; elle fut livrée au pillage, réduite en cendres, les habitans furent chargés de fers.

La guerre sacrée duroit depuis dix ans, lorsque les Thébains épuisés, appelèrent une seconde fois dans la Grèce le roi de Macédoine. Les Athéniens au contraire, lui envoyèrent demander la paix par des ambassadeurs. Philippe les amusa, en corrompit une partie, et ne leur donna audience, que lorsqu'il eut achevé les conquêtes qu'il faisoit alors dans la Thrace. Des réponses vagues prolongèrent les négociations, de nouveaux délais retardèrent la ratification, et par-là Philippe gagnoit du tems pour les préparatifs qu'il faisoit contre les Phocéens, tandis que les Athéniens avoient suspendu les leurs. Les Phocéens ne furent point compris dans ce traité. Philippe se contenta de faire des promesses vagues; et tandis que les ambassadeurs

retournoient à Athènes, il s'avançoit avec son armée, par le pas des Thermopyles. Les Athéniens délibéroient au lieu d'agir. Des orateurs corrompus persuadèrent aisément à un peuple aveuglé, que Philippe n'en vouloit qu'aux Thébains ennemis d'Athènes, et qu'il ne travailloit que pour l'avantage de la république. On décréta des éloges pour lui, et une alliance avec sa postérité. Alors il étoit devant les Thermopyles. Les Phocéens informés de ce décret, le crurent d'intelligence avec les Athéniens leurs alliés, et lui livrèrent tous les passages.

Philippe, maître de la Phocide, pouvoit disposer à son gré de cette fière Athènes qui avoit si souvent fait trembler le grand roi, et traverser en vainqueur les campagnes glorieuses décorées des monumens de ses étonnantes victoires. Sa politique modéra son ambition. Content d'être regardé comme le vengeur des dieux, il fit juger les prétendus coupables, par le conseil des Amphyctions. La Phocide fut ruinée, presque toutes ses villes détruites, la plupart de ses habi-

tans proscrits. Les deux voix que les Phocéens avoient dans le collège des Amphyctions, furent assurées à Philippe : privilège important qui lui donnoit une grande influence dans les affaires de la Grèce. Après l'exécution de la sentence, Philippe retourna en Macédoine, emportant avec lui l'estime et l'admiration des Grecs, qu'un fanatisme aveugle poussoit dans l'abîme. Les Thessaliens restèrent maîtres du pays des Thermopyles; mais Philippe étoit maître des Thessaliens; ses intrigues devoient faire le reste.

Quelques nouvelles tentatives lui ayant mal réussi, il prit enfin le parti d'exciter une nouvelle guerre sacrée. Dans une assemblée des Amphyctions, les Locriens habitans d'Amphyssa, furent accusés d'avoir cultivé des terres consacrées à Apollon. Le lendemain, des députés eux-mêmes, à la tête d'un grand nombre de Delphiens, vont mettre le feu à cette ville. Les habitans prennent les armes, et une nouvelle assemblée ordonne d'armer contre eux.

Les Amphyssiens, vaincus dans une première bataille, sont vainqueurs dans une seconde. L'instant étoit favorable pour les partisans de Philippe. Ils proposent de le mettre à la tête de l'armée, et de le charger de la vengeance du dieu. Les malheureux Grecs y consentent; et leur plus cruel ennemi se trouve en même tems maître des délibérations et des opérations d'une confédération puissante, qui réunissoit la double force des armes et de la superstition, et à laquelle on ne pouvoit résister sans se rendre coupable de sacrilège.

Philippe chargé de cette expédition, au lieu de tomber sur les prétendus coupables, comme il l'avoit promis, commença par s'emparer de la ville d'Elatée que les Phocéens avoient conservée. Cet attentat répandit l'alarme dans tout le midi de la Grèce. Encore un pas, et Philippe se rendoit maître d'Athènes, et bientôt de tout le Péloponèse. Démosthènes, effrayé du danger, soulève toutes les villes voisines; Athènes et Thèbes étouffent leurs

anciennes haines, une armée marche contre le perfide. Les deux armées se rencontrent dans les plaines de Chéronée en Béotie. C'est là qu'on vit expirer la liberté de la Grèce. Les Athéniens et les Thébains combattirent avec courage, leurs généraux commandèrent avec ineptie. Philippe, maître de la Grèce par la force, voulut affermir sa conquête par la modération et la clémence. Il punit sévèrement les Thébains pour les effrayer; mais il refusa de s'emparer des places fortes, et loin d'exercer contre les Athéniens aucun acte de rigueur, il leur rendit leurs prisonniers et leur bagage, et envoya son fils Alexandre à Athènes, pour leur offrir la paix et son amitié à des conditions très-douces. Elles furent acceptées.

Philippe connoissoit trop bien le caractère des Grecs pour leur laisser le tems de considérer toute leur honte, et de reprendre une énergie qui pouvoit encore lui devenir fatale. Il convoqua une assemblée générale à Corinthe, proposa aux Grecs d'établir un conseil permanent, pour maintenir la paix

dans la Grèce, et de réunir ensuite leurs forces pour porter la guerre dans les états du grand roi, et venger les outrages qu'ils avoient si souvent essuyés de la part des Perses. On y consentit; il fut nommé généralissime. Sparte seule avoit refusé d'envoyer des députés à l'assemblée. Tout étoit prêt pour l'expédition des Perses, et Philippe alloit partir à la tête de l'armée, lorsqu'il fut assassiné par le capitaine de ses gardes.

La nouvelle de sa mort répandit dans toute la Grèce une joie extravagante. Tous les peuples qu'il avoit soumis se révoltèrent; les Thébains égorgèrent la garnison macédonienne. Alexandre, successeur de Philippe, qui devoit bientôt conquérir et bouleverser le monde, après avoir soumis rapidement les Thraces, les Péoniens, les Illiriens et quelques autres peuples, tombe sur la Grèce, prend la ville de Thèbes, la fait raser, et réduit les habitans en esclavage. Il ne conserva que la maison des prêtres et celle d'un poète; celle d'Epa-

minondas, où son père avoit été élevé, fut détruite avec les autres.

Les Grecs consternés se soumirent. Alexandre convoqua une nouvelle assemblée à Corinthe; il fut nommé comme son père, généralissime de toutes les forces de la Grèce, et l'expédition des Perses fut résolue.

Alexandre, à la tête d'une armée de Grecs et de Macédoniens, entra dans l'empire des Perses. Il lui fut aisé, avec des troupes aguerries, de subjuguer des peuples avilis par la tyrannie, de vaincre des troupes d'esclaves, de renverser un empire exténué par tous les vices du despotisme, et dont la grandeur augmentoit la foiblesse et l'inertie. Cinq campagnes lui suffirent pour soumettre toute la Perse et les provinces qui en dépendoient. Maître du plus grand empire connu avant lui, il songeoit encore à porter ses armes sur toutes les côtes de l'Afrique, en Italie, et jusques dans la Celtique, lorsqu'il mourut âgé de trente-deux ans.

Ce

Ce vaste empire, formé en si peu de tems, fut démembré après sa mort par ses principaux officiers. Du milieu des guerres sanglantes qu'ils firent pour s'en arracher les parties, sortirent de nouveaux royaumes qui partagèrent l'Asie, et que diverses révolutions firent changer de maîtres.

A la mort d'Alexandre, la Grèce tenta de secouer le joug. Les républiques se liguèrent; elles remportèrent une victoire; elles en perdirent une autre, et furent soumises. Depuis ce tems, la Grèce continuellement en proie à des divisions intestines, sans cesse déchirée par l'ambition de ses voisins ou de ses tyrans, conservant quelques restes de son ancien gouvernement, changeant à chaque instant de maîtres, voyant de tems en tems se rallumer quelques étincelles de son ancienne liberté, n'étant jamais assez unie pour secouer entièrement le joug, n'offrit plus qu'un corps exténué, agité par les convulsions de l'agonie. Athènes fut la dernière qui perdit sa liberté. La Grèce devint la proie des

Romains qui firent la conquête du monde.

Jusqu'au tems de Philippe et d'Alexandre, les Grecs s'étoient étendus au loin dans les trois parties du monde. Les guerres des tyrans qui portoient la désolation de contrées en contrées, la liberté qui fuyoit le joug, la haine des partis vaincus contre les partis vainqueurs, la politique des législateurs ou des tyrans, les spéculations de commerce, enfin les ordres des dieux et des vœux particuliers avoient répandu de tous côtés un grand nombre de colonies grecques.

Nous avons vu la guerre des Héraclides et ses suites, porter sur les côtes de l'Asie mineure et dans les îles de la mer Egée, de nombreuses colonies grecques : sources de plusieurs autres, que le commerce, l'horreur de l'esclavage, ou d'autres causes dispersèrent jusques dans la Thrace et sur les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin, jusques sur les côtes de l'Afrique, jusques sur celles de la Celtique et de l'Italie. La conduite barbare des Spartiates envers

les Messéniens, les Hilotes et quelques autres peuples soumis par leurs armes, souleva ces peuples contre ces tyrans, et excita des guerres sanglantes, après lesquelles une partie des vaincus, redoutables encore malgré leur défaite, obtinrent la liberté de sortir du territoire, ou se frayèrent des routes vers d'autres contrées. Ainsi des troupes d'Hilotes se réfugièrent à Tarente en Italie, des Messéniens à Zancle en Sicile, qui prit d'eux le nom de Messène. Des colonies grecques habitoient les îles de Zacinthe, Céphalonie, Corcyre; d'autres s'étoient étendues jusques sur les côtes de l'Illyrie; plusieurs s'étoient établies dans la partie méridionale de l'Italie, ou occupoient l'île de Sicile presque toute entière.

Les Thessaliens fiers de leur noblesse et de leur férocité, méprisèrent le commerce et les arts. Ils ne surent que faire et vendre des esclaves, et finirent par vendre à Philippe la Grèce entière.

Les Spartiates orgueilleux de leurs forces

militaires, possédant un grand territoire qui suffisoit à leurs besoins, méprisoient toute autre profession que celle des armes. Les Grecs d'Asie, libres dans un tems où ceux d'Europe voyoient sans cesse leur liberté naissante troublée au dedans ou menacée au dehors, furent, pour ainsi dire, les créateurs du commerce de la Grèce. Athènes les imita bientôt. Cette ville, fondée sous les auspices de Minerve, ennoblit tous les arts par ses lois sublimes; l'oisiveté y fut notée d'infamie, et le citoyen assez stupide pour jetter du mépris sur quelque profession utile, étoit puni comme un ennemi de la société. Son territoire borné et peu fertile, ne fournissant pas de quoi nourrir ses habitans, elle étoit obligée d'aller chercher au loin les blés dont elle avoit besoin. Tout lui rendoit le commerce nécessaire; sa situation le favorisoit; il s'étendit; il auroit pu s'étendre bien plus encore, sur-tout lorsqu'Athènes eut conquis sur Sparte la domination de la mer, si la funeste ambition qui agitoit cette répu-

blique, ne l'eût égarée dans des querelles et des guerres continuelles.

La Chersonèse Taurique, presqu'île qui s'avance dans le Pont-Euxin, lui fournissoit une grande partie de ses grains, et elle avoit le long du Bosphore-Cimmérien plusieurs comptoirs destinés à faciliter ce commerce. Amphipolis, située dans la Thrace, à l'embouchure du fleuve Strymon, étoit une des plus considérables colonies d'Athènes, relativement à son commerce. Les Amphipoliens, maîtres du fleuve, étendoient également leur commerce dans la Macédoine et dans la Thrace, et fournissoient à la métropole presque tous ses bois de construction et plusieurs autres marchandises. La prise de cette ville fut aussi avantageuse à Philippe que funeste aux Athéniens.

Mais le commerce florissoit sur-tout à Corinthe. La situation de cette ville sur l'isthme qui joint le Péloponèse au reste de la Grèce, la rendoit maîtresse de cette voie de communication entre les peuples de ces deux contrées; et ayant établi des droits

sur toutes les marchandises qui franchissoient ce passage étroit, elle devint riche et florissante, dès le tems où le commerce des Grecs ne se faisoit encore que par terre. Lorsque les Grecs de l'Asie mineure, dignes rivaux des Phéniciens, eurent appris aux commerçans de la Grèce à couvrir la mer de leurs vaisseaux, la situation de Corinthe se trouva plus favorable encore, et cette révolution augmenta prodigieusement son commerce. Les deux mers qui baignoient son isthme, lui amenoient, d'un côté, les marchandises de l'Orient, de l'autre celles de l'Occident; elle devint l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe. Deux colonies célèbres sortirent de son sein : Corcyre et Syracuse.

Corinthe, malgré ses richesses et les avantages de sa situation, ne fut jamais dans la Grèce qu'une ville du second ordre; parce qu'elle fut presque toujours gouvernée par des tyrans, et que jamais l'égalité des citoyens ne put y pénétrer.

C'est ainsi que le commerce, l'industrie, la civilisation, la législation s'étoient avan-

cés d'Orient en Occident. Les conquêtes d'Alexandre changèrent tous les rapports des peuples, et établirent entre les nations un nouvel ordre de choses. Long-tems avant ce conquérant, les rois de Macédoine avoient appelé dans leur pays les arts et les sciences des Grecs. Philippe élevé chez les Thébains, alors les premiers des Grecs, dans la maison du plus grand homme de la Grèce, avoit travaillé avec ardeur à faire de ses Macédoniens des soldats aussi courageux que les Spartiates, des hommes aussi éclairés que les Athéniens. Alexandre élevé par Aristote, un des plus grands philosophes de la Grèce, continua ce que ses ancêtres avoient commencé. Son esprit fut orné de plusieurs connoissances que l'on ne pouvoit puiser que chez ces illustres républicains; et lorsque nommé généralissime de toutes les troupes de la Grèce, il les joignit à ses Macédoniens, les deux nations n'en firent plus qu'une.

Par une suite de ses conquêtes, on vit se répandre dans plusieurs contrées de l'Asie et

de l'Afrique la langue, les mœurs, les sciences et les arts des Grecs. Les états que ses lieutenans fondèrent après sa mort en différentes contrées, achevèrent ces heureuses révolutions. En Egypte s'éleva un nouveau royaume qui devint un des plus célèbres du monde. Ptolémée-Lagus, un des lieutenans d'Alexandre qui en fut le fondateur, réunit sous son sceptre la Lybie, l'Ethyopie, l'Arabie, la Phénicie et d'autres contrées. Alexandrie, devenue la capitale de ce nouveau royaume, avoit été bâtie par Alexandre qui vouloit y appeler le commerce de Tyr qu'il avoit détruite, et en faire la capitale de son vaste empire. Nulle ville ne pouvoit avoir une situation plus avantageuse pour l'exécution de ce dessein. Située sur les bords de la Méditerranée, qui conduit chez tous les peuples de l'Occident; vers les bouches du Nil, dont le cours arrose de vastes contrées de l'Afrique, voisine du golfe Arabique, qui portoit toutes les marchandises de l'Inde et de l'Arabie, de l'isthme qui forme par terre l'unique communication

entre l'Asie et l'Afrique, Alexandrie appeloit à elle le commerce des trois parties du monde, et devénoit le centre de communication de toutes les nations.

Tyr détruite, le commerce des Phéniciens étoit anéanti. Ptolémée appela les étrangers dans sa nouvelle ville; ils y accoururent en foule de la Grèce et de la Phénicie; de la Grèce en proie à des troubles toujours renaissans; de la Phénicie ravagée et languissante. Ils y furent retenus par la liberté et par la protection des lois. Les marchandises de l'Inde ne connurent plus d'autre route. Athènes, Corinthe, toutes les villes commerçantes de la Grèce, Carthage, Marseille et leurs colonies venoient les y prendre pour les distribuer dans toute l'Europe.

Les Phéniciens avoient fait également par eux-mêmes le commerce d'Orient et d'Occident; leurs flottes hardies avoient parcouru toutes les mers connues, et s'étoient étendues également au Nord et à l'Occident. Les Grecs d'Alexandrie, gênés par les flottes de Carthage et d'Athènes,

de Corinthe et des autres villes commerçantes de l'Europe, satisfaits des profits immenses que leur procuroit la vente des marchandises des Indes, attendoient qu'on vînt prendre ces marchandises dans leur port, et abandonnèrent aux autres le commerce de l'Occident. Cette circonstance fut très-favorable au commerce des Grecs et des Carthaginois.

Avec le commerce de Tyr passèrent à Alexandrie, les sciences et les arts de la Grèce, dont les germes sortis de l'Egypte, développés sur le sol de la liberté, avoient produit des fruits précieux. Ptolémée-Lagus et ses successeurs, appelèrent à Alexandrie, des hommes éclairés dans tous les genres; une académie célèbre se forma dans cette ville sous le nom de Musée, avec une bibliothèque, la plus considérable que l'on eût vu dans ces tems. Depuis cette époque, les Egyptiens cultivèrent avec succès la grammaire, la poésie, l'astronomie, la géométrie; ils eurent des sculpteurs, des architectes, et partagèrent avec les Grecs la gloire du génie et des talens.

Seleucus-Nicanor, autre lieutenant d'Alexandre, fonda le royaume de Syrie, qui s'étendoit depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée. Digne ami de Ptolémée, il favorisa comme lui les sciences et les arts, et répandit dans cette vaste contrée les lumières de la Grèce; tandis qu'Eumène, animé par les mêmes principes, formoit à Pergame, dans l'Asie mineure, une bibliothèque assez belle et assez considérable, pour exciter la jalousie du fondateur de celle d'Alexandrie.

Telles furent les principales révolutions qui changèrent la face des peuples les plus célèbres, jusqu'à la mort d'Alexandre. Ce n'est point dans le climat quil faut chercher les causes de ces révolutions; mais uniquement dans les mœurs et les gouvernemens de ces peuples. Cette même terre qui a produit les Léonidas, les Aristides, les Thémistocles, les Phocions, les Epaminondas, ne nourrit plus maintenant que des esclaves plus vils que la brute; et ce commerce, cette industrie, ces arts qui ont fait pendant si long-tems l'orgueil de la

Grèce n'y subsistent plus aujourd'hui, et ont transporté leur empire dans les contrées de l'Occident, dont le sol sembloit les repousser.

Les premiers peuples que nous appercevons dans l'histoire, possèdent un grand nombre de connoissances utiles, mais comme un dépôt dont ils ne connoissent pas l'usage; et chez eux, l'esprit humain engourdi par le despotisme, ne sauroit faire un seul pas, dans l'espace d'une longue suite de siècles. Ils ne savent que se piller et se détruire; leurs guerres sont des brigandages, leurs sciences des métiers héréditaires, leurs lois des entraves tyranniques, leur philosophie un amas de superstitions, leur existence une servitude perpétuelle.

Des premières opinions des peuples confiées à la mémoire, s'étoient formées des doctrines vacillantes et incertaines, comme la faculté chargée de les recevoir et de les transmettre. L'écriture hiérogliphyque, la première que les hommes ayent connue, ajouta l'obscurité et le mystère aux anciens

vices, et les augmenta en substituant un langage figuré au langage propre de la tradition. Alors les connoissances humaines devinrent un sanctuaire dont les prêtres prirent la clé, et dans lequel ils ne laissèrent pénétrer que ceux qu'ils jugèrent à propos. De-là naquirent deux espèces de doctrines, l'une publique, que les prêtres répandoient dans le peuple selon leurs vues et leurs intérêts; l'autre secrète, à laquelle ils n'admettoient qu'un petit nombre de gens choisis, après des épreuves rigoureuses et des sermens redoutables. Dans l'une et dans l'autre, le fond des idées resta le même, parce qu'il étoit dans l'opinion des peuples, et que les prêtres, loin d'avoir aucun motif pour entrer dans la carrière pénible de l'examen et de la destruction des erreurs, trouvoient au contraire de grands avantages à les conserver et à les étendre. Ainsi la vérité fut étouffée sous un amas informe de fables et d'erreurs de toute espèce; ainsi l'esprit humain fut arrêté dans ses progrès, et paralysé par l'ignorance et la fourberie des

tyrans religieux et politiques, toujours associés pour le malheur du genre humain. Tel fut l'état de la religion et des sciences, chez presque tous les peuples policés qui précédèrent les Grecs, et sur-tout chez les Egyptiens, d'où les Grecs tirèrent en grande partie, les germes de leurs religions et de leurs sciences.

Les Phéniciens que l'on croit une colonie sortie des bords de la mer Rouge, se cachèrent sans doute au commencement, dans les gorges stériles du Mont-Liban, pour échapper à la cruauté de quelque tyran. Ce petit peuple, oublié d'abord dans un coin du monde, y dut probablement la liberté à l'heureuse obscurité à laquelle sembloient le condamner sa situation et sa pauvreté. Les commencemens de son histoire se perdent dans la nuit des tems; mais ce qu'il a fait prouve sans réplique ce qu'il a été. Son industrie, son commerce, sa navigation, sont des fruits qui ne pouvoient naître qu'aux rayons de la liberté, dans un tems où tous les monarques ne connoissoient d'autre manière de gouver-

ner les hommes, que de les faire ramper sous leurs orgueilleux caprices.

La Grèce nous offre un spectacle plus admirable encore. C'est dans ce petit pays, resserré entre des mers orageuses, coupé par des chaînes de montagnes stériles, ravagé par des torrens et des inondations fréquentes, habité par des hordes de sauvages peu différens des bêtes féroces, avec lesquelles ils étoient continuellement en guerre; c'est dans ce pays que se ralluma le flambeau de la raison humaine, éteint depuis des milliers de siècles; c'est-là que le germe de toutes les connoissances humaines, transporté des bords du Nil et des campagnes voisines du Liban, put se développer avec rapidité, et transformer en hommes ces espèces de bêtes féroces, qui jusqu'alors n'en avoient eu que la figure. La divine chaleur de la liberté opéra ce prodige.

Elle fondit les glaces épaisses, dont des siècles de barbarie avoient encroûté l'espèce humaine, c'est ainsi que la fable nous représente Prométhée, dérobant le feu du ciel

pour animer l'homme qu'il avoit formé, c'est-à-dire, apportant de l'Egypte, patrie des dieux de la Grèce, les premières connoissances propres à échauffer le cœur de l'homme, et à le tirer de l'état de brute dans lequel il avoit langui jusqu'alors. Linus et Orphée continuèrent ce que Prométhée avoit commencé. Ils parlèrent à l'imagination de ces hommes encore grossiers, et empruntèrent les charmes de la poésie et de la musique, pour faire passer dans leurs ames des idées élevées. Ils chantèrent la majesté de l'Être suprême, l'histoire des divinités inférieures, la formation du monde, l'existence, la nature et la destination des ames humaines, les récompenses et les peines d'une autre vie. Ils représentoient tous les êtres existans dans le sein de la divinité, découlans successivement de cette source inépuisable, pour y rentrer ensuite après un certain cercle de révolutions; et toujours animés de l'esprit de cette divinité qui communique à tous les êtres l'existence, le mouvement et la vie.

Ces

Ces idées embellies par les grâces de la poésie, relevèrent les ames, adoucirent les mœurs, ennoblirent l'homme à ses propres yeux, et préparèrent aux plus grandes choses des hommes qui, dans leur grossièreté, ignoroient encore les entraves de la liberté et le joug des tyrans. Ils les connurent bientôt, et les Grecs en se soumettant au gouvernement despotique des Egyptiens, restèrent comme eux, stupidement attachés aux opinions qu'ils avoient reçues, sans oser porter le pied au-delà du cercle étroit que leurs premiers précepteurs avoient tracé autour d'eux. Ils se contentèrent d'embellir les idées religieuses qu'ils avoient reçues, et d'y ajouter des charmes propres à perpétuer leur empire, même après l'illusion qui les avoit introduites. Jusqu'à la révolution qui rendit les tyrans odieux dans toute la Grèce, et qui établit les républiques sur les débris de leur puissance, les Grecs n'eurent que des théologiens-poètes. Du tems de Solon, la philosophie commença à naître parmi eux.

La liberté établie d'abord chez les Grecs de l'Asie mineure, osa franchir les barrières que le fanatisme avoit mises aux progrès des sciences. Les connoissances ne furent plus, comme dans l'Egypte et dans les royaumes de l'Asie, des mystères confiés à une certaine classe de gens, et reçus par les autres sans aucun examen, et avec une soumission aveugle et religieuse. Il s'éleva des philosophes qui les enseignèrent publiquement, qui osèrent les soumettre à l'examen de la raison; peu à peu des doutes s'élevèrent, des préjugés disparurent, de nouvelles opinions s'établirent, l'esprit d'observation et de recherche prit tous les jours de nouveaux accroissemens, et l'ancien édifice devant lequel on se prosternoit depuis si long-tems avec un religieux silence, finit par crouler de toutes parts. On en conserva les matériaux, et les philosophes Grecs les arrangèrent de mille manières diverses.

Environ six siècles avant J.-C., Anaximandre de Milet, enseigna publiquement dans cette ville, ce qu'on n'avoit osé jus-

qu'alors transmettre, que sous le voile du secret et du mystère. Le premier de tous les Grecs, il écrivit des traités de philosophie. Anaxagore porta chez les Athéniens les lumières de l'école de Milet. Athènes célèbre par ses victoires, l'étoit aussi par plusieurs grands hommes dont les talens ne blessoient point les anciennes opinions superstitieuses du peuple, ni l'orgueilleux intérêt des prêtres. Anaxagore combattit les superstitions, et attaqua les rêveries de l'astrologie.

Les prêtres jaloux de conserver le despotisme religieux, au milieu de la liberté civile, soulevèrent le peuple contre le philosophe, et Anaxagore ne put éviter la mort que par la fuite. Archelaüs son disciple fut plus prudent. Il évita avec soin ce qui pouvoit choquer les opinions populaires, et enseigna avec succès à Athènes, la philosphie de l'école d'Ionie. Depuis ce tems, cette république devint le centre des lumières de la Grèce et du monde entier.

Cependant il s'étoit élevé chez les Grecs d'Italie un ordre de philosophes politiques

qui, s'efforçant d'englober toutes les connoissances, pour les couvrir d'un voile impénétrable, s'emparant de toutes les superstitions pour se rendre maîtres de tous les esprits, tendoit à courber toutes les nations sous le joug qui avilissoit depuis si longtems les peuples de l'Orient. Pythagore, né dans l'île de Samos environ six cents ans avant J.-C. étudia les sciences de la Grèce, voyagea ensuite en Egypte pour puiser la science à l'unique source que l'on connût alors. Après plusieurs épreuves, il fut admis aux mystères des prêtres d'Egypte, et voyagea ensuite dans la Chaldée et jusques dans l'Inde où il se pénétra de toutes les doctrines secrètes et publiques. L'exemple des corps de prêtres qui, dans ces contrées, faisoient tout plier sous leur autorité, inspira à Pythagore une violente ambition, et il forma le projet d'établir dans sa patrie cette tyrannique superstition dont il venoit d'approfondir les moyens secrets. Samos, gouvernée par un tyran, ne souffrit point sa doctrine; il la porta à

Crotone, célèbre colonie grecque qui florissoit au midi de l'Italie, et dont le gouvernement aristocratique sembloit plus favorable à ses desseins. Il lui fut aisé de faire goûter aux membres du conseil souverain, et aux principaux de la ville, une doctrine qui tendoit à consolider leur autorité, et qui, sous les attraits magiques de la superstition, distribuoit au peuple des chaînes dans lesquelles il devoit s'entraver de lui-même. L'ordre s'établit et se répandit en peu de tems dans d'autres villes grecques de l'Italie et des îles. Pompe extérieure, austérité de mœurs, doctrine accommodée à toutes les classes, médecine, divination, explication de songes, miracles, révélations, apparitions, exorcismes, superstitions de toute espèce, rien ne fut oublié pour attirer, séduire, gagner et retenir la multitude. Epreuves longues et sévères, obéissance aveugle, appas séduisans d'une perfection et d'une science graduelle, jeûnes, macérations, pratiques multipliées, loi du silence, ignominie sur les faux frères, tout

fut employé pour donner à l'ordre la consistance, l'unité, la force, l'énergie propres à conduire au but. Mais la liberté dont la flamme brilloit de toutes parts dans la Grèce, éclaira bientôt les peuples que cette secte superstitieuse enlaçoit insensiblement. On pénétra les desseins secrets des chefs; ils furent tués ou chassés des villes, et Pythagore, assez heureux pour s'échapper, eut de la peine à trouver un asile.

La haine des Pythagoriciens ouvrit une nouvelle route à la philosophie. On secoua des chaînes abhorrées; on commença enfin à penser par soi-même, à chercher la vérité par des raisonnemens réguliers, et l'on vit naître la dialectique dans l'école d'Elée, ville grecque d'Italie. Xénophanes de Colophon, qui avoit fondé cette école, avoit introduit la méthode dans la philosophie; ses disciples l'avoient imité, et l'on commença à pouvoir suivre la marche de l'esprit humain. Zénon recueillit toutes ces observations, et en fit un art. A la vérité cet art ne put être appliqué d'une manière fort

utile, dans un tems où l'on manquoit encore de vrais principes, faute d'expériences et d'observations. La dialectique mal appliquée ne fut encore qu'une science vaine, et les sophistes qui vinrent ensuite, la firent dégénérer en méprisables subtilités, plus propres à jeter la confusion dans les idées qu'à rectifier les anciennes ou à en procurer de nouvelles.

L'excès de l'abus produisit la réforme. Les sophistes devinrent des espèces de charlatans philosophiques, qui suivoient les fêtes et les assemblées pour étaler à ceux qui vouloient les payer leur malheureuse facilité à jeter de l'incertitude sur les choses les plus claires, l'illusion de la vérité sur les plus absurdes. On les admira d'abord, séduit par les attraits de la nouveauté et l'éloquence de plusieurs d'entre eux; mais bientôt on sentit le ridicule de leur art, les conséquences funestes de leur doctrine. Les honnêtes gens les méprisèrent; ce mépris devint général, et leur nom fut une injure.

Les abus disparurent; mais l'éloquence

qu'ils avoient formée et répandue se conserva; la route qu'ils avoient tracée ne fut point perdue. Un des hommes les plus célèbres de la Grèce, Socrate fut leur plus terrible adversaire. Il naquit à Athènes quatre cent soixante-neuf ans avant J.-C. En établissant des principes vagues et arbitraires, et descendant ensuite par une chaîne de conclusions subtiles, à une proposition quelconque, les sophistes avoient trouvé l'art d'égarer les esprits; Socrate les remit dans le chemin de la vérité, et partant toujours d'un fait ou d'une vérité évidente, il savoit, par des questions simples, amener ses adversaires à des conclusions d'où jaillissoit la vérité, et souvent le ridicule de leur doctrine. Jusqu'alors les philosophes ne s'étoient guère exercé que sur des objets d'une vaine spéculation. Socrate dirigea la philosophie vers son véritable objet, vers l'utilité et le bonheur du genre humain. Il crut qu'elle devoit être active et se manifester dans toutes les actions de l'homme. Au milieu de la corruption qui régnoit alors parmi les

Athéniens, il créa la morale, science, pour ainsi dire, inconnue jusqu'alors; et respectant le voile que la nature a mis entre le ciel et la terre, il aima mieux adopter sans examen et sans explication quelques opinions superstitieuses qui lui facilitoient la confiance du peuple, et se lioient à ses principes, que de perdre un tems précieux à des recherches qu'il regardoit comme inutiles, ou d'élever une barrière insurmontable entre lui et la plus grande partie de ses concitoyens, par le mépris de certaines opinions que le tems et la religion avoient rendues respectables.

Cependant Socrate fut accusé d'impiété et condamné à mort. La jalousie et la haine des prêtres et des sophistes prépara cet horrible jugement; l'impiété ne fut qu'un prétexte. La seule chose qui a pu donner quelque poids à cette accusation, c'est que Socrate attaché à l'ancien système religieux apporté de l'Egypte en Grèce, système divisé jusqu'alors en deux parties, dont l'une formoit la religion du peuple, et

monde réel, pour les transporter dans un monde idéal, établit l'empire de l'imagination sur les ruines de la raison, et ouvrit la funeste source de toutes les rêveries fanatiques qui jusqu'à nos jours ont avili l'espèce humaine.

Parmi ses successeurs connus sous le nom d'*académiciens*, on distingue Arcésilas qui n'osant peut-être en revenir à la science des objets sensibles, méprisés par tous les philosophes de son tems, et ne voyant, comme Socrate, que de vains efforts dans les spéculations qui s'élançoient vers les essences, établit pour principe que l'esprit humain n'a aucun moyen de connoître la vérité, et nia l'existence des sciences. Cette espèce de philosophie qui détruisoit toute religion et toute vertu, fournit à plusieurs écoles nouvelles, ennemies de l'académie, des armes pour la rendre odieuse et méprisable. Elles étoient près de leur but, lorsque Carnéades un des académiciens, releva l'honneur de l'académie, en avouant que l'esprit humain pouvoit acquérir des connoissances vraies,

quoiqu'il n'eût aucun moyen de les distinguer de celles qui ne l'étoient pas. La science humaine ne consistoit selon lui, qu'en *opinions*. Du reste la vraisemblance lui paroissoit suffisante, pour régler la conduite des hommes, et mettant plus d'importance à ce principe que n'avoit fait Arcésilas, il s'appliqua davantage à la morale, et forma un système de ses principales maximes. Il fut le chef de ce qu'on appelle l'académie nouvelle, qui fit oublier les deux autres.

Philon et Charmidas qui vinrent ensuite, se rapprochèrent davantage encore de la doctrine de Platon, et s'occuppèrent surtout des progrès de la morale. Antiochus, disciple de Platon, au lieu de travailler, comme ses prédécesseurs, à détruire les systèmes des autres philosophes, tâcha de les concilier. Avec lui finirent dans la Grèce, les écoles de philosophie.

Tandis que les académiciens établissoient leurs doctrines, d'autres écoles rivales travailloient à les renverser. Telles furent les péripathéticiens, les stoïciens, les épicuriens et les pyrrhoniens.

Aristote fut le chef des premiers. Il fut précepteur d'Alexandre et un des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Jaloux de toutes les autres écoles, il voulut les écraser toutes, pour élever la sienne sur leurs ruines. S'il a quelque mérite au-dessus de ceux qui le précédèrent, c'est que les parties de sa doctrine sont un peu plus liées, et offrent un ordre plus systématique. Du reste, la crainte de choquer les opinions religieuses, et peut-être le malheur d'avoir passé une partie de sa vie à une cour, lui firent adopter l'ancienne méthode des deux doctrines. Il ne réservoit la secrète que pour un petit nombre de disciples, dont il avoit éprouvé la prudence et la discrétion, et ceux de ses écrits, dans lesquels il a rendu compte de cette doctrine, obscurs par eux-mêmes, plus obscurs encore par les efforts de ses nombreux commentateurs, n'ont jamais pu être bien compris, que de ceux auxquels il en avoit donné la clé.

Dans l'école des stoïciens, paroissent encore les anciennes erreurs, sous une nou-

velle forme ; la philosophie de Platon présentée sous d'autres termes, et soutenue de toutes les subtilités de la dialectique. Elle se distingua par sa morale qui, dépouillée de l'impudence des cyniques, apprit à soumettre les passions à l'empire de la raison, acquit de la considération, éleva la nature humaine au-dessus d'elle-même, et forma des hommes véritablement grands. Epicure prit une autre route, il acquit de la réputation en méprisant toutes les sciences, et en faisant consister la vraie philosophie dans l'exercice et l'emploi de la raison, pour le bonheur de l'homme. Loin de faire consister ce bonheur dans la spéculation des idées abstraites, il le mettoit dans la satisfaction et le repos de l'ame. La morale étoit son unique philosophie, et il n'estimoit les autres sciences, que par le rapport qu'elles pouvoient avoir avec elle.

Les stoïciens outrant quelquefois leurs principes, sembloient s'éloigner de la nature en déclamant contre la volupté, et

faisant consister le bonheur dans une espèce d'apathie, qui étouffoit tous les sentimens naturels. Epicure plus indulgent, ou plus sincère, mit le bonheur dans la volupté; non dans cette volupté brutale, qui livre l'homme à tous ses penchans; mais dans cette volupté douce et raisonnée qui naît de l'ordre et de la vertu, qui sème de roses la carrière pénible de nos devoirs, et présente la coupe du plaisir à ceux qui la parcourent avec courage; dans cette volupté sage qui prévoit le mal dans le bien, le bien dans le mal, et pèse si justement l'un par l'autre, que le résultat est le plus grand bien et le moindre mal possible.

Du milieu de toutes ces écoles qui se combattoient les unes les autres, en naquit une qui tendoit à les détruire toutes: celle des pyrrhoniens ou sceptiques. Pyrrhon contemporain d'Aristote, en fut le chef. Doué d'une grande pénétration, il découvrit le foible de tous les systèmes, l'insuffisance de toutes les méthodes. Il prit dans l'école éléatique, le doute, dont il fit le principe de

de sa philosophie, et loin de le borner, comme Platon, aux connoissances des sens, il le porta principalement sur les connoissances abstraites et spéculatives, qu'il regardoit comme des rêveries et des fantômes de l'imagination ; attribuant au contraire aux sens et aux connoissances pratiques, une espèce de certitude ou du moins de vraisemblance, sur laquelle il fonda la morale. C'étoit un grand pas vers la vérité. Détruire tous les fantômes de l'imagination qu'on avoit pris pour des connoissances réelles, démontrer l'incertitude de toutes les méthodes que l'on avoit adoptées jusqu'alors pour la chercher, c'étoit rendre un grand service à l'humanité. Mais avancer que l'homme étoit incapable de la connoître, et rester dans une indifférence entière sur le vrai et sur le faux, sur le bien et sur le mal, c'étoit pousser les choses trop loin. C'est ce que firent les sceptiques.

Telle fut la marche de l'esprit humain dans la Grèce, pendant un intervalle de cinq siècles. Ses progrès furent peu de chose, si

on les compare à ceux que l'on a faits depuis. Ce fut beaucoup, si l'on considère l'engourdissement dans lequel il languissoit depuis une suite de siècles dont on ignore le nombre, la force de la superstition et du despotisme qui perpétuèrent ainsi ce funeste engourdissement; si l'on observe que depuis des milliers d'années, l'homme sous le joug des prêtres n'étoit plus qu'un *animal croyant*, lui que la nature avoit fait un animal pensant et raisonnable; et que les Grecs, gênés par de puissans obstacles, redonnèrent la première impulsion à cette précieuse qualité.

L'habitude si forte chez les hommes, la paresse qui leur est naturelle, la superstition qui rend les erreurs sacrées, retinrent long-tems les Grecs dans l'étroite carrière des peuples de l'Orient. Tous ces peuples croyoient aveuglément et sans raisonner, et ils croyoient depuis des milliers d'années. Leurs sublimes rêveries transmises aux Grecs barbares, par des poètes enthousiastes, inspirant de grandes craintes et de grandes espérances religieuses, exaltèrent

les esprits, les remplirent, et ne laissèrent aucune place à la raison. Lorsque, dans le siècle de Solon, l'amour de la liberté, né des excès de la tyrannie, lorsque les grands intérêts des nations au-dedans et au-dehors eurent réchauffé le germe glacé de cette faculté précieuse; lorsque l'éloquence fille de la liberté, eut appris à rassembler en un foyer unique tous les rayons de la vérité, pour enflammer les esprits de sa lumière divine; les opinions philosophiques et religieuses enracinées par une longue habitude, consacrées par un respect stupide, flattant l'orgueil et les passions humaines, se liant en apparence avec tous les intérêts civils et politiques, n'offrant aucun motif puissant d'examen et de réforme, montrant mille dangers à ceux qui auroient osé les examiner, restèrent long-tems encore au pouvoir des poëtes, furent toujours l'objet de l'admiration et de l'amour aveugle des peuples. Anaxagore qui veut en réformer quelques-unes, risque de perdre la vie; Socrate est condamné à mort, sous prétexte

d'impiété; et sous Périclès, qui tendoit à la tyrannie, les recherches philosophiques furent proscrites à Athènes, les philosophes haïs, persécutés et méprisés; tandis que les devins étoient honorés à l'égal des premiers hommes de la république.

D'ailleurs il étoit si doux de se voir transporté tout-à-coup jusqu'aux essences des êtres, de les contempler dans le sein même de la divinité; la route de l'observation, quand même on l'eût découverte, auroit été si peu satisfaisante au commencement, si lente, si peu favorable à la gloire, première passion des Grecs, qu'il étoit très-naturel de travailler sans relâche sur les systèmes reçus, très-peu de songer à les renverser; qu'après les avoir renversés, il étoit plus difficile encore de redescendre à la vraie méthode, à l'étude et à l'observation de la nature dans les objets qui sont à notre portée. Un nouveau préjugé né chez les Grecs, se joignit ici aux anciennes erreurs: l'opinion qui leur faisoit regarder le grand principe de l'univers comme l'être

unique, et le monde sensible comme un amas de vaines illusions qui n'avoient de réalité que dans l'esprit.

La superstition fut donc chez les Grecs comme un mur d'airain qui repoussa long-tems la raison humaine, et qui retarda toujours sa marche dans le champ de la philosophie; et cependant les Grecs, au milieu de toutes ces entraves, lui firent prendre le premier essor. Que n'auroient-ils pas fait, sans ces préjugés et ces entraves? L'art du raisonnement passa de bonne heure de la politique aux arts, soutenu par deux motifs puissans, la gloire et le plaisir. L'esprit d'observation et de recherche, libre de ce côté, porta de bonne heure plusieurs de ces arts à un point de perfection dont nul peuple n'est encore approché. Le même esprit, porté enfin sur les opinions spéculatives, produisit ce qu'il produit toujours chez les peuples qui ont le malheur d'avoir outrepassé dans leur religion le petit cercle de vérités naturelles et incontestables, dont le grand être a permis la connoissance à

l'homme. D'un côté, on vit l'imagination ardente des Grecs s'élancer de plus en plus dans la fausse route qui leur étoit tracée, et tirer une horrible suite de superstitions et d'erreurs, des superstitions et des erreurs qu'ils avoient reçues; de l'autre, on vit l'esprit humain découragé dans ses recherches, renverser à la fin tous les systèmes, et ouvrir la porte à tous les excès; et de ces deux maux naquit la ruine de la Grèce.

La partie de la philosophie que les Grecs regardoient comme la plus importante et la plus sublime, avoit pour objet l'essence et l'origine des êtres. On lui donna les noms de philosophie, de physique, de métaphysique, et même de théologie. Du milieu des disputes qui s'élevèrent sur cette science, on vit naître la logique dont les Grecs sont les vrais inventeurs, mais qui fut corrompue entièrement avant que d'être formée.

Leur mépris pour le monde corporel leur fit négliger la physique proprement dite. La médecine elle-même qui n'étoit, en Egypte, qu'un ramas de superstitions ridicules fon-

dées sur la magie et l'astrologie, resta dans cet état jusqu'au tems d'Hippocrate, qui trois cents ans avant J.-C. créa cette science, et la fonda sur des observations. La cosmologie et l'astronomie, conservées religieusement en Asie, au degré de perfection qu'elles y avoient acquis dans des tems inconnus, dégénèrent dans la Grèce, livrées à toutes les subtilités des sophistes, et dépourvues d'observations. Ce ne fut que trois siècles avant J.-C. que ces sciences naquirent de nouveau chez les Grecs d'Alexandrie, lorsqu'Aristille et Timocharis eurent tracé une nouvelle route, en joignant l'observation au raisonnement (*a*).

Mais la morale enchaînée en Orient par la superstition, comme toutes les autres sciences, fit dans la Grèce des progrès admirables.

Créée, pour ainsi dire, par le génie de Socrate, cultivée par Platon son disciple,

(*a*) Bailly. Hist. de l'Ast. moder. T. I. p. 8.

réduite en système par Aristote, établie par Epicure sur des fondemens solides, elle prit, dans l'école des stoïciens, un nouvel essor, y brilla de l'éclat le plus vif, et répandit une lumière qui ne s'éteindra jamais. Il est aisé de concevoir pourquoi cette partie de la philosophie fit plus de progrès que les autres chez les peuples de la Grèce; c'est que sa forme primitive n'étoit pas essentiellement liée avec les opinions religieuses, et que presque toutes les formes nouvelles pouvoient s'y lier plus aisément; c'est que cette science a une liaison intime avec les intérêts civils et politiques des nations, discutés avec tant de force et d'énergie par les orateurs de la Grèce.

La superstition et la corruption des mœurs causèrent la perte de la Grèce; la seconde découla de la première. Ceux d'entre les Grecs qui portèrent le flambeau de la raison sur les opinions antiques, les virent disparoître comme de vains fantômes. La vérité cachée sous la masse des erreurs disparut avec elles. Le fil des véri-

tés morales, attaché à ces opinions, se rompit; la vertu perdit son ancien point d'appui sans en trouver un nouveau; on vit régner les désordres de toute espèce, propagés par la corruption de l'exemple.

Chez le peuple resta la superstition; même lorsque les mœurs eurent disparu, elle s'y enracina de plus en plus; elle y étendit de plus en plus ses funestes branches. C'est à cet horrible frein qu'attacha le premier anneau de la tyrannie, celui qui, le premier, opprima la liberté de la Grèce. Sans le fanatique tribunal des amphyctions, occupé sans cesse à venger de prétendus sacrilèges, sans l'opinion stupide qui faisoit regarder comme un crime, de cultiver les terres consacrées à Apollon, sans le respect aveugle des peuples pour des soldats couronnés de laurier qui portoient chez eux le fer et le feu, jamais peut-être Philippe n'auroit pu mettre le pied dans la Grèce; sans les deux voix qu'il obtint dans le conseil des amphyctions, à titre de vengeur des dieux, jamais il n'auroit eu dans

la Grèce l'influence dont il abusa pour la perdre.

C'est donc à tort que la ruine des républiques grecques a fait calomnier le gouvernement républicain, et méconnoître le prix inestimable de la liberté. Ce n'est point la liberté, ce n'est point le gouvernement démocratique, qui causèrent la ruine des états de la Grèce, mais toutes les choses contraires à ce gouvernement, qu'on laissa subsister en l'établissant. La superstition qui enchaîna toujours la plupart des esprits, conserva l'image du despotisme, en facilita les progrès; la superstition qui produit tous les vices et tous les crimes, qui flétrit à la fin toutes les vertus; la distinction des conditions, reste des tems barbares de la monarchie, venin subtil qui empoisonna l'égalité naturelle, et affoiblit les liens qui unissoient les citoyens; l'habitude de la tyrannie sur les sujets et les esclaves augmentés par les conquêtes, qui ravala enfin les républiques à de barbares aristocraties. La soif de dominer qui

déchira la Grèce par les Grecs, et fit perdre à toutes les républiques l'empire qu'elles vouloient usurper les unes sur les autres.

Athènes, dont les principes approchèrent le plus de la vraie démocratie, fut de toutes les républiques de la Grèce celle qui fit les plus grandes choses. Ces principes, rallumant toujours le feu de la liberté, du milieu même des ruines de la république, la firent toujours respecter de ses tyrans et de ses vainqueurs, et triompher par ses opinions et ses lois de ceux qui la soumirent par la force. Pysistrate et ses fils cachèrent leur tyrannie sous le masque des lois; s'ils affoiblirent la liberté, ils n'osèrent jamais en renverser l'image; et lorsque Hippias, dans sa fureur, osa porter la main sur cette image sacrée, il périt. Périclès marcha vers la tyrannie par la voie détournée de la corruption; il ne put y parvenir entièrement; les trente tyrans ne régnèrent que huit mois. Les vastes empires de l'Asie, écrasés en quelques instans sous le char d'Alexandre, deviennent le jouet de ses successeurs, et ne subsistent

plus que par eux. Mais la petite république d'Athènes, que de ruses, que d'intrigues, que de peines, de travaux, de ménagemens, de corruptions ne fallût-il pas pour la soumettre aux volontés des rois de Macédoine ! Philippe maître de la Grèce, demande la paix à cette république, et lui laisse son gouvernement et ses lois; Alexandre, sur les ruines de Thèbes, respecte les talens de Démosthène ennemi implacable de sa tyrannie, devient l'ami de Phocion, et laisse à leur patrie une partie de sa liberté. Sous les successeurs d'Alexandre, cette liberté se soutient encore, malgré la foiblesse de la république, malgré la corruption de ses citoyens, malgré l'ambition et la force des tyrans. Les Romains qui subjuguent presque toute la terre connue, qui bouleversent la Grèce, qui détruisent Corinthe, respectent la liberté d'Athènes, et cette liberté subsistoit encore, lorsque ces fiers Romains eux-mêmes, victimes de leur orgueil et de leur ambition, gémissoient depuis long-tems sous le joug des plus vils tyrans.

Cessons donc d'attribuer au gouvernement républicain les causes d'une décadence, qui ne furent jamais que dans des vices barbares, étrangers à sa nature, contraires à sa nature, dont on négligea de brûler les racines dès le commencement, et qui s'opposèrent toujours à son entier développement.

C'est quand nous aurons vu une nation composée uniquement de citoyens égaux, purgée du venin de la noblesse héréditaire, du poison de la superstition et du fanatisme, de la rage de la domination, sans sujets, sans esclaves, n'ayant d'autre ambition que la jouissance pure de sa liberté; abhorrant également de souffrir et d'imposer le joug, respectant la liberté dans tous les hommes comme une chose sacrée, regardant tous les hommes comme des frères, et brûlant de partager entre eux le bonheur; c'est quand nous aurons vu cette nation vraiment libre, dégénérer de cet état sublime après en avoir goûté les délices, s'avilir, se corrompre, demander ou souffrir des fers; c'est alors que nous pourrons prononcer que la jouissance de la

liberté devient toujours funeste aux sociétés humaines ; que l'homme ne fut créé libre par l'Être-suprême que pour ramper sous le joug de son semblable. Il n'y a que deux espèces de gouvernemens ; la liberté et la tyrannie (*a*). Dans les tems barbares, et jusqu'ici nous n'en avons point connu d'autres ; nous n'avons jamais vu un gouvernement pur, jamais un état vraiment libre.

De nos jours, la philosophie s'efforce d'en élever un sur les ruines de la barbarie ; (*b*) s'il parvient à s'établir solidement, il ne périra plus ; il fera la conquête du monde, non par le fer et le feu, comme les républicains tyrans, mais par la seule énergie de ses principes. L'univers, après des milliers d'années, commencera enfin à respirer, et l'on ne reprochera plus à l'espèce humaine d'être la plus féroce de toutes celles qui vivent sur la terre.

---

(*a*) *Res dissociabiles principatum et libertatem. Tacit. in vit. Agric. 3.*

(*b*) On écrivoit ceci en 1790.

# HISTOIRE
## DES PREMIERS
# PEUPLES LIBRES
## QUI ONT HABITÉ
# LA FRANCE.

## LIVRE PREMIER.

*Révolutions de la Celtique, depuis les tems les plus anciens jusqu'à César.*

CETTE vaste contrée qu'habite aujourd'hui la nation françoise, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, depuis l'Océan jusqu'aux Alpes, fut connue, dans les tems les plus anciens, sous le nom de Celtique (1). Les Romains qui

(1) Schœpflin *Vindiciae celticæ*. On voit dans cet ouvrage qu'il est de la plus grande probabilité que l'ancienne Celtique, proprement dite, n'étoit autre chose que la Gaule; c'est-

la soumirent, lui donnèrent celui de Gaule ; conquise enfin par les Francs, qui commencèrent à s'y établir vers le milieu du cinquième siècle ; elle reçut de ces nouveaux vainqueurs, le nom de France, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Les premiers peuples qui habitèrent cette contrée, furent libres comme tous les peuples primitifs. Au milieu des ténèbres qui enveloppent le berceau de leur histoire, je tâcherai de découvrir quelle étoit l'espèce de liberté dont ils jouissoient ; comment elle fut altérée, comprimée, corrompue, anéantie. Je tâcherai de peindre les Gaulois libres, tels qu'ils furent, ou du moins tels que l'on peut raisonnablement se les figurer, d'après les traits épars ou suivis que nous ont laissé les historiens. Je peindrai à côté d'eux les destructeurs de leur

à-dire, le pays situé entre le Rhin et les Pyrénées, les Alpes et les deux mers. Voyez aussi, *Alsatia illustrata*. T. I. p. 109-120.

liberté ;

liberté; et si, dans ce double tableau, on admire quelquefois les talens des Romains vainqueurs et corrupteurs du monde, on frémira plus souvent encore au récit de leurs crimes; et les vertus primitives de nos ancêtres, moins célébrées, faute d'historiens, brilleront souvent à travers les nuages de la superstition qui en arrêtèrent le développement.

Avant l'établissement des colonies que les Grecs policés conduisirent sur les côtes de l'Italie et de la Celtique, toutes les régions occidentales de l'Europe étoient, pour ainsi dire, inconnues aux nations qui avoient l'usage de l'écriture et des arts. Si les Phéniciens découvrirent plutôt les côtes de l'Italie, de la Celtique, de l'Espagne, des îles Britanniques et de la mer Baltique, jaloux de ces découvertes qui augmentoient leurs richesses et leur commerce, ils en faisoient un mystère, et se plaisoient même quelquefois à répandre sur

ces pays éloignés, des fables propres à détourner des mêmes entreprises, ceux qui auroient eu envie de les tenter.

Les immenses contrées qui s'étendoient au nord de l'Europe et de l'Asie, étoient moins connues encore. Les Grecs avoient donné le nom de Scythes à des peuplades de pasteurs qui erroient dans de vastes déserts situés au nord des grands empires de l'Asie; ce nom s'étendit bientôt à tous les peuples des contrées inconnues, et l'on appela Scythes tout ce qui habitoit au-dessus de la mer Caspienne, du Pont-Euxin, du Danube, du golfe Adriatique et du Rhin. Lorsqu'on eut découvert les terres qui s'étendent depuis ce fleuve jusqu'aux extrémités méridionales de l'Italie et de l'Espagne, on désigna sous le nom de Celtes toutes les peuplades, qui les parcouroient, tous les peuples qui s'y étoient fixés.

Une conformité d'usages et de mœurs sembloit inviter à donner ces noms

généraux à des peuples divers dont les différences peu sensibles, varioient continuellement par le mélange des peuplades, ou échappoient à l'observation par la difficulté de les suivre dans leurs migrations fréquentes. Tous ces peuples Scythes et Celtes vivoient dispersés dans les campagnes, sans villes, sans bourgs, sans maisons, sans agriculture; se nourrissant du lait et de la chair de leurs troupeaux, n'ayant d'autres habitations que leurs chariots ou leurs chevaux, d'autres biens que les animaux qui fournissoient à tous leurs besoins.

Ces peuplades errantes, cherchant sans cesse de nouveaux pâturages, durent parcourir de vastes régions. Bornées au midi de l'Asie par de grands empires établis depuis long-tems; à l'orient par des montagnes et de stériles déserts, qui les séparoient de la nation des Chinois déjà puissante, mais encore inconnue; le flux devoit se faire dans ces contrées d'orient en occident,

mais en Europe du nord au midi, à cause de la fertilité du sol, et par les attraits d'un climat toujours plus doux et plus agréable.

Ainsi les peuplades du nord pressèrent sans cesse sur le midi de l'Europe, et poussèrent la population jusqu'à ses extrémités méridionales, depuis le Péloponèse jusqu'à la pointe de l'Espagne.

Tous ces peuples, dans l'innocence de la nature, ne connurent pendant long-tems ni l'injustice, ni l'avidité, ni la jalousie, ni l'amour de la rapine, ni la guerre qui naît de tous ces vices. Ignorant tous les besoins qu'ils ne pouvoient satisfaire, la vertu se trouvoit parmi eux, comme une suite naturelle de cette heureuse ignorance. C'est ainsi que nous les représentent tous les auteurs anciens (1). C'est ainsi que nous

(1) Justin. l. II. c. 2. Lucian. *in Toxari.* Curtius. l. VII. c. 8. Strab. l. VII. Hérodote l. IV. Arrien l. IV.

les trouvons dans toutes les contrées où des causes particulières n'avoient pas encore corrompu leur caractère primitif.

Dans la tendance continuelle de ces multitudes de peuplades vers l'occident et le midi, plusieurs se trouvèrent enfin arrêtées tantôt par des chaînes de montagnes inaccessibles, tantôt sur-tout par des mers qu'elles ne savoient ou n'osoient franchir. Obligées de rester devant ces obstacles, elles s'y rassemblèrent comme malgré elles, en sociétés nombreuses, formèrent de nouvelles barrières aux peuplades qui les suivoient; et s'établissant ainsi les unes auprès des autres, continrent dans les contrées du nord de l'Europe et de l'Asie, des peuplades qui pouvoient y trouver encore d'assez grands espaces, sans être obligées de faire violence à leur caractère, pour se frayer de nouvelles routes par la force.

Enfin ces dernières, resserrées de plus en plus par les nouveaux obstacles, toujours arrêtées par les anciens,

se virent aussi comme forcées à se fixer en quelque façon dans certaines contrées, à s'y rassembler, à y borner leurs courses et leurs migrations, jusqu'à ce que l'impérieuse nécessité, poussant les peuplades les unes contre les autres, on vit naître les guerres qui changèrent peu à peu le caractère de ces paisibles nations, et les rendirent d'autant plus féroces que le sentiment de la justice naturelle étoit profondément gravé dans leurs ames.

Plus de quinze cents ans, avant J.-C., l'histoire nous montre des Scythes formés en corps de nation (1). On les voit habitant d'abord sur les rives de l'Araxes (l'Oxus) repoussés au-delà de ce fleuve par des peuplades nombreuses, s'avancer d'orient en occident au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, et se fixer enfin entre le Don et le Nieper, ayant pour voisins la nom-

---

(1) Hérodot. l. IV.

breuse nation des Cimmériens, qui s'étoit retirée à l'orient du Pont-Euxin. Cette révolution dut produire sur le reste de l'Europe une commotion dont les effets se perdent dans la nuit de l'histoire.

Les Grecs semblent avoir été les premiers qui portèrent la civilisation au midi de l'Europe; non les Pelasges, qui, selon Denis d'Halicarnasse, y abordèrent vers la fin du dix-neuvième siècle avant J.-C.; ils ne différoient point eux-mêmes des peuplades connues sous le nom de Scythes et de Celtes; mais ceux qui, après la civilisation de la Grèce, s'y rendirent à diverses occasions et dans différens tems, et bâtirent des villes sur les côtes de l'Italie et de la Celtique.

La facilité que ces colonies trouvèrent à s'établir dans ces contrées; les villes florissantes qu'elles y formèrent, au milieu des peuplades dont la réunion auroit pu les disperser ou les anéantir,

prouvent assez que les Celtes qui les habitoient, ne connoissoient point encore l'art funeste de réunir les forces des sociétés les unes contre les autres, ni la politique qui prévoit les dangers éloignés, ni la jalousie qui envie aux autres des biens dont on peut se passer. Ces Grecs apportèrent dans leurs nouvelles patries ces arts et ces vices. En communiquant aux Celtes les secrets de l'agriculture, ils leur firent bientôt éprouver les cruels effets de cet esprit de domination, de jalousie et de fureur, qui désoloit la Grèce. Les brigandages exercés impunément sur les hommes et sur les fruits de la terre, la sureté que les brigands trouvoient dans l'enceinte de leurs murs, durent repousser d'abord les anciens babitans dans l'intérieur des terres, et les engager insensiblement à imiter, pour leur défense, des arts dont on abusoit pour les attaquer et les détruire. Alors s'élevèrent les premières villes parmi les Celtes,

alors se réunirent des peuplades pour leur défense commune; on vit naître des cités et se former des nations.

Cette révolution arriva d'abord en Italie, où les.Grecs, en grand nombre, occupoient toutes les côtes du pays, nommé aujourd'hui le royaume de Naples, et où depuis long-tems la situation et le climat avoient attiré une multitude de peuplades diverses.

Au milieu de ces états qui sembloient n'avoir pour but que leur défense, on vit s'en former un dont l'unique objet fût l'attaque et la conquête. Rome, élevée entre les pays des Sabins, des Etrusques et des Latins, ne fut composée d'abord que de quelques troupes de guerriers rassemblés de toutes parts, réunis sous un chef de leur choix; n'obéissant qu'aux lois qu'ils consentoient, et partageant les fruits de leurs victoires. Ils avoient pris la plupart de leurs institutions chez les peuples voisins, et particulièrement chez les

Etrusques, et ils firent servir à leur agrandissement ces institutions que leurs voisins n'employoient qu'à leur prospérité intérieure.

Ces guerriers, auxquels on a donné le nom de brigands, qu'ils ne méritoient point au commencement et qu'ils méritèrent dans la suite, devinrent la nation la plus puissante de la terre, par la force de leurs principes, par la liberté qui formoit la base de leurs institutions. Heureux si fidèles aux principes de modération et de justice qui les dirigèrent dans l'usage de leurs premières conquêtes, ils n'eussent jamais combattu que pour acquérir des amis et des citoyens, que pour unir tous les peuples par les liens de la liberté et d'une fortune égale!

L'inégalité des conditions, la puissance à vie donnée à des magistrats, les jalousies implacables des républiques, plus acharnées à se détruire qu'à se vaincre, et sur-tout l'orgueil qui, refu-

sant de communiquer les droits de citoyen, jetoit les vaincus dans l'esclavage; voilà les principales causes des malheurs de la Grèce.

Le dernier de ces vices ne pouvoit entrer dans l'esprit des premiers Romains; le principe contraire étoit nécessité par leur situation et leur objet. Pour vaincre, il falloit des hommes; pour attirer des hommes, il falloit leur offrir des avantages. La liberté et le droit de citoyen étoient les seules choses que cette cité naissante eût en son pouvoir; elle les offrit à tous ceux qui voudroient lui consacrer leurs bras. Des multitudes se présentèrent; on remporta des victoires, on fit la conquête de quelques cités. La liberté et le droit de citoyen romain furent les principales conditions des traités, et les dédommagemens des vaincus. Qui pouvoit redouter de tels ennemis? qui pouvoit préférer la mort au nom de citoyen romain, sur-tout lorsque ce nom fut illustré par

des actions brillantes et une puissance respectable et respectée ?

Rome s'agrandit autour d'elle, fort peu en comparaison de ce qu'elle devint lorsqu'elle fut entièrement libre, beaucoup en comparaison de ce qu'elle étoit au commencement. Ainsi le principe naturel qui fait regarder tous les hommes comme des frères, et embrasser comme amis ceux qu'on a vaincus par les armes, fit plus en quelques années pour l'agrandissement de cette poignée de guerriers, que ne purent faire dans l'espace de plusieurs siècles l'orgueil et l'ambition despotique des républiques de la Grèce déjà puissantes lorsqu'elles se constituèrent.

Mais Rome avoit un roi à vie, comme Sparte en avoit deux ; comme Sparte et Athènes, elle avoit une noblesse héréditaire, et bientôt elle eut une multitude d'esclaves. Romulus, son premier roi, établit un sénat dont les membres à vie transmettoient la noblesse à leurs descendans ; ces magistrats, forcés par la

constitution primitive de reconnoître le peuple comme le véritable souverain, n'en prirent pas moins le nom de *pères* (*patres*) qui devoit appeler insensiblement des idées bien fortes de respect personnel et de soumission, chez une nation où le pouvoir des pères de famille sur leurs enfans s'étendoit jusqu'à la vie et la mort.

De ces deux institutions sortirent les germes de deux factions jalouses, celle du roi et du sénat, tendant l'une et l'autre à leur destruction réciproque, toutes deux à l'asservissement du peuple. Romulus fut la première victime de son erreur. Le sénat qu'il avoit institué, le fit périr.

A peine un siècle fut-il écoulé que, sous Tarquin l'ancien, cinquième roi de Rome, la tyrannie avoit jeté de profondes racines. Son successeur attaqua la liberté dans ses fondemens. Tarquin le superbe, qui vint ensuite, voulut porter le dernier coup; il fut précipité

leurs armes jusques dans la Palestine et dans l'Egypte. L'autre troupe de Cimmériens se dispersa au nord et à l'occident de l'Europe, repoussèrent les peuplades qu'ils y trouvèrent, ou se joignant à elles, devinrent la partie la plus grande et la plus belliqueuse de la nation des Cimbres. (1).

Ces peuplades répandues d'abord avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, au nord du Danube, entre la forêt Hercinienne et la mer Baltique, changeoient de place à chaque printems, pour chercher de nouveaux pâturages, et s'étendirent ainsi peu à peu, d'un côté jusques sur les bords de la Baltique, qui bornoient la Germanie, de l'autre jusqu'aux contrées terminées par les Alpes, les Pyrénées et les deux mers.

Des déplacemens continuels et un bouleversement général, durent être la

---

(1) Plutarque. *in Mario.*

suite

suite de ces invasions successives. Les anciens peuples de la Celtique, repoussés les uns sur les autres, jusqu'aux extrémités de leur pays, refluèrent naturellement au-delà des Alpes et des Pyrénées, et de-là cette fameuse irruption des Celtes, dans cette partie de l'Italie connue depuis sous le nom de Gaule-cisalpine; irruption qui paroît s'être faite à plusieurs reprises, dans l'espace de quelques années (1).

Si l'on considère ce qu'avoient été ces peuplades asiatiques, ce qu'elles venoient d'éprouver de la part des Scythes,

---

(1) C'est ici qu'il faut rapporter les expéditions attribuées, par quelques auteurs anciens que tant de modernes ont copié, à Sigovèse et Bellovèse neveux d'un certain Ambigat roi de la Celtique. Tite-live qui parle le premier des expéditions de ces princes, six cents ans après le tems où il les croit arrivées, ne pouvoit écrire que sur la foi des traditions celtiques. Or il paroît par les contradictions et

les motifs de leurs migrations, les obstacles fréquens qu'elles rencontrèrent, et qu'elles n'avoient pu prévoir; on concevra aisément que leur caractère primitif devoit être altéré par une longue sujétion, aigri par les malheurs, les guerres et les obstacles; et que forcées à des courses, et longues, et diverses, et pénibles, après neuf siècles de demeure dans les mêmes contrées, elles durent porter dans les pays qu'elles parcoururent, le germe de cet esprit d'inquiétude, qui fermenta dans la suite chez les peuples du nord et de l'occident de l'Europe, et particulièrement chez les Celtes.

---

les invraisemblances que l'on trouve dans le récit de cet historien, que ces traditions avoient été altérées ou mal comprises. Cette première irruption des Celtes dans l'Italie, et leur établissement entre les Alpes et les Pyrénées, sont ingénieusement discutées dans *Buat, Histoire ancienne des peuples de l'Europe*. T. I. p. 13-59.

Cependant lorsque ce cahos se fut débrouillé; lorsque les peuplades, à force d'être mêlées, confondues, poussées et repoussées, se trouvèrent enfin puissamment arrêtées par des mers orageuses et inconnues, par de longues chaînes de montagnes, par des sociétés redoutables et nombreuses; lorsque la plupart furent exténuées par leurs pertes, fatiguées de leurs courses, découragées par les mauvais succès; elles durent enfin se rasseoir naturellement, et se contenter des espaces sur lesquels elles se trouvèrent.

Après ces bouleversemens, les Celtes vécurent assez tranquilles dans la Celtique et dans l'Italie. Nous verrons des causes étrangères, forcer de nouveau leur caractère, et les rendre les peuples les plus belliqueux de la terre.

Quelque tems après que les migrations dont nous venons de parler, eurent bouleversé toute la Celtique, et fait refluer ses habitans au-delà des Alpes;

une colonie de Grecs vint s'établir sur les côtes méridionales de cette contrée, et y apporta les germes du commerce et de l'agriculture, de la législation et de la police, des sciences et des arts, de toutes les vertus et de tous les vices (1). Ces étrangers fuyoient de l'Asie mineure, pour se soustraire au joug des Perses

---

(1) Il seroit inutile de faire ici une dissertation, pour concilier les différens passages des auteurs anciens, et les opinions des modernes, sur l'époque du règne de Tarquin, de la première irruption des Celtes en Italie, et de la fondation de Marseille. On sait combien ont été inutiles jusqu'à présent, les efforts des savans sur ce sujet. Il est certain que si Marseille à été fondée par les Phocéens, fuyant le joug de Cyrus ; cette fondation ne peut avoir eu lieu qu'après la prise de Sardes, par ce conquérant. On suit ici l'auteur du voyage du jeune Anacharsis, qui place la prise de Sardes, à la seconde année de la 59me. olympiade ; 543 ans avant la naissance de J.-C. *Voy. d'Ana. tom. VII. tabl.* Ire.

qui venoient d'y entrer en conquérans. Phocée étoit leur patrie. Les habitans de cette ville dispersés de côtés et d'autres, par l'horreur de la tyrannie, emportoient leur liberté et leur industrie, et ne laissoient aux tyrans que des murs vides, et les cadavres de leurs ancêtres. Ils descendoient de ces anciennes colonies de l'Attique, établies dans l'Asie mineure, où elles avoient fondé plusieurs villes devenues célèbres par leur commerce. Les premiers de tous les Grecs, ils avoient osé risquer, sur mer, des voyages de long cours; les premiers ils avoient montré aux Grecs, la route du golfe Adriatique et de la mer de Tyrrhénie. Après avoir erré pendant quelque tems, ils se fixèrent sur les côtes de la Méditerranée, entre les Alpes et l'embouchure du Rhône, et fondèrent la ville de *Maz-Salia*, nommée depuis *Massilia*, aujourd'hui Marseille.

Les Celtes habitans de ces côtes,

durent voir avec assez d'indifférence ces étrangers s'établir sur un terrein borné et infécond. Des instrumens de manufactures et de labourage étoient pour eux des objets inconnus, et des habitations pressées les unes contre les autres, et enfermées dans une enceinte commune, durent exciter plutôt leur pitié que leur jalousie.

Pendant long-tems les deux peuples se méprisèrent sans doute réciproquement, l'un par excès d'ignorance, l'autre par l'orgueil de ses arts et de ses lumières. La différence de mœurs, d'usages, de religion et de langage, mit obstacle au rapprochement que devoient naturellement désirer les Marseillois; et il paroît qu'il s'écoula plus de deux siècles avant qu'ils commençassent à former quelques liaisons entre eux.

Cependant les Marseillois établirent leur nouvel état sur des bases solides qui les élevèrent à la considération et à la puissance. Des lois sages cimentèrent

l'union des citoyens, le gouvernement fut confié aux hommes les plus vertueux de la colonie; et le commerce qui rapproche les hommes, qui les rassemble, qui les unit, qui les éclaire, qui les multiplie, le commerce fut le principal objet de cette république naissante. Là s'établit un foyer de connoissances, d'activité et d'industrie, qui répandit la vie dans les contrées voisines, et changea peu à peu la face de la Celtique entière. Des villes s'élevèrent, des moissons fertiles couvrirent les campagnes, la vigne offrit sur les côteaux l'espoir d'une liqueur abondante et délicieuse; l'olivier se naturalisa sur les bords du Rhône; de toutes parts naquirent de nouvelles jouissances et de nouveaux besoins; la civilisation s'étendit de contrée en contrée (1).

Pendant long-tems, de grands obs-

---

(1) *Ab his* (Massiliensibus,) *Galli et usum vitae cultioris, deposita et mansuefacta bar-*

tacles s'opposèrent à ces progrès. A force de sagesse et de vertu, les Marseillois parvinrent à les surmonter ou à les éviter : heureux de ne pouvoir franchir rapidement l'espace de l'abaissement à la grandeur, écueil ordinaire des nations ! (1) : heureux d'être obligés de veiller sans cesse sur leurs principes, de travailler sans relâche à les affermir.

Les Marseillois avoient pour eux un port avantageux, où tous les vaisseaux invités par la situation des côtes, poussés par tous les vents de cette mer orageuse, dirigés par les bancs de sable dont elle est parsemée, devoient chercher dans tous les tems une relâche utile, ou une retraite nécessaire (2). Ils

---

*baria, et agrorum cultus, et urbes mœnibus cingere didicerunt. Tunc et legibus non armis vivere, tunc et vitem putare, tunc olivam serere consueverunt.* Justin. liv. XLIII. c. 4.

(1) Montesq. Esprit des Lois. liv. VIII. c. 4.

(2) *Ibid.* liv. XX. c. 5.

avoient contre eux l'ambition dévorante des Romains ; la rivalité commerçante de Carthage, soutenue par une grande puissance ; l'inquiétude et la jalousie des Celtes voisins.

Les Carthaginois issus des Phéniciens, avoient fondé leur ville sur les côtes d'Afrique, avant l'existence de Rome. Carthage étoit puissante par le commerce et par les armes, lorsque Rome le devint par ses conquêtes. La soif des richesses d'un côté, de l'autre celle de la domination, devoient rendre un jour ces deux nations jalouses, rivales, et enfin ennemies irréconciliables. Alors elles sembloient unies par une alliance.

Placée entre ces deux forces menaçantes, exposée au choc de l'une et de l'autre, pouvant être brisée au milieu de leurs efforts, Marseille saisit avec justesse le vrai point de sa situation, et prit pour sa conservation des mesures sagement combinées.

L'alliance de Carthage n'auroit pu lui

offrir qu'un voile spécieux d'amitié, jeté pour un tems sur une haine réelle; elle auroit excité l'attention des Romains, semé le germe de leur haine terrible, produisant un nouveau danger, sans détruire l'ancien. L'amitié des Romains, au contraire, qui ne jalousoient point, et pouvoient protéger franchement son industrie, n'étoit suspecte d'aucune dissimulation, parce que Rome y trouvoit un double avantage: celui d'affoiblir le commerce de Carthage dont la puissance lui causoit de l'ombrage, en protégeant une industrie semblable à la sienne, celui de former des liaisons solides dans la Celtique, dont les peuples l'inquiétoient par les colonies nombreuses qu'ils avoient poussées, et pouvoient encore pousser dans l'Italie. De-là cette alliance que les Marseillois formèrent de bonne heure avec les Romains (1); cette fidélité

(1) On peut placer cette alliance, vers l'an 340 de la fondation de Rome, environ deux

constante avec laquelle ils leur restèrent attachés ; de-là aussi cette estime, cet attachement des Romains pour les Marseillois ; cette attention suivie à élever et favoriser leur commerce.

Bientôt et dans la suite, cette alliance produisit de grands avantages pour les uns et les autres. Dans les guerres de Rome et de Carthage, Marseille en procurant aux troupes romaines les commodités des vivres et des passages, se trouvoit amplement récompensée de ces services par les gains immenses qu'elle en retiroit. Par-là encore, elle contribuoit à l'abaissement de sa rivale ; elle facilitoit sa destruction : évènement qui promettoit à son commerce les progrès les plus brillans ; et lorsque les

---

cents ans après la fondation de Marseille. C'étoit précisément le tems où les Marseillois commençoient à contracter quelque liaison avec les peuples de la Celtique voisins de leurs villes, et où ils fondèrent quelques colonies autour d'eux.

Celtes, civilisés par les Marseillois, connurent les arts et l'agriculture; lorsqu'une partie de la Celtique, au lieu d'offrir, comme auparavant, des peuplades fugitives sur des terres incultes ou dans des forêts immenses, offrit des peuples fixés et de riches moissons pour l'entretien des armées; les Romains aidés de ces utiles alliés, purent étendre leurs conquêtes dans cette belle contrée, et porter ensuite leurs armes jusques dans la Germanie.

Les Celtes ou Gaulois cisalpins établis sous différens noms dans l'Italie, vivoient depuis deux siècles dans l'espace compris entre les Alpes et le fleuve Rubicon, n'inquiétant leurs voisins que par nécessité, vivant en paix au milieu d'eux; lorsque les terres suffisoient à leurs troupeaux, et ignorant jusqu'au nom des Romains (1), dont l'ambition dévoroit peu à peu l'Italie.

(1) Tit-Liv. liv. V. c. 36.

Les Romains au contraire portoient toujours leurs vues au-delà de leurs succès, ne faisoient guère de conquêtes sans en préparer de nouvelles, en formant des alliances avec les peuples voisins de ceux qu'ils venoient de vaincre. Alors ils marchoient à grands pas vers la constitution qui, dans la suite, leur procura l'empire du monde. La tyrannie des rois étoit renversée ; celle du sénat limitée. Des tribuns établis pour défendre les droits du peuple, opposoient sans cesse une forte digue à l'ambition de ce corps aristocratique, dont la politique tendoit à façonner peu à peu le peuple au joug. L'état ébranlé par ces grandes révolutions, déchiré par les divisions sans cesse renaissantes de l'audacieuse tyrannie des patriciens, et de la trop confiante facilité des plébeïens, avoit pu à peine, dans l'espace d'un siècle, recouvrer les pays que la faction royale en avoit détachés. Rome s'étoit restaurée, mais peu agrandie,

lorsque, pour la première fois, elle eut une guerre avec les Celtes ou Gaulois cisalpins. Une surabondance de population, ou peut-être une impulsion causée par quelques nouvelles peuplades sorties de la Celtique, poussa ces peuples sur le pays des Etrusques alliés des Romains, et ils assiégèrent la ville de Clusium. Les Etrusques affrayés demandent des secours aux Romains; le sénat envoie des ambassadeurs pour négocier la paix. Les Gaulois exposent leurs besoins; ils sont trop resserrés dans leur territoire; il leur faut de nouvelles terres; ils offrent de faire la paix, si les Etrusques leur accordent une partie des leurs; leur besoin est un droit, et si on refuse de le reconnoître, la force le fera valoir.

Les ambassadeurs romains demandent à entrer dans la ville pour conférer avec les assiégés; mais au lieu de travailler à la paix, ils sortent à la tête des Clusiens, tombent sur les Gaulois, et un

d'eux tue de sa main un de leurs chefs. Les Gaulois irrités envoient des ambassadeurs aux Romains demander qu'on leur livrât le meurtrier; et, sur leur refus, ils se mettent en marche, renversent une armée romaine qui s'oppose à leur passage, marchent droit à Rome, pillent et brûlent cette ville, imposent à leur gré des conditions aux vaincus; et sans songer à s'établir sur des possessions trop vastes pour leurs besoins, ils reviennent dans leurs anciennes habitations, contens d'avoir vengé leur injure, et y restant pendant trente années fidèles à leurs principes, sans inquiéter les Romains dans leurs possessions ou leurs conquêtes (1).

Mais ces principes changèrent bientôt

---

(1) Il n'est pas nécessaire de refuter ici le conte de Tite-Live, qui prétend que Camille vainquit les Gaulois sur les ruines de Rome, et les força de sortir de cette ville, qu'ils avoient prise, brûlée et saccagée, presque sans résis-

par la force des choses et des circonstances. Les progrès des Romains, leur affermissement successif, consolidoient de plus en plus les barrières, qu'ils opposoient aux nouvelles invasions des Gaulois cisalpins, et parconséquent à celles des Celtes. Cependant les mœurs de ces peuples ne changeoient que très-lentement, l'agriculture ne faisoit chez eux que de foibles progrès, il falloit de vastes contrées pour une population peu nombreuse, et les flots des peuplades émigrantes, étoient brisés et dispersés par des digues insurmontables. Alors les Gaulois cisalpins, instruits par l'exemple

---

tance. L'auteur qui rapporte ces étonnantes circonstances, a voulu, sans doute, flatter l'orgueil des Romains, en adoptant une tradition imaginée pour couvrir la honte de cette guerre. Polybe dit simplement que les Gaulois se retirèrent après s'être accommodés avec les Romains, et son témoignage est préférable à tous égards. *Polyb. lib. II. pag.* 106.

des

des Romains, révoltés par leur ambition, enflammés par des dangers sans cesse renaissans, et mêlés, sans doute, à de nouvelles hordes, que la nécessité avoit rendues guerrières ; contractèrent cet esprit féroce et belliqueux qui leur fit entreprendre la guerre pour la guerre. Alors ils attaquèrent les Romains, les harcelèrent avec plus de suite et de constance, les battirent plusieurs fois, et seroient parvenus peut-être, à les abattre entièrement, sans les nouvelles issues que se fraya leur bouillante ardeur.

Les peuplades celtiques qui ne pouvoient plus s'étendre dans les contrées voisines, exposées sans cesse à être repoussées, craignant de perdre leurs possessions, ne sachant comment s'en procurer de nouvelles, s'accoutumèrent insensiblement à rester toujours armées, toujours prêtes à la défense ou à l'attaque. De-là cette inquiétude guerrière et féroce, qui se communiqua rapidement du midi au nord, que les arts seuls pouvoient

modérer, et qui corrompit tellement la masse de l'espèce humaine, que la corruption domina, même après que l'agriculture et les autres arts eurent fourni aux hommes les moyens de vivre en grand nombre sur de petits espaces. Alors on vit l'avidité prendre la place du besoin, l'habitude suppléer à la nécessité. Seules elles poussèrent les peuples à la guerre. Il s'éleva au milieu des Celtes, des hommes qui ne savoient que se battre, et qui après avoir fait la guerre en citoyens, entreprirent de la faire en brigands. Ils rassembloient autour d'eux une jeunesse bouillante, lui inspiroient l'ardeur du carnage et la soif du butin, couroient avec ces terribles essaims, chercher au loin des aventures guerrières, vendoient leur sang aux princes ambitieux qui vouloient le payer, et portoient la terreur sur toutes les contrées de la terre. C'est ainsi que les Celtes remplirent la Macédoine, l'Illyrie et la Grèce, du bruit de leur

bravoure, et des traces de leur férocité; qu'ils firent des conquêtes dans la Thrace et la Propontide; et finirent par fonder le royaume de Galatie, ou Gallo-Grèce, dans un pays que leur donna Nicomède roi de Bithynie, pour les récompenser des services qu'ils lui avoient rendus dans ses guerres. Jusques-là les Celtes avoient eu des mœurs simples et paisibles, vivant dispersés dans les campagnes et les forêts, n'ayant d'autre lit que la terre, d'autre nourriture que le lait et la chair de leurs troupeaux, d'autres habitations que des grottes ou des cabanes, d'autres vêtemens que des peaux de bêtes, ignorant l'orgueil de la domination et l'ignominie de l'esclavage, égaux et libres dans la paix comme dans la guerre, offrant à leurs ennemis des corps redoutables de citoyens, animés d'un même esprit, et ne combattant que pour l'avantage de tous. Mais cette révolution changea la face des peuples de la Celtique, et rompit cette précieuse égalité, qui fait

la plus grande force des sociétés. Les chefs de ces hordes turbulentes s'élevèrent au-dessus de leurs concitoyens, à proportion du nombre d'hommes qui consentoient à marcher sous leurs ordres; ceux qui avoient le plus grand nombre de compagnons, faisoient trembler les autres et s'emparoient de toute l'autorité. L'exemple du mal augmenta le mal; l'ambition et l'avidité multiplièrent ces sortes de chefs (1); une grande partie des Celtes vécurent dans des camps, s'exercèrent uniquement dans l'art de la guerre, coururent la terre comme des brigands; pillant et brûlant les villes et les temples; et revenoient dans leur patrie chargés des dépouilles et des vices des nations. Le goût des anciennes mœurs

---

(1) *Sodalitatibus colendis praecipue studebant, is nimpe apud illos plurimum timetur, et potentissimus censetur, quem plurimi colunt, ex nutu illius ac voluntate pendentes.* Polyb. liv. II. p. 106.

s'éteignit entièrement dans ces expéditions; on vit les Celtes ornés de bracelets et de colliers d'or, vêtus d'étoffes précieuses; ils achetoient des autres nations les objets de luxe et de mollesse, et sur-tout le vin qu'ils buvoient dans les crânes de leurs ennemis; les travaux simples et utiles parurent vils et méprisables; on abandonna aux femmes et aux vieillards, le soin des champs et des troupeaux, une partie de la nation fut avilie, les ressorts de la société civile se relâchèrent. Le germe de la destruction fut semé, il se développa successivement de contrée en contrée. Les Romains suivirent habilement ces progrès et surent en profiter.

(1) Pendant que la fureur de ces expéditions lointaines poussoit hors de la Celtique et de l'Italie les plus belliqueux d'entre les Celtes, ceux qui restoient en Italie attachés à leurs anciennes mœurs, ne

(1) Polyb. liv. II. p. 108 et suiv.

troublèrent point les Romains, et jouirent du repos que leur assuroient les émigrations fréquentes des hommes turbulens qui s'élevoient au milieu d'eux; comme les éruptions des volcans qui font le salut des contrées voisines.

A la fin, diverses circonstances décréditèrent ces émigrations belliqueuses. Plusieurs troupes avoient été obligées de se fixer, plusieurs réduites ou dispersées par de fréquentes défaites. La destruction des Celtes dans le royaume de Thrace avoit fermé l'Europe à ceux qui se trouvoient en Asie, et l'Asie à ceux de l'Europe. Alors les matières combustibles restèrent dans le sein des peuples celtiques. L'esprit de brigandage et d'oppression si long-tems féroce au-dehors, dévora la patrie, lorsqu'il fut resserré dans ses bornes étroites. Honoré du beau nom de courage et de vertu militaire, il avoit acquis dans ces tems barbares un ascendant impérieux qui asservissoit la masse des citoyens, un éclat trompeur

qui couvroit les opinions contraires. Les chefs des anciennes bandes dévastatrices conservèrent leur férocité, après avoir perdu les moyens de l'exercer, comme des tigres gorgés de sang, qui rugissent après une nouvelle proie. Cette férocité fut transmise à leurs enfans avec le sang et le lait, par l'instruction et les exemples, par les récits enthousiastes des anciens exploits, par le dépit et la honte de l'inaction actuelle. En vain les anciens et paisibles habitans de la Gaule cisalpine, qui n'avoient jamais fait la guerre que par l'impulsion de la nécessité ou du ressentiment, voulurent résister au torrent qui les entraînoit à des guerres injustes contre leurs voisins. L'astuce des chefs produisit, malgré tous leurs efforts, les fermentations et les factions au-dedans; les trahisons, les haines et les ruptures au-dehors.

C'est ainsi que les Boïens, les plus braves de tous les Celtes de l'Italie, vivant depuis quarante-cinq ans en

paix avec les Romains (1); se virent excités par deux chefs audacieux à rompre des traités solemnels et sacrés. Ici l'histoire nous offre un exemple des entreprises de la tyrannie sur ces nations justes et libres. Ces chefs, auxquels Polybe donne le nom de rois, méprisant le peuple, avoient négligé de le consulter. Ils machinèrent en secret leurs pernicieux projets, cherchèrent querelle aux Romains pour mettre les deux nations aux prises, appellèrent du milieu des Alpes des hordes semblables à celles qu'ils avoient rassemblées autour d'eux, et crurent pouvoir entraîner la nation par le torrent de la nécessité. Cette triple trahison révolta les généreux Boïens. Les deux tyrans portèrent la juste peine de leurs crimes; ils furent

(1) Le dernier traité avoit été fait l'an de Rome 471, avant J.-C. 282, entre les Romains et les Boïens, après la défaite de ces derniers. *Polyb. liv. II. p.* 108.

livrés à la mort par le peuple qu'ils avoient trahi, dont ils avoient voulu usurper les droits. Les Boïens se choisirent d'autres chefs, et en repoussant glorieusement de leurs frontières les Celtes inalpins que les tyrans avoient appelés, ils montrèrent assez que s'ils avoient refusé de faire une guerre injuste, ce n'étoit pas faute de courage, mais uniquement par amour pour la justice et la paix (1).

Mais à quoi sert d'abattre quelques branches du mal, lorsque les racines restent et qu'elles sont profondes? L'opinion, mère de ces désordres, faisoit de jour en jour de nouveaux progrès; elle séduisoit par la ruse ce qu'elle ne pouvoit soumettre par la force, et les Boïens eux-mêmes furent obligés à la fin de céder au torrent. Alors la soif du sang et du pillage, la trahison et la perfidie semblent former le caractère

(1) *Loc. cit.*

des Gaulois cisalpins, parce que l'on confond avec les nations mêmes les brigands qui sortoient de leur sein, et qu'on oublie que souvent ces nations ne prenoient aucune part à leurs explosions, que plus souvent encore elles étoient trop foibles pour s'y opposer, ou que, trompées par les illusions et la perfidie de leurs chefs, elles croyoient combattre pour la liberté, lorsqu'elles n'étoient que les instrumens de leur ambition féroce.

Depuis ces tems, une fermentation continuelle agita les peuples de la Gaule cisalpine. Les factions dominantes brûlant du désir d'humilier les Romains, au lieu de songer aux moyens d'assurer contre eux la liberté de leurs concitoyens, négligèrent peu d'occasions de leur faire la guerre, ou de leur nuire, tantôt ouvertement à forces séparées ou réunies, tantôt secrètement, en favorisant les desseins des Carthaginois dans leur guerre contre eux, en leur fournis-

sant des hommes et des vivres, en machinant de concert avec leurs généraux des projets de trahison et de vengeance.

Dans ces chocs fréquens des Romains contre les Gaulois, ces derniers devoient succomber. C'étoit, d'un côté, une nation puissante unie par des principes constans, dirigée par la sagesse des conseils, supérieure sinon par son courage, du moins par sa discipline militaire; de l'autre, des nations séparées, tumultuairement réunies par la passion du moment, souvent divisées par la jalousie ou l'intérêt, changeant de projets comme de chefs, portant chacune dans son propre sein les germes ou les fruits du désordre et de la division, ayant rarement d'autre but que la dévastation et le pillage, ignorant l'art de faire des conquêtes, et sur-tout celui de les préparer et de les conserver, que les Romains possédoient au plus haut degré.

Après plusieurs guerres où les Gau-

lois cisalpins, presque toujours agresseurs, furent plus souvent vaincus que vainqueurs, et perdirent une partie de leurs terres, le sénat de Rome résolut enfin d'attaquer ouvertement ces nations, de détruire à jamais leur nom dans l'Italie, et de reculer jusqu'aux Alpes les bornes de l'Empire.

Cette guerre commença l'an de Rome cinq cent cinquante-six. Dix ans après, il n'y avoit plus en Italie de Gaulois qui osassent se défendre contre la république. La plupart furent exterminés ou soumis. Ce qui resta des braves Boïens qui se défendirent avec le plus de courage, aimèrent mieux chercher une autre patrie que de subir le joug du vainqueur. Ils se retirèrent sur le Danube, et s'établirent près des Taurisques (1).

Ainsi finirent les Celtes d'Italie, non comme on l'a prétendu, parce que ces nations observèrent religieusement leurs

(1) Strab. liv. V. p. 147.

traités avec les Romains, et se laissèrent énerver par de trop longues paix (1); mais par la corruption de ces aventuriers barbares, les premiers nobles connus chez nos ancêtres. Ce furent eux qui rapportèrent des contrées étrangères des projets de tyrannie et d'oppression; eux qui, voulant exécuter ces projets sur leurs anciens camarades, rompirent l'union des sociétés civiles, suscitèrent au milieu des cités des troubles et des factions, avilirent une partie dés citoyens, foulèrent aux pieds leurs droits les plus sacrés, éteignirent le feu du patriotisme, y substituèrent la rage des brigands. Les chefs ne combattoient que pour eux, le peuple ne combattoit que pour les chefs; nul ne combattoit pour la patrie. Il se ranima, cet amour de la patrie, lorsque ces nations furent attaquées dans leurs propres foyers; ja-

(1) Buat. Hist. ancienne des peuples de l'Europe. tom. II. p. 232.

mais les Celtes ne montrèrent tant de courage et de constance; jamais ils n'acquirent tant de gloire que dans leur chûte. Mais quelle fut la nation d'entre eux qui avoit conservé une étincelle de patriotisme; quelle fut celle qui se montra la plus courageuse, la plus ardente, la plus intrépide, la plus inébranlable; celle qui anima toutes les autres par son exemple? Ce furent ces mêmes Boïens que nous avons vus fidèles à leurs traités, révoltés contre la tyrannie, défendre également la fidélité au-dehors, et la liberté au-dedans. Dix années suffirent à peine à la puissante république romaine pour achever de soumettre ces nations; elles ne suffirent pas pour subjuguer les Boïens: leurs terres seules restèrent sous la domination du vainqueur.

Si telle fut l'énergie de ces nations celtiques, au milieu des troubles et des malheurs; si tel fut le courage de celle qui conserva la dernière le vif sentiment

de sa liberté et de ses droits, qu'auroient-elles fait toutes sans la funeste aristocratie qui les désunit, et corrompit leurs vertus? Les Romains même ne seroient jamais parvenus à les dompter.

Les Romains maîtres de la Gaule cisalpine semblèrent décidés à ne point passer les Alpes pour entrer dans la Celtique, et résolurent sur-tout d'empêcher les Celtes de franchir ces montagnes pour passer en Italie. L'an de Rome cinq cent soixante-dix, ils renvoyèrent au-delà des Alpes une troupe de Celtes qui avoient osé le faire deux ans auparavant, et qui travailloient à s'établir dans la Vénétie. Le sénat envoya en même tems des commissaires à leur nation, pour lui signifier que les Alpes devoient être une barrière insurmontable entre les deux peuples (1).

Trois ans après, trois mille Celtes passèrent encore ces montagnes, et deman-

(1) Tite-Liv. liv. XXXIX. c. 54.

dèrent au consul et au sénat des terres pour y vivre en paix ; ils furent refusés (1).

En effet, les Romains dont les projets de conquêtes étoient toujours dirigés par la prudence, ne songeoient point encore à pénétrer dans l'intérieur de la Celtique ; contrées incultes, défendues par des habitans terribles dont ils ne connoissoient que trop la valeur, et qui n'offroient à des ennemis que des peines et des dangers infinis, sans aucun espoir de dédommagement. Ils avoient mieux senti les avantages que pourroit leur procurer la Celtique méridionale, dans laquelle ils se rendoient par mer, sans paroître franchir les barrières qu'ils s'étoient imposées ; et cette modération apparente ne leur ôtoit point les moyens de profiter de l'amitié des Marseillois. Mais leur ambition qui croissoit avec leurs succès, fit bientôt

(1) Tit-Liv. liv. XL. c. 53.

oublier

oublier cette résolution réelle ou simulée.

Au bout de treize ans, ils firent leur première tentative contre les peuples qui gardoient les passages des Alpes. Le consul C. Cassius attaqua, sans aucun sujet, quelques-uns de ces peuples, ravagea leurs terres (1), et fit sur eux plusieurs prisonniers qu'il emmena en esclavage. Un roi ou chef celte, nommé Cencibilis, et allié de ces peuples, envoya son frère à Rome, à la tête d'une ambassade, pour se plaindre des violences de Cassius. Cencibilis pouvoit ouvrir aux Celtes transalpins le passage de l'Italie; le sénat fut effrayé, il désavoua le consul, offrit de le faire juger lorsqu'il seroit de retour de la Macédoine, où il commandoit les armées de la république. Mais pour gagner Cencibilis et l'engager à oublier cet outrage, on lui envoya des ambassadeurs et des présens.

Cette politique réussit, et les Ro-

(1) Tit-Liv. liv. XLIII. c. 5.

mains avancèrent de plus en plus dans les Alpes, par les ruses et les cruautés.

D'autres peuples inalpins, dispersés dans les montagnes qui règnent entre Gênes et le Var, disparurent quatre ans après, sous les efforts des Romains, sans que personne prît leur défense. Ces peuples encore sauvages, vivans dispersés dans les cavernes et les bois, ne se réunissoient jamais en corps d'armées, mais se plaçant en troupes nombreuses d'hommes et de femmes, dans des embuscades ou sur le sommet des rochers, ils tomboient sur les armées assez téméraires pour s'engager dans les défilés, ou les écrasoient du haut de leurs postes inattaquables.

Les Romains leur donnèrent la chasse, plutôt qu'ils ne leur firent la guerre. Ils les cherchèrent dans leurs cavernes et leurs rochers, et après beaucoup de peines et de travaux, ils parvinrent à en exterminer un grand nombre (1).

(1) Strab. liv. IV. Tit-Liv. liv. XL. c. 25.

Ces brigandages durent faire trembler les peuples celtes voisins de l'Italie, et la guerre de Dalmatie, entreprise quelque tems après par les Romains, sous le plus léger prétexte (1), montroit assez combien peu on devoit compter sur cette inviolabilité des barrières que la nature sembloit avoir mises à l'ambition de la république. Ces peuples, souvent unis contre les Romains avec les Celtes d'Italie, voyoient, après la destruction de ces derniers, la vengeance prête à fondre sur leurs têtes. Les Alpes n'étoient plus qu'un foible rempart; plusieurs passages étoient au pouvoir des Romains; tandis que d'un autre côté Marseille et ses colonies, enchaînées à l'ambition de Rome, menaçoient de seconder ses efforts, de les repousser contre le fer de leurs ennemis, et de leur ôter après la défaite tout espoir de salut.

Dans cette situation extrême, la ruine

(1) A. de R. 595, 596.

des Marseillois sembloit le seul moyen d'étouffer le danger. Elle auroit été infaillible, s'il eût menacé également alors tous les peuples de la Celtique, et qu'ils eussent songé à se réunir contre eux. Mais l'idée du péril expiroit à quelque distance des frontières des Romains, et loin d'être apperçu par les habitans de la Celtique les plus reculés, il ne frappoit que foiblement ceux mêmes qui ne voyoient que quelques petits peuples entre eux et ces frontières.

Les Oxybiens peuple ligurien, qui se trouvoit le plus exposé, attaquèrent Nice et Antibes, deux colonies marseilloises qu'ils avoient au midi de leur pays, excités peut-être par quelqu'agression de ces alliés de Rome; car les Romains commençoient toujours par exciter des troubles dans les pays que convoitoit leur ambition (1). Marseille appela les Romains au secours de ses colonies. Pour

(1) A 598.

la première fois ; des légions romaines marchèrent dans la Celtique, contre des peuples de cette contrée (1). Les Oxybiens furent vaincus. Ils se ranimèrent quelques années après, à l'aide de quelques alliés, et succombèrent encore. Rome les punit, comme elle avoit toujours puni les peuples qui refusoient opiniâtrement de se soumettre à ses lois. Un grand nombre subit l'esclavage et fut envoyé à Rome chargé de fers ; la flamme dévora leurs vignes et leurs moissons, toute espèce d'arme leur fut arrachée (2). Les Romains donnèrent leurs terres aux Marseillois, augmentant par ce don les forces et le zèle de ces fidèles alliés, détruisant jusqu'à l'ombre des soupçons, et s'établissant en quelque façon dans la Celtique, sans courir les dangers de l'établissement.

Les Romains ayant une fois franchi

(1) A. 599.
(2) Florus liv. II. c. 3.

les Alpes, et fait sentir aux Celtes le poids de leurs armes au-delà de ces montagnes, travaillèrent avec une nouvelle ardeur à s'en assurer les passages, et épièrent toutes les occasions d'y préparer des conquêtes. Les Salasses peuples des Alpes, qui vivoient en paix avec eux et auxquels on ne pouvoit faire le moindre reproche, ayant eu quelques différends avec leurs voisins, le consul Appius Clodius fut chargé (1) de les accorder. Ce médiateur paya leur confiance, en ravageant leurs terres, afin de les exciter à la guerre. Ils marchèrent contre lui; dix mille Romains périrent sous leurs premiers coups. Mais dans une seconde bataille, le nombre l'emporta sur le courage. Appius tua cinq mille hommes à ce petit peuple, et le soumit au joug de la république (2).

(1) A. 610.

(2) Tit-Liv. liv. LIII. Dion. Cassius. dans Bouquet, *Recueil des Histor.* tom. I. p. 530. a Paul. Oros. l. V. c. 4.

Cette conquête, très-petite en elle-même, mais importante à cause de sa situation, n'étoit pas propre à rassurer les Celtes méridionaux qui se rappeloient avec horreur le sort des Oxybiens et de leurs alliés.

Le danger réveilla les Saliens, peuple voisin de Marseille. Cette ville fut attaquée. Le romain C. Sextius les défit entièrement, et fonda sur leur territoire une colonie qui reçut de lui le nom d'*Aquae Sextiae* (Aix) (1), la première que les Romains aient eu dans la Celtique.

Alors les Romains transformoient plus rarement en citoyens les peuples qu'ils soumettoient. Souvent ils exterminoient une partie des vaincus ou les réduisoient en esclavage selon l'intérêt de leur politique ambitieuse; ils devenoient tyrans; nous verrons tomber leur puissance.

Sextius fit vendre à l'encan tous les

(1) A. de R. 629. avant. J.-C. 124.

habitans du pays qu'il venoit de conquérir, et qui méritoient un meilleur sort par le courage avec lequel ils avoient défendu leur liberté. Le discours d'un lâche qui flatta sa vanité, fit sur ce féroce vainqueur une impression que la vertu des autres n'avoit pu faire. Un de ces celtes, nommé Crato, passant chargé de fers, devant Sextius, lui dit qu'ayant toujours été attaché aux Romains, cet attachement lui avoit attiré un grand nombre d'ennemis. L'aveu de cette bassesse lui valut la liberté dont lui seul étoit indigne, et à neuf cents autres qu'on lui permit de choisir. Ce dernier trait semble indiquer que Crato étoit un traître, excité par les Romains ou les Marseillois, pour fomenter des troubles parmi ses concitoyens, et former des factions contre la liberté de sa patrie. C'étoit alors un principe chez les Romains (1); il servit à leur agran-

(1) Lorsqu'ils (les Romains) laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord

dissement. Mais quand on est venu au point d'honorer et de récompenser publiquement la trahison et la perfidie, fût-ce même chez des ennemis, on donne de funestes exemples aux citoyens. Le tems approchoit où Rome devoit ramper sous des tyrans.

L'établissement d'une colonie romaine dans la Celtique pouvoit donner de l'ombrage aux Marseillois. On les aveugla par des avantages qui ne coûtoient rien. Une partie des peuples vaincus avoient habité une côte stérile, où ils gênoient le commerce de Marseille. Cette côte, inutile aux Romains, étoit précieuse pour Marseille; on la lui donna, et on défendit aux Celtes d'en approcher. Sur cette côte, les Marseil-

---

naître deux factions, l'une défendoit les lois et la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains. *Montesquieu, Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.*

lois fondèrent deux nouvelles colonies, *Olbie* et *Athenopolis* (1).

---

(1) Strabon place *Olbie* entre Antibes et Tauroentum; les autres géographes entre le cap Sicier et le fleuve d'Argens. On croit communément qu'Hières étoit l'*Olbia* des Marseillois. Papon dans son histoire de Provence, trouve cette opinion peu fondée, parce que le nom latin d'*Areae*, que porte Hières, n'a aucun rapport avec celui d'*Olbia*, et qu'il n'est pas probable que les Marseillois, qui ne bâtissoient des villes que près des rivières, pour y déposer leurs marchandises, ou sur des golfes, pour défendre leurs vaisseaux contre les attaques des ennemis, aient placé une colonie à Hières, qui ne leur offroit aucun des avantages qu'ils se proposoient en faisant de pareils établissemens. Cet auteur pense qu'il faut chercher *Olbia*, vers l'endroit nommé encore aujourd'hui *Eoube*, sur le promontoire qui s'avance vis-à-vis des îles d'Hières, nommées *Stécades*, par les anciens.

Le même auteur, d'après M. *Danville*, place *Athénopolis* au fond de l'anse d'*Agai*. *Papon*, *Hist de Provence*, *t. I. p. 88-89.*

Les Romains, une fois établis dans la Celtique, marchèrent avec plus de célérité vers leur but. Semer la discorde chez les peuples, exciter les nations les unes contre les autres, protéger les plus foibles, s'allier avec elles pour enchaîner les plus puissantes, abattre ces dernières après les avoir affoiblies, en un mot, corrompre avant que de combattre, telle fut la politique constante qui dirigeoit la république dans ses projets de conquêtes.

Ici tout étoit préparé, et elle n'eut pas besoin, selon sa coutume, de mettre un long intervalle entre la conquête des Saliens et celles de leurs voisins. La corruption régnoit déjà dans cette partie de la Celtique. Les divisions existoient, produites par les mêmes causes qui firent la perte des Celtes cisalpins. Les factions divisoient les citoyens; les nations s'entrechoquoient fréquemment, acharnées à se détruire, lorsque leur union seule pouvoit les sauver.

Au-dessus des nouvelles possessions romaines, s'étendoient deux nations celtiques, les Arvernes et les Allobroges; les premiers à la droite du Rhône, les autres à la gauche de ce fleuve. Depuis long-tems en guerre avec les Eduens qui les bornoient vers le nord, elles étoient parvenues à s'en faire craindre, lorsque Teutomale, chef fugitif des Saliens vaincus, vint leur peindre le danger qui les menaçoit au midi.

D'un autre côté, les Eduens, au lieu d'oublier leurs haines, pour s'opposer de concert à l'ennemi commun, demandèrent l'alliance des Romains, qu'ils obtinrent facilement, de sorte que les Arvernes et les Allobroges pressés entre cette double force, se virent obligés de se défendre contre les Romains qui leur reprochoient d'avoir donné un asile à Teutomale, et ravagé les terres de leurs nouveaux alliés. Les Celtes furent vaincus dans une première ba-

taille, et laissèrent vingt mille hommes sur la place. Bituitus roi des Arvernes, loin d'être abattu par cet échec, rassemble de nouvelles troupes, et oppose une armée immense aux ennemis de la Celtique. Il fut vaincu de nouveau et perdu sans ressource. S'il en faut croire Strabon, deux cent mille hommes périrent dans cette bataille (1).

Cne. Domitius Ænobarbus et Fabius Maximus qui remportèrent ces deux victoires, firent alors ce que les Romains n'avoient jamais fait auparavant. Ils élevèrent sur les terres des vaincus un monument de pierres, orné d'un trophée d'armes. Fût-ce pour humilier ces peuples, dont le chef avoit méprisé, avant la bataille, le petit nombre de troupes qu'on lui opposoit, ou par la joie d'avoir vaincu ces deux nations celtiques? La conduite odieuse que les Romains tinrent à l'égard de ce Bituitus,

(1) Strab. liv. IV. p. 185.

prouve qu'ils le regardoient comme un ennemi dangereux et redoutable. Ils employèrent la plus lâche des perfidies pour l'arracher de la Celtique. Ce chef malheureux, et qui sans doute méritoit de l'être, se rendit avec confiance dans le camp de Domitius qui l'avoit invité à venir traiter avec lui de la paix. Mais il y fut arrêté par l'ordre du général, et conduit à Rome, pour rendre compte de sa conduite. Le sénat approuva cette lâcheté, et y mit le sceau par une nouvelle infamie. Bituitus retenu prisonnier, essuya l'ignominie d'un triomphe, et fut relégué dans la ville d'Albe. On fit plus, le sénat fit arrêter et conduire son fils à Rome, sous prétexte de lui donner une éducation digne de son rang. Si les historiens romains nous apprennent eux-mêmes de telles perfidies de la part de leur nation, que ne lirions-nous pas, si les Celtes avoient eu des historiens? Et les Romains donnoient aux Celtes le nom de barbares!

Mais pourquoi les Celtes conduits par un chef courageux, si supérieurs en nombre, ne peuvent-ils plus vaincre chez eux une petite armée romaine, eux qui avoient si souvent renversé des légions, et porté la flamme aux pieds du capitole? Est-ce uniquement à la supériorité de la discipline de leurs ennemis, qu'il faut attribuer ce changement? Nous allons voir des hordes de Cimbres et de Teutons, bien moins disciplinées, encore battre des légions et les mettre en fuite sur le territoire de la république; et quand les Romains auront conquis toute la Celtique, nous les verrons repoussés par les hordes indisciplinées, mais libres, des peuples de la Germanie. Je l'ai déjà dit, c'est à la violation des principes sacrés de la société civile chez les peuples simples et ignorans, c'est à la destruction de l'égalité, à l'affoiblissement de la liberté, qu'il faut attribuer ce funeste changement. Les chefs, après une expédition,

ne rentroient plus comme autrefois dans la classe des citoyens; ils dominoient dans la paix comme dans la guerre, préférant leurs passions aux intérêts de la république. Le peuple ne combattoit plus pour sa liberté, mais une grande partie seulement pour sa vie; souvent la fuite leur épargnoit la mort; pour un grand nombre, c'étoit assez.

Ce que l'histoire nous apprend du père de ce Bituitus roi des Arvernes, peut faire juger de l'état de la nation qui lui étoit soumise. Ce prince nommé Luérius, possédoit de grandes richesses, et mettoit sa gloire et son plaisir dans des profusions de toute espèce. Quelquefois monté sur un char, il se faisoit traîner au milieu de ses amis ou compagnons d'armes, et leur jetoit à pleines mains des poignées de pièces d'or et d'argent qu'ils ramassoient. Que pouvoit être un peuple, gouverné, dans ces tems, par un tel roi, et qui avoit de tels amis. Les profusions d'un monarque

monarque sont la marque certaine de la misère et de l'avilissement du peuple. Les Arverniens devoient être vaincus. Il n'y a de vrais guerriers que les citoyens, et de vrais citoyens que les hommes libres.

Mais il étoit libre sans doute, le petit peuple des Alpes, que L. Marcius attaqua deux ans après. Entouré par les troupes romaines, et se voyant hors d'état de résister, les hommes arrachèrent leurs femmes et leurs enfans à l'ignominie de l'esclavage en leur donnant la mort; ils s'y arrachèrent eux-mêmes en se précipitant dans les flammes. Ceux qui, surpris par l'ennemi, n'eurent pas le tems d'achever l'exécution de ce dessein, se percèrent de leur épée, ou refusèrent de prendre la moindre nourriture (1). Il ne resta pas un enfant qui préférât la servitude à la

(1) Oros. l. V. *c.* 14.

mort. Et les Saliens s'étoient laissé vendre comme de vils troupeaux! et les Arverniens avoient pris la fuite à la vue des éléphans! et Bituitus avoit survécu à l'ignominie d'un triomphe! Quelle différence entre ces peuples! Peut-on méconnoître ceux qui avoient conservé en entier le trésor inestimable de la liberté?

Les Romains la connoissoient cette différence. Ils suivoient de l'œil les progrès de la corruption; quelquefois elle leur facilitoit coup sur coup, la conquête de plusieurs peuples considérables de la Celtique; mais ils n'attaquoient jamais que de loin en loin, les petits peuples libres qui vivoient dans les montagnes, et communément la ruse et la trahison avoient plus de part à leur victoire, que la supériorité du nombre et du courage. Plusieurs de ces peuples subsistèrent jusqu'au règne d'Auguste, lorsque la Celtique entière obéissoit depuis longtems aux Romains; ils furent plutôt

étouffés sous leurs conquêtes, que vaincus par leurs armes.

Des pays conquis dans la Celtique, se forma une province Romaine, au midi de cette contrée (1). Une nouvelle colonie établie à Narbonne, en fut la capitale. Tous les peuples qui habitoient ce que l'on appeloit naguères la Provence, le Dauphiné, la Savoie et le Languedoc, étoient sujets ou alliés des Romains. Les Arverniens repoussés vers le nord, étoient séparés et défendus par les Cévènes. Les Tolosates situés sur le bord de la Garonne, portoient le joug sous le nom d'alliés. Cette province fut courbée sous l'esclavage le plus dur. Les habitans perdirent leurs terres, leurs lois, leur liberté, il ne leur resta que la vie pour sentir l'excès de leurs maux (2).

Mais tandis que les Romains éten-

---

(1) An. de R. 632.

(2) Ces. de Bell. Gall. l. VII. c. 77.

doient leur joug sur une partie de la Celtique, des peuplades immenses sorties du fond de la Germanie, sous les noms de Cimbres et de Teutons, pénétroient dans le midi de l'Europe, cherchant de nouvelles habitations, ravageant tout sur leur passage, se grossissant dans leur marche de plusieurs peuples nouveaux, et répandant au loin la terreur et l'effroi. Ils demandent des terres aux Romains; le Sénat leur en refuse, et leur oppose dans le Norique une armée qui fut bientôt vaincue et mise en fuite. Ils s'avancent ensuite du côté de l'occident, passent le Rhin, entrent dans la Celtique, s'allient avec les Belges qu'ils ne peuvent vaincre, et font pendant quatre ans aux Celtes indépendans, une guerre terrible, où l'on vit encore à quelles extrémités affreuses peuvent se porter des peuples libres qui combattent pour leurs foyers. Les Celtes, forcés de céder au nombre et à la force,

se renferment dans leurs villes; et pour repousser la famine qui les livroit à leurs ennemis, ils égorgent ceux que l'âge empêche de combattre, et font servir leurs corps à la nourriture des combattans (1).

Après avoir désolé le nord et l'occident de la Celtique, les Cimbres s'avancent dans la province romaine, battent toutes les armées qui veulent la défendre, et la ravagent dans toute son étendue; mais au lieu de passer ensuite en Italie où la terreur des Romains vaincus sembloit les appeler, ils franchissent les Pyrénées, et s'avancent dans les Espagnes, d'où les Celtibériens les repoussent.

Cependant Marius à la tête d'une armée nombreuse est envoyé dans la province (2) pour s'opposer à leur retour. Ils reviennent en effet, résolus

(1) Ces. comm. l. VII. c. 77.
(2) Flor. l. III. c. 3.

de passer les Alpes, et de marcher droit à Rome. Marius avoit eu le tems de préparer ses troupes. Il s'enferme avec elles dans un camp très-fort entre le Rhône et l'Isère. Là se laissant attaquer par les Cimbres qui ne pouvoient le forcer, ses soldats s'accoutumèrent à la vue de ces étranges ennemis, dont les tailles gigantesques, les armes extraórdinaires, les hurlemens affreux avoient contribué autant que tout le reste à effrayer les Romains; et lorsque les Cimbres ne pouvant l'attirer hors de ses retranchemens, prennent le parti de regagner la Germanie, pour entrer de-là en Italie par le Trentin, il les suit avec son armée, les atteint à Aix, et remporte sur eux une victoire complette. Le reste fut détruit ou dispersé peu après sur les bords de l'Adige, au-delà duquel ils avoient repoussé Catulus. Marius eut le tems de voler au secours de ce dernier. Les Cimbres éprouvèrent une seconde défaite, après laquelle on

ne les voit plus reparoître armés. Le plus grand nombre périt par le fer des Romains, d'autres de leurs propres mains, poussés par le désespoir; d'autres enfin des mains de leurs femmes et de leurs mères qui perçoient les fuyards, étouffoient leurs enfans entre leurs bras, les écrasoient sous les roues de leurs chars, et finissoient par se donner la mort.

Pendant ces guerres, plusieurs Celtes-romains qui, s'ils eussent été libres, n'auroient vu dans les Cimbres que des ennemis redoutables, les regardèrent comme des amis qui leur apportoient la vengeance. Les Tolosates qui avoient reçu une garnison romaine, la massacrèrent et se joignirent aux Cimbres (1). Les Saliens et les Liguriens vexés par une multitude de tyrans subalternes qui les pilloient et les accabloient au nom du sénat, tandis que le sénat se

(1) Oros. l. V. c. 15.

faisoit un jeu de leurs plaintes, tentèrent alors de secouer le joug. Après ces guerres, lorsque les factions déchirèrent la république, plusieurs peuples qui habitoient sur les bords du Rhône, prirent le parti de Sertorius. Ils furent réduits par Pompée, qui les dépouilla d'une partie de leurs terres.

Au milieu de ces affreux désordres, la tyrannie augmenta dans les Gaules, augmenta dans les provinces, et produisit chez les peuples l'impatience et l'insurrection. Jusqu'à César, la Celtique Romaine fut dans un état presque continuel de fermentation et d'insurgence.

Les concussions de M. Fonteius dans cette province n'ont pas été effacées par l'éloquence de Ciceron son défenseur (1). Les tyrans s'y succédèrent. Chacun d'eux avide de proie, imaginoit de nouvelles rapines. Ils poussèrent les horreurs du

(1) Cicer. pro Font.

brigandage jusqu'à forger des testamens, faire périr les pupilles, et s'associer à des scélérats pour partager les fruits de leurs crimes (1).

Dans le tems de la conjuration de Catilina, nous voyons à Rome les députés des Allobroges se plaindre que leur misère est au comble; et qu'ils se trouvent réduits à voir vendre en esclavage leurs femmes et leurs enfans, pour assouvir l'avidité des fermiers de la république. Dans cette circonstance, ils acquirent cependant de grands droits à un traitement plus doux; car ils dévoilèrent la conjuration de Catilina, dans laquelle on avoit voulu les faire entrer, et fournirent contre les coupables des preuves sans réplique. Ils ne furent point soulagés sans doute, car deux ans après ils prirent encore les armes contre les tyrans. Les armées romaines furent repoussées et battues; mais enfin les Allo-

(1) Cicer. de Harusp. resp.

broges furent vaincus, et réduits au point de ne pouvoir faire de long-tems de pareilles tentatives (1).

Tandis que la Celtique méridionale réduite en province romaine, gémissoit sous le joug ou se révoltoit contre ses tyrans, le reste de cette contrée étoit exposée à d'autres malheurs.

Les Celtes n'étoient plus ce peuple belliqueux qui faisoit trembler tous ses voisins. Le despotisme de Rome qui flétrissoit les ames au midi de la Celtique, s'avançoit au milieu de cette contrée, sous le masque moins hideux des alliances, précédé de la corruption qui lui préparoit les voies.

Marseille en enseignant à ces peuples l'agriculture qui les attachoit au sol, leur fournissoit en même tems des bijoux d'or et d'argent, des objets de délices, tous les attraits corrupteurs du luxe (2);

(1) An. 692.

(2) Diod. de Sic. l. VI. c. 9.

favorisant peut-être mieux ainsi l'ambition de Rome son amie, que par les services directs qu'elle lui rendoit, et les avis secrets qu'elle lui faisoit passer. Rome et Marseille s'étoient soutenues jusqu'alors avec leur luxe ; la première parce que la source venoit de ses conquêtes, la seconde parce que le luxe même étoit la source de sa prospérité ; l'une et l'autre parce que la législation avoit suivi d'un pas égal la marche des mœurs, et que la digue avoit changé de place ou de forme, selon les nouvelles routes que s'étoit frayées le torrent. Les Celtes au contraire, commençant à peine à cultiver les terres, ignorant le commerce qui enrichit, avides de marchandises étrangères, ne pouvant en acquérir que par des échanges désavantageux, prodiguoient des biens réels pour des richesses d'opinion, et s'appauvrissoient pour des jouissances superflues, sans rien faire pour augmenter l'abondance des sources, ou pour en

réparer l'épuisement. A ces principes d'affoiblissement et de corruption, se joignoit encore cet esprit remuant et factieux dont nous avons vu les causes; esprit plus irrité que jamais entre la puissance des Romains au midi, et les hordes belliqueuses du nord, que les Celtes ne regardoient plus qu'en tremblant. Et au milieu de ces vices destructeurs, une législation barbare fondée sur les anciennes mœurs, étrangère aux nouvelles, découlant de la source impure de la superstition, n'ordonnant que par l'organe du fanatisme, ne soumettant que par l'empire de l'ignorance !

Les victoires des Romains sur les Arverniens, et leur alliance avec les Eduens leurs ennemis, loin de détruire les rivalités sanglantes des peuples de la Celtique, en augmentèrent l'activité et les fureurs. Les Arverniens forcés de voir prendre aux Eduens une supériorité qui venoit de leur être arrachée, méditoient des vengeances. Les Séquaniens avoient

vu au milieu d'eux s'élever un de leurs nobles, nommé Catamantalède, usurper le pouvoir souverain, et, soutenu de l'amitié des Romains, exercer impunément la tyrannie pendant plusieurs années (1). Parvenus enfin à secouer ce joug, ils partagèrent les ressentimens des Arverniens contre Rome, et s'allièrent avec eux pour résister à cette ennemie commune, et aux peuples celtes qu'elle excitoit à les opprimer. Trop foibles encore pour y parvenir, ils implorèrent au-delà du Rhin de nouveaux secours, et appelèrent dans la Celtique les hordes de ces contrées, non moins dangereuses que les légions romaines.

Alors on appeloit germains les peuples qui s'étendoient au nord depuis la rive droite du Rhin. Le luxe et les arts du midi leur étoient inconnus, et ils avoient repris sur les Celtes la supériorité de force et de courage que

(1) Ces. de bell. Gall. I. 3.

ceux-ci possédoient auparavant. (1). Uniquement adonnés à la chasse et à la guerre, ils méprisoient l'agriculture, parce qu'elle détourne de la guerre, produit les richesses qui amollissent, la cupidité d'où naissent les dissentions, l'opulence qui détruit l'égalité. Des peaux de bêtes jetées sur leurs corps à demi-nus, étoient leur vêtement et leur parure, des cabanes ou des tentes leurs habitations, le lait, le fromage et la chair leur nourriture. Les terres où ils faisoient paître leurs troupeaux, ou qu'ils cultivoient par nécessité, n'étoient point séparées par des bornes, et ils en changeoient tous les ans, pour prévenir la vie sédentaire et l'amour des commodités. Leur unique vertu étoit la force, leur unique gloire la victoire et le brigandage. Ils se procuroient la première par une vie dure et une chasteté sévère; ils se formoient à la seconde

(1) Ces. de bell. Gall. VI. 24.

par des exercices continuels, par des chasses difficiles et dangereuses. C'étoit une honte de céder avant vingt ans au désir impérieux de l'amour; c'étoit une honte de travailler; c'étoit une gloire d'exercer le vol et le brigandage chez les peuples voisins. Des hommes courageux ne devoient satisfaire leurs besoins qu'aux dépens des foibles; tout appartenoit au plus fort. Libres pendant la paix, ils se soumettoient à un chef pour la guerre, et lui restoient fidèles à la mort et à la vie (1).

Parmi ces peuples voisins des Celtes,

(1) *Cesar. de bell. Gall.* VI, 21, 22, 23. Cette peinture que César fait des Germains ne doit pas être appliquée à la nation entière. Il ne connoissoit que les peuplades des frontières de la Germanie. Les peuplades de Germains se poussant sans cesse les unes sur les autres, du nord au midi, devoient naturellement refluer jusques sur les frontières de la Celtique cultivée. Les terres des Celtes offroient un appât continuel et une proie nouvelle aux hordes qui se trouvoient repoussées

un chef nommé Arioviste, avoit acquis un grand nom par ses exploits, et la jeunesse de plusieurs contrées s'étoit attachée à sa fortune. Ce fut lui que les Arverniens et les Séquaniens appelèrent à leur secours. L'espoir d'un riche butin sur des terres cultivées l'amena promptement dans la Celtique. Les Eduens furent vaincus, abaissés, obligés de donner des ôtages aux Séquaniens, de renoncer aux secours des Romains, et de se soumettre à leurs rivaux. Ario-

jusques là. Sans cesse harcelées dans leur patrie, elles durent se jeter sur la Celtique, pour y piller des subsistances, d'abord par nécessité, puis par habitude. Ces hordes durent donc contracter nécessairement l'habitude de la guerre et du brigandage, par les mêmes causes qui avoient produit les mêmes effets chez les Celtes de l'Italie et de la Celtique; et par une suite de ces causes et de leur situation, elles devoient tendre sans cesse à s'établir dans la Celtique, et à en faire un jour la conquête; ce qui arriva à la fin.

viste

viste se paya de ses peines, en s'emparant d'une partie des terres des vainqueurs et des vaincus, et il s'y établit avec les siens. Bientôt des foules de Germains attirés par ces succès, commencèrent à passer le Rhin pour en partager les fruits. Arioviste les recevoit, et forçoit chaque fois les Celtes à leur donner de nouvelles terres.

Alors les Celtes sentirent leur imprudence, et voulurent la réparer. Il étoit trop tard. En vain ils se liguèrent contre Arioviste pour le chasser de leur pays; il les vainquit dans une grande bataille (1), prit en otage les principaux d'entre eux, les faisoit périr à la moindre résistance, et continuoit à faciliter dans la Celtique les migrations et les établissemens de ses Germains.

Affermi dans ces contrées, les Romains seuls pouvoient ébranler sa puissance. Il osa leur envoyer des ambas-

---

(1) A. 682.

sadeurs pour demander leur amitié et le titre de roi. César, cet homme ambitieux qui méditoit depuis long-tems l'asservissement de sa patrie, étoit alors consul; il accueillit ses demandes comme un moyen d'augmenter les divisions de la Celtique que ses projets avoient marquée; et cet Arioviste qui avoit forcé les Eduens à renoncer aux secours des Romains; cet Arioviste qui opprimoit et dépouilloit ces mêmes Eduens, les seuls Celtes que les Romains appelassent leurs frères (1); reçut du sénat de Rome les titres d'ami et de roi, avec des présens considérables (2).

Tant d'oppressions et de perfidie abattirent entièrement les Celtes. Devenus le jouet de leurs ennemis et de leurs amis, ils offroient à tous une proie facile, et sembloient n'avoir plus pour eux que le

(1) Tacit. Ann. l. XI. c. 25.
(2) Ces. de bell. Gall. I. 35.

triste espoir de changer d'esclavage et de tyrans. La féroce ambition des nobles, retenue dans l'intérieur de la Celtique, machinoit des complots de tyrannie, et cherchoit au-dehors des ennemis à la patrie, qui voulussent concourir à sa ruine, pour en partager la domination et les dépouilles. C'est ainsi qu'un Dumnorix, noble de la cité des Eduens, s'étoit emparé à bas prix de la ferme de tous les revenus publics, amassoit par ce moyen de grandes sommes, s'en servoit pour gagner le peuple de sa cité et des cités voisines, entretenoit à ses dépens des troupes considérables de cavaliers qui l'entouroient sans cesse, faisoit taire les lois et les magistrats, faisoit trembler tous ceux qui auroient songé à s'opposer à ses volontés, n'attendant qu'une occasion pour livrer la Celtique à des hordes étrangères (1).

C'est ainsi que dans la même cité le

(1) Ces. de bell. Gall. I. 18.

druide Divitiac, frère de ce dernier, après avoir appelé le premier les Romains dans la Celtique indépendante, trahissoit sa patrie par un lâche attachement pour ces avides conquérans (1), et dans la suite leur en facilita la conquête par toutes sortes de voies et de moyens. C'est ainsi que chez les Carnutes Tasget dont les ancêtres avoient usurpé et perdu la tyrannie, la racheta de César aux dépens de sa patrie, et en servant le Romain dans toutes ses guerres (2).

De ces horribles dispositions naquit enfin une conjuration des nobles contre les cités, qui livra la Celtique entière au

---

(1) *Ibid.* I. 19.

(2) *Erat in Carnutibus summo loco natus Tasgetius; cujus majores in sua civitate regnum obtinuerant. Huic Cesar pro ejus virtute atque in se benevolentia, quod in omnibus bellis singulari ejus opera fuerat usus, majorum locum restituerat.* Ces. de bell. Gall. V. 35.

fer destructeur des Romains, couvrit ses campagnes de sang et de carnage, extermina la plus grande partie des habitans, et appesantit sur le reste un nouveau joug, sans les délivrer de l'ancien.

Avant que d'offrir le tableau de cette guerre, jettons un coup-d'œil sur l'état de la Celtique. Les Celtes obligés de se fixer, s'étoient trouvés naturellement distingués en plusieurs cantons ou tribus (*pagi*). Chaque canton étoit composé de quelques familles ; un peuple de plusieurs cantons. Tous les citoyens d'un peuple formoient ce qu'on appeloit une cité. Dans le bouleversement des peuplades, plusieurs peuples s'étoient naturellement réunis ensemble pour en pousser ou repousser d'autres ; cette réunion de plusieurs peuples forma ce qu'on appeloit une nation.

Au moment dont nous parlons, la Celtique étoit divisée en quatre parties. La première au midi, soumise aux Romains, étoit désignée sous le nom

de Province romaine, ou simplement Province. La Garonne à l'occident, les Pyrénées et la Méditerranée au midi, les Alpes à l'orient, le Rhône et les Cévennes au nord, formoient les bornes de la Province.

Trois nations différentes habitoient la Celtique indépendante. Au midi les Aquitains, entre la Garonne et les Pyrénées; au nord les Belges, depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin; entre ces deux nations, les Celtes proprement dits. Cette division subsistoit sans doute, depuis l'irruption des Cimbres dans la Celtique. Il est probable que les anciens habitans du nord de la Celtique, exposés au premier choc, furent repoussés par les Cimmériens, et que ne trouvant point d'issue au midi, ils passèrent le canal et se retirèrent dans les îles britanniques, laissant leurs terres aux Cimmériens, dont une partie s'y établit, et forma les Belges. Tandis que les autres trouvant à s'étendre dans le reste de la

Celtique, n'en chassèrent pas tous les habitans, et se mêlèrent avec eux, sans leur faire perdre leur nom. Les Aquitains, que l'on croit les Ibériens de Strabon, auront aussi éprouvé le contre-coup de ces migrations, sans être obligés de quitter leurs anciennes demeures.

Ces trois nations étoient composées de trois à quatre cents peuples. Marseille avoit commencé à répandre autour d'elle la civilisation, l'agriculture et le commerce. Les Romains achevèrent de civiliser leur province celtique. L'agriculture s'étoit étendue jusqu'au nord. Le commerce avoit fait moins de progrès.

Les divers peuples de la Celtique avoient des gouvernemens différens. La monarchie, l'aristocratie et la démocratie s'y trouvoient modifiées ou combinées de plusieurs manières diverses. La liberté régnoit au nord, elle se perdoit de plus en plus en approchant de la Province romaine.

Presque par-tout des factions de princes

ou nobles, s'efforçoient de la détruire. Les prêtres, sous le nom de druides, maîtres des peuples par la superstition, contenoient, réprimoient ou enflammoient à leur gré les factions. Les Romains suivoient de l'œil les divisions, et ne négligeoient rien pour les disposer à leur avantage. César sut en profiter habilement, comme nous allons le voir dans le livre suivant; ses intrigues le servirent autant et plus peut-être, que ses talens militaires et le courage de ses soldats.

*Fin du premier livre.*

## LIVRE SECOND.

*César fait la conquête de la Celtique.*

ENTRE le Mont-Jura, le Rhin, le lac Léman et le Rhône, vivoient les Helvétiens, qui faisoient partie des Celtes. Comme eux ils s'étoient souvent rassemblés autour de quelques chefs aventuriers, et mêlés avec les hordes qui avoient porté chez les autres nations la dévastation et le brigandage. Voisins des Germains avec lesquels ils étoient continuellement en guerre, leur ardeur belliqueuse avoit eu un aliment continuel, jusqu'à ce qu'enfin forcés de céder à ces terribles ennemis, ils se trouvèrent resserrés entre des bornes étroites qui leur commandoient le repos. Cette compression eut chez les Helvétiens les mêmes effets que chez les Celtes. Les nobles ne purent vivre les égaux

l'autre composé des parens, des amis et des cliens du conspirateur, qui vouloit le soustraire, par la force, à ce jugement. Le parti des coutumes l'emporta; et il paroît qu'Orgétorix n'auroit pas échappé à la peine qu'il méritoit, s'il ne fût mort pendant ces troubles. On crut même généralement qu'il s'étoit fait périr lui-même pour l'éviter.

Mais les nobles qui contribuèrent sans doute à perdre celui d'entre eux qui vouloit usurper seul le pouvoir suprême, ou qui peut-être même furent seuls cause de sa perte, n'en suivirent pas moins l'exécution du projet qui sacrifioit la nation entière à leur féroce ambition. Tout étant préparé pour l'expédition, les Helvétiens se disposent à partir, et pour éteindre tout espoir de retour, ils brûlent leurs villes, leurs villages, et jusqu'aux provisions qu'ils ne pouvoient emporter (1). On sent par-là combien les

(1) Ces. de bell. Gall. l. I. c. 2, 3, 4, 5.

nobles redoutoient alors le goût naissant de la vie sédentaire et agricole, qui contrarioit leurs fureurs vagabondes; on voit un exemple de leurs premiers efforts pour détourner les peuples de la civilisation, ou les en arracher, lorsque la force de l'habitude commençoit à les y attacher.

Les Helvétiens partirent avec plusieurs peuples voisins qu'ils avoient entraînés dans leur projet. Ils commencent par ravager les terres des Allobroges, et se préparent à entrer dans la province romaine. César qui venoit d'être nommé gouverneur de la Gaule cisalpine et de la Province, leur en ôte tous les moyens. Enfin l'éduen Dumnorix profita de son autorité chez les Séquaniens, pour obtenir secrètement le passage des Helvétiens par leurs terres. Les Helvétiens à peine entrés dans la Celtique, ravagent les terres des Eduens, assiègent les villes, emmènent les hommes en esclavage. Les peuples effrayés ont recours à César, et lui demandent des secours. Ce général

marche contre les Helvétiens, surprend une grande partie de leur armée qui venoit de passer la Saône, en tue un grand nombre, et met le reste en fuite. Une autre défaite les force à demander la paix. Il n'en restoit plus que cent dix mille, de trois cent soixante-huit mille qui étoient sortis de leur pays, en comptant les vieillards, les femmes et les enfans. César les renvoya dans le pays qu'ils avoient quitté, afin de mettre une barrière entre la Germanie et les possessions romaines (1).

Nous venons de voir la cité agricole des Helvétiens renversée, et deux cent cinquante-huit mille hommes, plus des deux tiers d'une nation, exterminés par les suites affreuses de l'ambition et de la perfidie de leurs nobles; suivons maintenant les nobles de la Celtique, et nous les verrons achever également la ruine et l'avilissement de leur patrie.

---

(1) Ces. de bell. Gall. I. 28.

César brûloit du desir de se mêler des affaires de la Celtique, et il paroît qu'il avoit tout disposé pour en faire naître les occasions. Après la guerre des Helvétiens, des nobles de presque toutes les cités de la Celtique se rendent auprès de lui, pour le féliciter sur sa victoire, et le remercier d'avoir sauvé la Celtique. Ils poussent la bassesse et la flatterie jusqu'à lui demander la permission de tenir une assemblée générale, pour délibérer en commun sur quelques demandes qu'ils vouloient lui faire (1). Il suffit de réfléchir sur les dispositions et la conduite de ces nobles; de considérer la soif de la tyrannie qui les dévoroit, l'appât que leur offroient les Romains, en accordant leur amitié aux tyrans de leurs concitoyens, et en les soutenant dans leurs usurpations, pour sentir que la plupart d'entre eux étoient enchaînés aux desseins du Romain, et avoient mar-

(1) Ces. de bell. Gall. I. 30.

chandé avec lui la liberté de leur patrie. On sait d'ailleurs que César employoit au besoin les ruses et les intrigues pour parvenir à ses desseins, et si la prudence l'a engagé à jetter dans ses commentaires un voile sur les vrais ressorts de cette guerre, l'amour propre l'a poussé à n'oublier aucun fait propre à les faire connoître (1).

Bientôt les nobles des cités reviennent

(1) Asinius-Pollion auteur contemporain de César et qui étoit comme lui, capitaine, historien et orateur ; lui a reproché d'avoir souvent déguisé la vérité, dans ses commentaires. Ce reproche doit naturellement tomber sur les faits qui auroient pu mettre au grand jour, les ruses et les intrigues qu'il employoit pour parvenir à la tyrannie. *V. Dict. de Bayle au mot* CÉSAR.

C'est dans cette année que Tasget noble de la cité des Carnutes, fut mis en possession par César, de la souveraine autorité sur ses concitoyens, en récompense des services qu'il avoit rendus à ce général. Lorsque ce roi des

auprès

auprès de César. Divitiac, souverain pontife du pays, à qui sa place donnoit la plus grande influence sur toute la Celtique, Divitiac depuis long-tems l'homme des Romains et de César, et que nous allons voir jouer un des premiers rôles à côté du conquérant de sa patrie, étoit à la tête de l'ambassade. Ils demandent à César une audience secrète, et après l'avoir obtenue, ils se jettent aux pieds du Romain, en fondant en larmes. Divitiac parle au nom de tous; il expose

---

Carnutes, fut tué dans une conjuration, l'an de Rome 699; il étoit déjà dans la troisième année de son règne. *Tertiam jam hunc annum regnantem, inimici palam, multis etiam ex civitate autoribus, interfecerunt.* V. 35.

César ne nous dit pas ici que Tasget noble de la cité des Carnutes, le servoit secrètement; mais dans un autre endroit il dit, qu'il avoit rétabli ce noble dans le gouvernement dont avoient joui ses ancêtres, à cause des services qu'il lui avoit rendu dans ses guerres. *V. la note II. p.* 228.

les malheurs de la Celtique depuis qu'Arioviste s'est emparé d'une partie des terres des Eduens et des Séquaniens ; il implore les secours de César contre ce tyran, et tous appuient ses discours et ses demandes par des supplications et des larmes. César les console, en promettant de les venger ; et ce général voit ainsi s'ouvrir devant lui la brillante et funeste carrière qu'il brûloit de parcourir. Tout favorisoit son ambition. L'intérêt de la république exigeoit que l'on arrêtât les progrès des Germains dans la Celtique ; bientôt ils auroient menacé la province romaine. César parut travailler pour le peuple romain en travaillant pour lui-même.

Arioviste, loin de consentir à une entrevue que César lui proposa, répondit avec hauteur. Le proconsul lui rappela les faveurs qu'il tenoit du peuple romain, et lui déclara qu'il eût à y renoncer, s'il continuoit à faire entrer des Germains dans la Celtique, s'il gardoit

les otages qu'il avoit exigé des Eduens, qu'il leur fît la guerre, ou quelqu'autre mal. Arioviste brava ces menaces, favorisa de nouvelles invasions que la présence des armées romaines ne lui rendoit que trop nécessaires, et s'avança lui-même contre Besançon, principale ville des Séquaniens. César l'y prévient, marche à sa rencontre, et se prépare à lui livrer bataille. C'est là qu'on vit jusqu'à quel point les Celtes étoient déchus de cette ancienne bravoure qui renversoit tous les obstacles. Des hommes dont les ancêtres avoient dit en face à Alexandre, *qu'ils ne craignoient que la chute du ciel* (1), trembloient au seul nom de Germains, les représentoient comme des géans indomptables dont ils n'osoient soutenir la vue, et par ces lâches discours semèrent une telle crainte dans l'armée romaine, que les soldats pleuroient comme des femmes, s'occupoient

(1) Strab. l. VII. p. 301.

dans le camp, à faire leurs testamens, croyant leur perte inévitable; et que César fut sur le point d'être abandonné de ses meilleurs amis. Il ranima leur courage par ses discours et son exemple. Les Germains furent attaqués et vaincus; il n'en resta plus dans la Celtique. Avant la bataille, César avoit eu une entrevue avec Arioviste. Si l'on juge d'après le discours de ce dernier, les Celtes n'avoient point à se plaindre de sa conduite, et ils ne pouvoient s'en prendre qu'à eux de tous les torts qu'ils lui reprochoient. Ils l'avoient engagé à passer le Rhin, en lui faisant les promesses les plus avantageuses; ils lui avoient donné eux-mêmes les terres qu'ils possédoit, et les otages qu'il avoit entre les mains, et jamais il n'auroit songé à faire venir de nouveaux Germains à son secours, si les cités ne l'y eussent forcé en se liguant toutes contre lui, et en venant l'attaquer, sans en avoir reçu aucune injure. Obligé de se défendre,

il avoit défait toutes leurs troupes dans une seule bataille, imposé des tributs aux vaincus, selon le droit de la guerre; et ayant conquis, comme les Romains, une province dans la Celtique, il la gouvernoit à son gré par des droits semblables aux leurs (1).

Il étoit plus aisé de combattre Arioviste que de lui répondre. César vouloit absolument repousser les Germains dans leurs pays. Les nobles de la Celtique, si désespérés auparavant de voir ces Germains occuper, sous des tentes, une partie de leurs terres, virent tranquillement, prendre possession de ces mêmes terres, les Romains qui savoient assurer leurs conquêtes par des légions et des colonies, et avilir les peuples par un système suivi de despotisme et de tyrannie. Loin de gémir sur ce nouveau malheur, ils servirent à César d'espions et de délateurs; à force de trahisons, ils lui appla-

(1) Ces. de bell. Gal. liv. I. c. 39 et suiv.

nirent les voies à de nouvelles guerres, et joignirent leurs armes aux siennes pour déchirer leur patrie.

Cependant les Belges se voyoient exposés à éprouver bientôt le sort dont César menaçoit la Celtique. Arrivés les derniers des forêts de la Germanie, la plupart avoient conservé leurs anciennes mœurs; l'éloignement de la province romaine les avoit préservés de la corruption, et quelques-uns même interdisoient l'entrée de leur pays aux marchandises qui pouvoient favoriser le luxe ou la mollesse. Obligés de soutenir des guerres continuelles contre les hordes de Germains qui tentoient des incursions dans leur pays; leur bravoure étoit toujours en exercice, et seuls de tous les Celtes, ils avoient repoussé les Cimbres de leurs frontières. Cette nation étoit composée au midi des Rémois, des Soissonnois, des Bellovaques, des Vélocasses et des Calètes. Ces peuples habitoient les contrées qu'arrosent la Marne,

l'Aisne et la Seine. Ensuite en remontant vers le nord, on trouvoit les Ambians, les Véromanduens, les Atrébates, les Aduatiques, les Nerviens, les Morins et les Ménapiens. Ces derniers vivoient sur les bords de l'Escaut. Depuis ce fleuve jusqu'à la Meuse et au Rhin, on trouvoit d'autres peuples qui avoient retenu jusqu'alors le nom de Germains.

Loin de féliciter César sur des succès qui menaçoient leur liberté, les Belges ne virent qu'en frémissant les progrès de ses armes, et ses légions s'établir vers leurs frontières. La conduite des Celtes qui l'avoient favorisé leur parut odieuse et méprisable, et les Bellovaques, les plus puissans d'entre eux, alliés de tout tems avec les Eduens, rompirent aussitôt cette ancienne alliance, ne voulant rien de commun avec des peuples assez lâches pour présenter eux-mêmes la tête au joug, et souffrir patiemment les outrages et la tyrannie des Ro-

mains (1). Tous les Celtes ne partageoient pas la bassesse de leurs perfides chefs ; ceux qui s'étoient opposés à leurs projets, sentirent ce qu'ils avoient à attendre de César, et les Belges trouvèrent en eux des amis prêts à les seconder.

Une ligue formidable se forma de tous ces peuples. César avoit trop d'amis dans la Celtique, pour ne pas être instruit à tems de leurs préparatifs. A la première nouvelle, il part de l'Italie où il étoit alors, arrive dans la Celtique, et surprend par cette célérité les ennemis qui comptoient profiter de son absence.

Les Rémois sembloient devoir tomber les premiers sous les coups du Romain irrité ; mais il paroît que les Belges voisins des Celtes, dévoués au tyran, n'avoient pu résister à la contagion, et partageoient depuis long-tems leurs lâches sentimens. A l'approche de César, les

(1) Ces. de bell. Gall. II. 14.

deux principaux de la cité (1), Iccius et Antébrogius viennent le trouver, lui protestent qu'ils ne sont jamais entrés dans la ligue des autres Belges, mais qu'ils ont travaillé au contraire à en détourner les Soissonnois leurs concitoyens et leurs frères; et non-contens de se rendre à sa discrétion eux et leurs concitoyens, ils trahissent tous les secrets de la ligue, et dévoilent ses forces et ses mesures (2).

---

(1) Ces principaux de la cité (*principes civitatis*) n'étoient point des rois ou magistrats; mais les plus puissans d'entre les nobles; ceux qui par leurs richesses ou le nombre de leurs cliens, s'étoient fait un parti considérable, formoient des factions, s'arrogeoient le droit de gouverner les peuples selon leurs caprices, et tendoient à s'emparer de la tyrannie.

*In Graecis barbaris que gentibus princeps, apud veteres nihil aliud est, quam aliquis procerum, optimatum, nobilium.*

(2) La connoissance exacte que les Romains avoient de la ligue Belgique et du nombre

Trois cents mille hommes marchoient ou étoient prêts à marcher contre les Romains ; César voulant diviser de si

---

des troupes que chaque peuple avoit promis de fournir, fait assez croire qu'ils étoient entrés, ou du moins qu'ils avoient feint d'entrer dans cette ligue ; et cette opinion se confirme lorsqu'on lit dans César, que les Rémois ne lui envoyèrent des ambassadeurs, pour se rendre à lui, que parce qu'il étoit arrivé dans la Celtique plutôt qu'on ne l'avoit cru. Cependant ces embassadeurs s'excusent en disant qu'ils ne sont point entrés dans la ligue, et qu'ils ont même fait tout leur possible pour en détourner les Soissonnois. Voici ce me semble ce qu'on peut inférer de ce récit, d'après la connoissance de ce qui se passoit dans la plupart des cités de la Celtique.

Les deux nobles Iccius et Antébrogius, gagnés par les Romains, n'osoient se déclarer ouvertement de peur de s'attirer la nation sur les bras et de révolter ceux qui lui étoient attachés. Ils se contentèrent au commencement de faire jouer des intrigues, travaillèrent en secret à grossir leur parti, et tâchèrent d'y faire entrer les Soissonnois. Mais lorsque César

grandes forces, chargea le fidèle Divitiac de faire une diversion, en ordonnant à ses Eduens de ravager les terres des

---

tombé comme la foudre, de l'Italie dans la Celtique, sembloit menacer, à la tête de ses légions, d'exterminer la cité, ces deux chefs levèrent le masque, peignirent vivement au peuple la grandeur du danger, l'engagèrent à se rendre, se chargèrent de l'ambassade et vinrent exposer au général les excuses qu'ils s'étoient ménagées. Ces conjectures sont d'autant mieux fondées qu'elles sont conformes à l'esprit général qui régnoit alors dans la Celtique, à la situation des Rémois, au caractère de César, à sa conduite antérieure à l'égard des autres cités, à ses intérêts (*a*), aux faits qu'il rapporte ; puisqu'elles font disparoître les contradictions qui sembleroient résulter de sa narration. César devoit compter beaucoup sur l'exemple des Rémois ; et s'il avoit réellement des intelligences dans la cité, il est

(*a*) Il dit dans ses Commentaires, que les terres des Rémois lui furent d'un grand secours pour cette guerre. *Qui magno nobis usui ad bellum gerendum erant, commeatus que nostros sustinebant.* II. 9.

Bellovaques. Pour lui, il marche directement contre l'armée des Belges, qui s'étoient jettés avec fureur sur le pays des Rémois. Il oppose à la supériorité du nombre, celle de ses talens et de sa prudence, et saisissant un moment favorable, il parvient à disperser, massacrer ou mettre en fuite cette grande armée. Cette victoire lui ouvre l'entrée du pays des Soissonnois, qui prennent le parti de se rendre. C'étoit le tour des Bellovaques. Rassemblés dans leur ville principale, ils ne firent point de résistance, et demandèrent la paix en supplians. César ne leur fit grace qu'à l'intercession de Divitiac, soit quil voulût se montrer plus sévère à l'égard de cette cité, parce qu'elle étoit à la tête de la

assez naturel qu'il ne l'ait pas dit expressément dans ses mémoires. Il étoit bien plus flatteur de devoir cette soumission à la terreur de sa présence, qu'à des intrigues et des trahisons.

ligue ; soit pour affoiblir aux yeux de quelques-uns, l'horreur de la conduite de Divitiac, ou pour soutenir chez d'autres, une confiance dont il savoit si bien user au profit des Romains. Cette clémence fit impression sur les Ambians, qui se rendirent aussitôt sans difficulté.

Alors César se trouvoit sur les frontières des Nerviens, les plus austères et les plus courageux de tous les Belges, qui écartoient avec soin de leur pays, le vin et tout ce qui pouvoit les amollir et les corrompre. Indignés contre les Belges qui s'étoient rendus, ils déclarèrent qu'ils ne suivroient point ce lâche exemple, et qu'ils mourroient plutôt que de se soumettre à aucune condition. Ils moururent. Mais leur mort couta cher au vainqueur. Les Atrébates et les Veromanduens s'étoient joints à eux, tous se jettent avec impétuosité sur les troupes de César, et les légions romaines, commandées par cet habile général, victorieuses des Helvétiens et des Germains,

traînant à leur suite la plupart des chefs de la Celtique humiliée, furent renversées et battues par ces petits peuples sans discipline, sans cavalerie, sans places fortes, mais animés de l'enthousiasme de la liberté, qui souvent anéantit lui seul toutes les ressources de l'art, et auquel rien ne peut résister, lorsqu'il sait employer également ces ressources. La cavalerie romaine fut mise en déroute, l'infanterie enfoncée et dispersée, un grand nombre périt par le fer des Belges; César étoit vaincu. Des Celtes, les Tréviriens, envoyés à son secours, trouvant les ennemis dans le camp, les légions dispersées et des cadavres de toutes parts, ne doutent point de sa défaite, et retournent chez eux. Mais le Romain, digne d'admiration s'il eût fait une guerre juste, rétablit tout par son courage et son exemple. Il arrache le bouclier d'un soldat, avance à la tête des siens, appelle par leur nom tous les centurions, ranime le courage des

chefs et des soldats ; à son exemple ils se précipitent sur l'ennemi, et la victoire est aux siens.

Arrêtons-nous un instant pour admirer la vertu de nos ancêtres. L'horreur d'une perte inévitable n'affoiblit point leur courage. La mort en abattant les premiers rangs, ne faisoit pas reculer les seconds d'un seul pas ; ils combattoient fermes auprès des corps de leurs camarades, et entassant cadavres sur cadavres, ils bravoient derrière ces affreux remparts les Romains et le trépas : c'est le vainqueur lui-même qui leur rend ce glorieux témoignage. Ils furent exterminés. De soixante mille hommes capables de porter les armes, à peine en resta-t-il cinq cents. Les vieillards, les femmes et les enfans retirés dans un marais, obtinrent la vie de la clémence du vainqueur. Si tous les Celtes eussent ressemblé à ce petit peuple, les légions romaines auroient trouvé leur tombeau dans les Alpes. Mais il est bon de re-

marquer qu'il n'étoit point encore avili par le joug d'un seul. Six cents sénateurs formoient le conseil de cette petite république. Tous périrent pour la patrie, à l'exception de trois, trop foibles apparemment ou trop vieux pour combattre.

Les Aduatiques accourus au secours des Nerviens, apprirent en route cette terrible défaite, et retournèrent dans leur pays. Là ils se renfermèrent dans une place fortifiée sur-tout par la nature, et résolurent de s'y défendre. Ce peuple descendoit des Cimbres et des Teutons qui avoient ravagé autrefois la Celtique, et qui parvenus en-deçà du Rhin, avoient laissé dans cet endroit, sous la garde de six mille hommes, les choses qu'ils ne pouvoient transporter aisément. Après plusieurs guerres contre leurs voisins, ils jouissoient en paix de la liberté de vivre dans cette contrée, et partageoient la fortune de ses braves habitans.

Lorsque les Romains approchèrent de leurs

leurs murailles les machines terribles que les Aduatiques voyoient pour la première fois, ceux-ci sentirent le danger, et eurent recours à la ruse. Ils feignirent de se rendre, jetèrent dans les fossés une partie de leurs armes, cachèrent le reste, et ouvrirent leurs portes; mais au milieu de la nuit, croyant les Romains sans défiance, ils sortent de la place, et les attaquent dans leur camp. César avoit tout prévu; quatre mille Aduatiques furent tués, le reste repoussé dans la forteresse. Le lendemain César y rentra sans résistance, et fit vendre à l'encan tous ceux qui s'y trouvoient, au nombre de cinquante-trois mille ames.

Il ne restoit plus à soumettre dans cette contrée que les Morins et les Ménapiens; César les réserva pour un autre tems, et retourna en Italie. Avant son départ, il eut le plaisir d'apprendre que les peuples maritimes de la Celtique, depuis la Seine jusqu'à la Loire, s'étoient soumis à son lieutenant P. Cras-

sus, qu'il avoit envoyé contre eux. Ainsi toute la Celtique se trouva sous la dépendance des Romains, à l'exception de l'Aquitaine, et de quelques petits peuples des frontières, et cette grande conquête n'avoit coûté à César que deux campagnes. En partant, il envoya Galba contre quelques peuples qui gênoient encore le passage des Alpes, depuis le lac Léman jusqu'au-delà du Rhône; la plupart furent soumis.

Mais dans ces tems, il étoit plus aisé de faire des conquêtes que de les conserver; comme dans les nôtres, il est plus aisé de les conserver que d'en faire.

Les Celtes différoient entièrement des Romains par le gouvernement et les lois, par les mœurs et les usages, par les opinions et le langage, par la religion. Ces peuples que l'orgueil des Romains appeloit barbares, à bien des égards l'étoient moins qu'eux; ils l'étoient bien moins que ne le sont aujourd'hui la plupart des peuples du globe, si l'on entendpar-là des

usages, des institutions et des lois contraires à la raison et à l'humanité; plusieurs jouissoient encore de leur liberté; d'autres en conservoient quelque reste, ou du moins l'utile ressentiment de l'avoir perdue. Ceux mêmes qui, dans les cités, vivoient entièrement sous l'esclavage, n'avoient pas étouffé le sentiment qui la fait aimer; mais par un renversement bizarre, ils la voyoient dans la cause qui l'avoit absorbée, dans la superstition; et cette cause funeste, ils l'aimoient, comme la liberté même.

Si plusieurs cités parurent favoriser les desseins de César; il ne faut point en rejetter la honte sur les nations entières, mais bien sur les prêtres et les nobles qui abusoient de leur autorité sur le peuple, pour le plier à leur volonté, ou qui de concert avec les Romains, prenoient des mesures pour étouffer ses murmures ou sa résistance. L'asservissement total de la Celtique dissipa bientôt le prestige que les traîtres avoient

répandu sur les esprits. Ils furent abhorrés, plusieurs chassés des cités ou assassinés; on ne vit les Romains qu'avec horreur, on ne respira que vengeance. Des nobles déjà humiliés par l'autorité que César avoit accordée à leurs rivaux, et obligés d'obéir à ceux qui n'étoient auparavant que leurs égaux, virent naître ces dispositions et les fomentèrent. Toutes les passions se concentrèrent dans celle de la liberté, ou en prirent les couleurs. Le feu couvoit dans toute la Celtique; il éclata bientôt. Deux campagnes avoient suffi pour conquérir cette vaste province, sept années de travaux suffirent à peine pour la réduire.

L'incendie commença dans les dernières contrées soumises. Les Venètes répandus sur les côtes de l'Armorique, que nous nommons aujourd'hui la Bretagne, se repentirent de leur soumission, aussitôt après l'avoir faite. Ils étoient les peuples les plus puissans de l'Armorique, avoient une navigation et un commerce

actif, envoyoient leurs vaisseaux jusques dans les îles Britanniques, et fournissoient des commodités indispensables à tous ceux qui vouloient navigèr sur ces côtes. P. Crassus qui, avec une seule légion, les avoit effrayés et amenés à composition, crut pouvoir les vexer à son gré. Les blés étant venus à manquer dans la cité des Andes, où cette légion avoit pris ces quartiers d'hiver, il en fit demander à quelques peuples de l'Armorique. Les Venètes qui étoient du nombre, saisirent cette occasion pour tâcher de secouer le joug. Ils retinrent les ambassadeurs de Crassus, déclarèrent qu'ils ne les lâcheroient point, qu'on ne leur eût rendu leurs otages, et engagèrent aussitôt tous les peuples voisins, et même les Morins et les Ménapiens qui n'étoient pas encore soumis, à faire avec eux cause commune contre les Romains. Crassus dissimula. Mais César averti de cet évènement, prend les mesures les plus sages et les plus promptes. Il

empêche les alliés de se réunir, fait construire des vaisseaux, avancer une flotte contre Vannes, ville principale des Venètes, et après beaucoup de peines et de travaux, il parvient à les vaincre sur terre et sur mer. Le sénat de Vannes fut massacré, les habitans vendus à l'encan, et la ville livrée au pillage.

Pendant que César et ses lieutenans remportoient ces victoires sur les Armoriquains, Sabinus un autre de ses lieutenans, abattoit Viridorix chef des Unelles, auxquels s'étoient joints les Aulerques et les Lexoviens, après avoir massacré tous leurs sénateurs, qui s'opposoient à cette guerre. Ces peuples qui habitoient la Normandie, furent soumis de même que les Armoriquains.

Alors César impatient d'achever la conquête de la Celtique, envoya Crassus contre l'Aquitaine, et conduisit lui-même une armée contre les Morins et les Ménapiens. L'Aquitaine passa sous le joug de Rome. Mais César fut obligé

pour cette fois de renoncer à son entreprise, arrêté par les forêts immenses et les marais inaccessibles qui servoient de retraite ou d'embuscade aux peuples qu'il attaquoit.

Bientôt il fut forcé de retourner dans cette contrée. Les Usipètes et les Teuctères peuples Germains, chassés de leurs terres par les Suèves leurs voisins, avoient passé le Rhin, après avoir battu les Ménapiens qui s'étendoient au-delà de ce fleuve; et, favorisés secrètement par les Celtes, leur nombre augmentoit beaucoup dans la Belgique. César leur ordonne de rentrer dans leur pays. Au-lieu d'obéir, ils l'attaquèrent; et l'on vit encore ici que les Romains devoient plus à leur tactique qu'à leur courage. Huit cents cavaliers germains, battirent ou mirent en fuite cinq mille cavaliers de César. La honte de cette défaite étouffa tout sentiment d'humanité. César se conduisit dans cette occasion avec une barbarie qui fait frémir, et qu'aucune politique ne sau-

roit justifier. Il commença par retenir des ambassadeurs que les ennemis lui envoyèrent ; puis marchant contre eux il les attaque à l'improviste. Un grand nombre est tué, d'autres noyés dans le Rhin. Le vainqueur envoie à la poursuite des fuyards, et les fait tous massacrer, avec leurs femmes et leurs enfans. Lui-même passe le Rhin, pour suivre une partie des ennemis, qui s'étoient réfugiés chez les Sicambres. A son approche, ces derniers s'enfuient dans leurs forêts, abandonnent leurs habitations et leurs campagnes à la fureur du Romain, qui fit un désert de tout ce pays.

Cette conduite barbare put effrayer les hordes de Germains qui auroient songé alors à passer le Rhin ; mais elle dut confirmer de plus en plus les peuples de la Celtique dans l'horreur du joug romain.

Cependant l'audacieux César songe à pousser ses conquêtes dans les îles Britanniques. Comptant alors sur les Mo-

rins effrayés de ses succès ou séduits par ses promesses; il s'avance dans leur pays, dans le dessein de s'y embarquer avec ses troupes, et il y est reçu selon ses desirs. Il porte la guerre dans la Bretagne. Mais son absence ranime le courage des Celtes; de nouveaux troubles le rappellent dans la Celtique. Il y revient après avoir perdu une partie de ses vaisseaux et de ses soldats. Les Morins qui avoient facilité son passage, s'opposent à son retour; ils sont subjugués, et les Ménapiens éprouvent enfin le même sort. César appaise par sa présence les troubles qui s'étoient élevés, et passe en Italie, fier d'avoir porté la guerre dans des pays dont Rome, jusqu'alors, avoit ignoré l'existence (1).

La conquête de la Bretagne avoit enflammé l'imagination et les desirs du général romain; mais auparavant il falloit enchaîner la Celtique et prévenir

(1) Dion. Cass. l. XXXIX. p. 115.

les orages furieux qui s'y élevoient sans cesse contre la domination de Rome. Il crut y parvenir en arrachant aux cités les gens les plus propres à fomenter et conduire de nouvelles entreprises. Résolu d'emmener avec lui toute la noblesse des Gaules dont il croyoit devoir suspecter les dispositions, il la convoque au port d'Iccius où il vouloit s'embarquer. L'éduen Dumnorix refuse de le suivre, soulève les autres nobles en leur représentant ce projet comme un dessein formé de les assassiner loin des yeux de leurs cités; et lorsqu'on est près de s'embarquer, il part secrètement, et emmène avec lui la cavalerie éduenne qu'il commandoit. César le fait poursuivre et massacrer; puis il s'embarque, plein de confiance dans les mesures qu'il venoit de prendre, et comptant sur les légions qu'il laissoit dans la Celtique. Il se trompoit. Vainqueur des Bretons, il eut encore à vaincre les Celtes si souvent subjugués.

Deux chefs, Induciomare et Ambiorix lui préparoient ces nouveaux embarras. Le premier rejetté du gouvernement des Trévìriens par César qui avoit favorisé son rival Cingétorix, nourrissoit dans son cœur un ferment de vengeance qui n'attendoit qu'une occasion. Le second voyant avec chagrin les légions qui contenoient la cité des Carnutes sa patrie, se prêta volontiers aux vues d'Induciomare, et s'associa à ses desseins. Ambiorix ayant rassemblé secrètement des troupes, tombe à l'improviste sur le camp des Romains commandé par Sabinus et Cotta. Les Carnutes sont repoussés. Frustré de ses espérances, Ambiorix a recours à la ruse. Il demande un pourparler, et l'ayant obtenu, il feint d'avoir toujours eu de la reconnoissance pour César, et de l'attachement pour les Romains. Forcé par la multitude de sa cité à entrer dans une conjuration générale de la Celtique, c'est malgré lui qu'il a pris les armes;

et pour prouver la sincérité de ses discours, il avertit Sabinus et Cotta que toutes les légions vont être attaquées en même tems dans la Celtique, que les Germains appelés au secours des Celtes, ont déjà passé le Rhin et paroîtront dans deux jours, et il finit par leur conseiller d'abandonner au plutôt leur camp, pour se joindre à quelqu'autre légion voisine, afin d'opposer à l'ennemi des forces réunies.

Sabinus dupe de ce conseil perfide, voulut le suivre; Cotta s'y opposoit vivement; le premier l'emporta. Les Romains quittent leurs retranchemens, se mettent en marche, et sont massacrés avec leurs chefs dans des embuscades et dans leur camp, où une partie se réfugia.

Encouragé par cette victoire, Ambiorix vole avec son armée chez les Belges, soulève toutes les cités, et attaque sur les bords de l'Escaut une autre légion romaine commandée par Q. Tullius Cicé-

ron. Celui-ci fut plus sage que les deux autres. Il résista aux attaques et aux ruses de l'ennemi. Ambiorix le pressoit vivement, pour prévenir l'arrivée de César; Cicéron se défendoit avec opiniâtreté, espérant sur cette arrivée. Il arrive en effet. Aussitôt Ambiorix marche à sa rencontre, lui livre bataille et est vaincu.

La célérité de César fit encore ici le bonheur des Romains. Déjà Induciomare maître dans sa cité, marchoit contre la légion campée chez les Rémois. Déjà la victoire d'Ambiorix avoit ranimé les espérances. A l'exception des anciens traîtres, les Eduens et les Rémois, toutes les cités agitées, tenoient en secret des conseils, s'envoyoient des ambassadeurs, armoient contre les légions, ou marchoient déjà pour les attaquer. La défaite d'Ambiorix réprima ces projets généreux; la prudence de César acheva de les dissiper.

Le seul Induciomare ferme dans sa résolution, ne perdit point courage. Ne

pouvant engager les Germains à passer le Rhin, il n'en poursuit pas moins ses projets, et soulève de nouveau toute la Celtique. Soutenu d'un côté par les Nerviens et les Aduatiques, comptant de l'autre sur les Sénonois et les Carnutes, il marche à la tête d'une nombreuse armée, et attaque le camp du romain Labiénus. Mais la trahison des nobles de la Celtique, si souvent funeste à leur patrie, rompit encore, dans cette occasion, les forces qui tendoient à la délivrer. Cingétorix, ce vil roi des Tréviriens, qui avoit vendu sa liberté à César, pour exercer en son nom la tyrannie, ramasse tous les traîtres de sa cité, se joint à Labiénus, et l'aide de ses forces et de ses avis. Induciomare est attaqué; il perd la bataille et la vie, et les amis de la liberté se trouvent, au nord de la Celtique, abattus et sans chef.

Le feu n'étoit qu'assoupi; il se ralluma bientôt. Les Carnutes et les Sénonois restèrent armés. Ambiorix reparut,

et les Belges eurent un autre chef. César avoit assemblé à Paris tous les principaux chefs des cités de la Celtique. Les Sénonois méprisèrent ses ordres, et ne parurent point à cette assemblée. Les Carnutes et les Trévirïens leurs alliés secrets, imitèrent leur exemple. Tous les autres s'y rendirent; mais plusieurs en paroissant se soumettre aux ordres du tyran, prirent secrètement leurs mesures pour s'en délivrer à jamais.

Vaines mesures! Les traîtres en détruisirent une partie, les talens de César triomphèrent du reste. Les Sénonois et les Carnutes se rendent à l'approche des troupes de César, séduits par les intrigues des Eduens et des Rémois, ou ne voyant peut-être dans les desseins de leurs chefs que le projet de les faire changer d'esclavage. Les Eduens demandèrent à César la grâce des premiers, et les Rémois celle des seconds. Accon chef des Sénonois fut livré aux Romains.

Cependant Ambiorix, à la tête de ses

troupes et de celles des Belges, marchoit contre Labiénus. Les Germains qui avoient enfin consenti à passer le Rhin, s'avançoient pour le soutenir. Mais ce chef plus courageux que prudent, fut trompé par une ruse, vaincu et obligé de se sauver dans la forêt des Ardennes. Aussitôt les Germains repassent le Rhin, et les Romains maîtres de la cité des Tréviriens, payent les services de Cingétorix, en lui rendant la tyrannie. César brûlant du désir de la vengeance, passe le Rhin pour punir les Germains; et ravage le pays des Suèves, qui se sauvent à son approche. Il repasse ensuite dans la Celtique, et tombe sur le pays des Eburons, qui se dispersent tremblans, dans le fond de leurs forêts. Cette fuite ne sauroit appaiser la rage du Romain, il veut exterminer jusqu'au dernier homme de ce peuple malheureux, qui a osé défendre sa liberté; il veut sur-tout assouvir sa vengeance sur l'audacieux Ambiorix. Il excite contre eux tous les peuples des environs,

environs, et les invite au carnage par l'appât du butin. Les Sicambres passent le Rhin pour prendre part à cette proie; mais après avoir ravagé les terres des Eburons, ils tombent sur les Romains eux-mêmes, leur tuent un grand nombre de soldats, et retournent dans leur pays chargés des dépouilles des uns et des autres.

Ambiorix sut échapper à la vengeance de César, elle tomba sur Accon. Dans une assemblée générale que le vainqueur convoqua dans la métropole des Rémois, ce malheureux chef des Sénonois fut condamné à mort. Le tyran fit tourner contre le défenseur de la patrie les lois faites contre les traîtres. Accon périt comme conspirateur, et ceux qui avoient livré la Celtique aux brigands romains, étoient au nombre de ses juges.

A force de carnage et de dévastations, César crut avoir enfin réduit la Celtique à supporter sans murmure l'ignominie de l'esclavage. Il se trompoit, les tyrans

des cités avoient cherché un soutien et un complice, mais ils ne vouloient point d'un maître. L'atroce et insultant supplice d'Accon, avoit révolté tous les esprits, une nouvelle ligue fut résolue et confirmée par des sermens. Plus terrible que toutes les autres, elle faillit d'exterminer les Romains dans la Celtique, et de remettre pour jamais les Alpes entre les deux nations.

César étoit occupé en Italie, lorsqu'éclata cette nouvelle guerre. Les Carnutes effacèrent la honte de leur dernière reddition, en levant les premiers l'étendart. Ils marchent au jour convenu, se jettent dans la ville de Genabum, et tuent tous les Romains qui s'y trouvent. Aussitôt cette nouvelle est portée dans toute l'étendue de la Celtique. Des hommes placés sur les sommets des montagnes, l'annoncèrent successivement par de grands cris, et Vercingentorix prince des Arvernes, l'apprit le même jour, à plus de cinquante lieues de Genabum.

Les scènes qui se passèrent alors dans cette cité, présagent déjà le mauvais succès de cette terrible entreprise. Ils ne réussiront pas, chefs orgueilleux, vos projets de vengeance et de liberté ! Vous avez rompu vous-mêmes, le ressort de vos cités, vous avez étouffé l'énergie des peuples. Autrefois les Celtes étoient des hommes fiers de leur liberté, ardents à la défendre, volant sur vos pas pour renverser les armées qui la menaçoient ; vous en avez fait des esclaves avilis par la tyrannie, indifférens sur votre sort et sur la patrie, accoutumés à frémir de vos projets, parce qu'ils ne tendent qu'à leur infortune. Que leur importe le joug romain, s'ils ne peuvent secouer le vôtre qui leur paroît plus dur encore ! Par quel motif pourroient-ils vous suivre, vous défendre, vous qui ne les poussez au combat que pour acquérir au prix de leur sang, l'horrible pouvoir de les charger impunément de fers ? Quelle confiance auront-ils dans vos promesses, eux qui

mille fois furent les victimes de vos perfidies? Non, vos efforts sont inutiles, la Celtique tombera dans l'abîme que vous lui avez creusé; et si la postérité gémit sur les succès du conquérant barbare, elle sourira sur votre perte, exemple mémorable pour les tyrans de leur patrie.

Il étoit fils d'un tyran ce Vercingentorix. Son père Celtillus avoit usurpé le souverain pouvoir, il en avoit été puni par les rivaux de sa tyrannie, qui l'avoient fait périr. Le fils, fort d'un parti nombreux, n'attendoit qu'une occasion pour reprendre l'autorité de son père, et venger sa mort. La ligue contre les Romains parut la lui offrir. A la nouvelle des premières hostilités, il assemble les siens et les excite à prendre les armes; mais les autres nobles s'y opposent, il est chassé de la ville. Vercingentorix parcourt les campagnes, rassemble une armée de misérables et de vagabonds, rentre victorieux dans la ville, en chasse à son tour ses ennemis,

prend le titre de roi, et envoie des ambassadeurs à toutes les cités liguées. Elles le nomment général de la ligue, et lui envoient des otages. Mais comment parvient-il à se rendre maître de ces troupes d'esclaves qu'il forçoit à se ranger sous ses drapeaux? C'est en établissant dans son armée cette discipline féroce, assez semblable à celle des barbares de nos jours. Le moindre signe de découragement ou de mauvaise volonté est puni par des supplices affreux. Aux uns, il fait couper les oreilles, aux autres il fait crever les yeux; et les renvoie dans leurs cités comme un exemple terrible. Les plus coupables sont jetés dans les flammes, ou expirent dans d'autres tourmens.

Telle fut l'armée de Celtes qui mit César en danger de perdre la Celtique; tel fut le chef qui la commandoit. Qu'auroit-elle fait, si elle eût été composée d'hommes libres, et que Vercingentorix eût joint à ses grandes qualités la con-

fiance qu'inspirent les vertus d'un citoyen.

Vercingentorix commence par diviser son armée. Une partie s'avance contre la Province romaine, sous les ordres de Luctéric, noble de la cité des Carduces; lui-même conduit l'autre contre les Berruyers soumis aux Eduens, et tremblans comme eux sous les ordres de César. Les Eduens et les Rémois n'étoient point entrés dans cette ligue. Mais la conduite des premiers, dans cette occasion, prouve assez que les troupes de cette cité ne partageoient point l'infamie de leurs chefs. Envoyés à la défense des Berruyers; ils refusent de passer la Loire qui séparoit les deux peuples, et retournent chez eux sous les prétextes les plus légers. Les Berruyers encouragés par cette défection, embrassent aussitôt le parti de Vercingentorix.

Cependant Luctéric soutenu par quelques peuples de l'Aquitaine, menace d'entrer dans la Province romaine. Le

danger étoit instant. César le repousse par sa célérité ; il arrive dans la Province : sa présence ranime les Romains. De nouvelles troupes jointes aux anciennes défendent Narbonne et la Province ; et Luctéric se retire dans l'Aquitaine. Alors César veut porter la terreur dans la cité de Vercingentorix. C'étoit au milieu de l'hiver. Les Cévennes couvertes de neiges sembloient défendre les Arvernes et former entre eux et les Romains un énorme mur, que nul mortel, dans cette saison, n'avoit encore osé franchir. César le franchit. Six pieds de neige écartés par ses soldats avec des travaux incroyables, leur ouvrent enfin les passages. Ils tombent sur les Arvernes qui n'avoient pas même songé à se mettre en état de défense : la terreur et l'effroi se répandent au loin ; Vercingentorix, à la prière des Arvernes, vole au secours de la cité. César ne juge pas à propos de l'attendre. Il laisse à Brutus le commandement des troupes

dans cette contrée, et s'avance dans la Celtique pour rassembler ses légions éparses, ranimer les cités chancelantes, prévenir de nouvelles défections, et tirer de la cavalerie des cités de la Germanie, que la terreur de ses armes lui avoit attachées. Alors Vercingentorix ramène son armée chez les Berruyers, et attaque Gergovie, ville des Eduens. Il faisoit encore le siége de cette ville, lorsqu'il apprend que César, après s'être emparé de Vellonaudum, ville des Sénonois, et avoir pris et brûlé Genabum, s'avance vers les frontières des Berruyers. Impatient de se mesurer avec le Romain, il part avec son armée, dans le dessein de lui livrer bataille. César assiégeoit Noviodun qui se trouvoit sur sa route. Déjà les assiégés ouvroient leurs portes après avoir demandé et obtenu la vie ; déjà ils avoient livré quelques otages au vainqueur, lorsqu'ils découvrent l'avant-garde de Vercingentorix qui s'avançoit à leur secours. A cette

vue, leurs espérances renaissent, ils reprennent les armes, ferment leurs portes, et rompent la capitulation. César se prépare au combat. La cavalerie germaine qu'il envoie contre Vercingentorix tombe avec impétuosité sur celle des Celtes, la rompt et la met en fuite. Après cette victoire, les assiégés sans espérance, saisissent plusieurs d'entre eux qu'ils disent les avoir excités contre les Romains, les livrent à César, et se rendent. Avaric, situé sur les frontières des Berruyers, étoit la seule place qui défendît encore leur cité. César s'avance avec son armée pour en faire le siége.

Mais Vercingentorix, frappé des progrès de son rival, a songé à d'autres moyens. Il assemble les chefs de son armée, et leur propose d'affamer les troupes de César, en détruisant au loin toutes les provisions. « Sans vivres pour les soldats, sans fourrage pour la cavalerie, ils seront forcés, dit-il, de se retirer d'eux-mêmes; ou se dispersant loin

de leur camp, ils nous offriront de tous côtés une proie facile, et bientôt une victoire aisée. Hâtons-nous donc de livrer aux flammes les villes et les autres habitations que nous ne pouvons défendre, et faisons autour de nos ennemis un désert qui leur serve de tombeau. Ce parti, peut-être, paroîtra dur et cruel, mais il est bien plus dur encore de voir traîner en esclavage vos femmes et vos enfans, de les voir expirer sous le fer du Romain, et ce sort est inévitable si nous sommes vaincus. »

Ce conseil est approuvé; les Celtes mettent eux-mêmes le feu à leurs habitations; plus de vingt villes sont la proie des flammes; les habitans, en voyant ce triste spectacle, se consolent par l'espoir de les relever après la victoire. Avaric devoit éprouver le même sort; mais Vercingentorix consent à la conserver, touché par les prières des habitans qui lui représentent que c'est une des plus belles villes de la Celtique, le rempart et l'or-

nement de leur cité ; et que fortifiée par la nature, il est aisé de la défendre.

Ces mesures prises, les Celtes suivent les Romains à petites journées, et campent à quelque distance d'Avaric, sur des hauteurs défendues par des bois et des marais. Là, ils veillent au salut de la ville, observent tous les mouvemens des Romains, et tombent sur les détachemens obligés d'aller chercher au loin des vivres et des fourrages. La situation des Romains étoit pénible et inquiétante ; mais les soldats supportent sans se plaindre les travaux et la faim. César leur propose de lever le siége, s'ils ne peuvent plus en soutenir les fatigues. Tous le prient de le continuer, regardant comme une honte de renoncer à leur entreprise. Enfin la ville est prise, et les Romains se vengent sur les habitans des maux qu'ils ont soufferts. Tout fut égorgé, femmes, vieillards, enfans, au nombre de quarante mille. Huit cents seulement parvinrent à se réfugier dans le camp des Celtes.

Vercingentorix, en général habile, tire parti de cet échec pour augmenter son autorité. Loin d'en paroître abattu, il se montre avec confiance à la multitude ; il attribue le succès des Romains, non à leur courage, mais à la ruse et à la science des siéges ignorée des Celtes ; il l'attribue à l'imprudence des Berruyers obstinés, contre son avis, à conserver et défendre cette ville. Il engage les Celtes à mieux fortifier leurs camps, ranime leur courage par des promesses et des espérances ; il leur annonce qu'il est sur le point d'attirer dans son parti toutes les cités de la Celtique qui n'y étoient point encore : union qui va, dit-il, les rendre invincibles.

En effet, il n'avoit cessé de solliciter les cités attachées aux Romains d'abandonner ces ennemis de la patrie. Ruses, promesses, dons, prières, il avoit tout employé, et le succès répondoit à ses espérances. Déjà Theutomat, roi des Nitiobriges, dans l'Aquitaine, oubliant le

titre d'ami des Romains dont s'étoit honoré son père, marchoit avec une nombreuse armée, pour se joindre à celle des Celtes ; déjà les Eduens eux-mêmes étoient sur le point de rompre avec les Romains leur longue et honteuse alliance; déjà les cités lui envoyoient de toutes parts des renforts et des secours.

Cependant César avoit divisé son armée en deux parties. L'une marchoit contre les Sénonois et les Parisiens, sous les ordres de Labiénus ; lui-même étoit entré avec l'autre dans la cité des Arvernes, et avoit mis le siége devant Gergovie. Vercingentorix l'y suivit, et plus heureux que la première fois, il lui tua beaucoup de monde, l'obligea à lever le siége, et à quitter le pays.

Bientôt César éprouve de nouveaux revers qui augmentent le danger de sa situation. Il apprend que toute la cité des Eduens s'est réunie à la ligue, que deux de leurs chefs ont pillé et brûlé Noviodun, où il faisoit garder ses provi-

sions, son trésor, et les otages des cités. Alors il se presse de passer la Loire pour rejoindre l'armée de Labiénus.

Ce dernier avoit acheté quelques succès par des peines infinies. Arrivé sur les bords de la Seine, il veut pénétrer dans Paris. Une armée de Celtes rassemblés de toutes les cités voisines, en défendit le passage, contre tous les efforts de l'art et du courage. Ne pouvant réussir de ce côté, il tourne sur Melun, s'empare aisément de cette ville, et ayant fait passer en cet endroit la Seine à son armée, elle marche de nouveau vers Paris. Cette ville étoit en cendres. Les Celtes avertis de l'arrivée des Romains, y avoient mis le feu, et s'étant rassemblés sur les bords de la Seine, ils vinrent se poster fièrement vis-à-vis du camp de l'ennemi.

C'est là que Labiénus apprit la retraite de César, la défection des Eduens, la fermentation générale des Gaules, et les préparatifs de guerre des Bellovaques

qui, épiant depuis long-tems un moment favorable pour se déclarer, étoient prêts à tomber sur lui avec une armée formidable.

Menacé par ces nouvelles forces, éloigné de tout secours, trompé par de faux bruits sur la retraite de César, Labiénus ne crut pas prudent de risquer une bataille, et songea plutôt aux moyens de sauver son armée. Les mesures qu'il prit pour sa retraite, le servirent mieux peut-être que n'auroit fait une attaque. Les Celtes croyant qu'il prenoit la fuite, et trompés par un désordre apparent, suivirent son armée, l'attaquèrent et furent vaincus. Alors Labiénus put se retirer tranquillement à Agendicum, où César le joignit bientôt avec son armée.

L'attachement des Eduens pour César avoit contenu plusieurs cités; leur défection bannit toute crainte. Toutes se crurent au moment de recouvrer leur liberté. Animées d'un même esprit, elles se rangent autour de Vercingentorix, et

l'on tient à Bibracte une assemblée générale où la ligue est renouvellée, et le commandement confirmé à ce général. Les Rémois et les Lingons furent les seuls qui n'y parurent point, par crainte ou par attachement pour les Romains. Les Tréviriens en furent empêchés par leur situation.

Vercingentorix fier de ses succès et de ses nouvelles forces, forme le projet de couper aux Romains toute retraite dans la province, et de les exterminer sur les terres de la Celtique. Cette confiance fit son malheur. Il attaqua inconsidérément l'armée de César, qui lui fit éprouver un terrible échec. La cavalerie germaine eut encore ici la plus grande part à la victoire.

Cette imprudence fut suivie d'une plus grande encore. Le général Celte rassemble son armée fugitive, et se renferme avec elle dans les murs d'Alise. Le lendemain César arrive auprès de cette ville. Il se représente les Celtes effrayés, découragés

découragés par la déroute de leur cavalerie dans laquelle ils avoient mis leur plus grande confiance, et voulant profiter du moment, il encourage ses soldats, fait faire une circonvallation de onze mille pas, et prend toutes sortes de mesures pour tenir l'ennemi bloqué, et résister à ses sorties, s'il tentoit d'en faire quelques-unes.

A la vue de ces préparatifs, Vercingentorix sent tout le danger de sa position; mais toujours ferme et courageux, il fait une sortie sur les ouvriers, en tue un grand nombre, et seroit parvenu peut-être à les disperser, sans la cavalerie germanique que César envoya pour les soutenir. Les Celtes furent repoussés; mais les Germains laissèrent un grand nombre des leurs sur le champ de bataille.

Les ressources de Vercingentorix n'étoient point épuisées, son courage n'étoit point abattu. L'excès du danger lui suggère des moyens extrêmes. Il assemble

sa cavalerie. « Hâtez-vous, leur dit-il, d'aller dans vos cités, forcez à se joindre à vous tous ceux qui sont en état de porter les armes, et revenez avec eux à notre secours. En ménageant nos provisions, il nous en reste pour trente jours, et peut-être un peu plus. Mais songez que le moindre retard livre à la rage de l'ennemi quatre-vingt mille braves gens qui combattent pour la liberté de la patrie. » Tous approuvent la résolution de Vercingentorix. Au milieu de la nuit, la cavalerie sort de la ville, trouve une issue, s'échappe, et se disperse dans toute la Celtique.

César averti de ce dessein, profite du tems qui lui reste pour achever ses retranchemens; et forçant la nature à seconder les efforts de l'art, il les porte à un point de perfection digne de son génie.

De leur côté, les Celtes ne restent point oisifs; toutes les fois qu'ils trouvent une occasion favorable, ils font des sor-

ties violentes, quelquefois par plusieurs portes en même tems, et s'efforcent de renverser les ouvrages des Romains.

Cependant le tems fixé pour l'arrivée des secours étoit écoulé, les vivres étoient épuisés, la famine affreuse pressoit les assiégés. Dans cette extrémité, les Celtes tiennent conseil. Les uns veulent qu'on se rende, d'autres que l'on fasse une dernière sortie, et qu'on épuise sur l'ennemi le reste de ses forces. « Loin de nous, dit Critognat, noble de la cité des Arvernes, loin de nous ceux qui nous proposent l'ignominieuse servitude sous le nom de reddition. Ils sont indignes du nom de citoyens, ceux qui nous donnent ces lâches conseils; chassons-les de notre assemblée. C'est à ceux qui parlent d'attaquer l'ennemi que je m'adresse; eux seuls n'ont pas oublié la vertu de nos ancêtres. C'est lâcheté, et non courage de ne pouvoir supporter quelque tems le besoin. Il est plus aisé de s'offrir à la mort que de souffrir patiem-

ment la douleur. Si la vie étoit ici la seule chose à perdre, comme vous, je dirois, mourons! mais oublions-nous la Celtique entière que nous avons appelée à notre secours? Voulons-nous que nos parens, nos alliés, frappés à leur arrivée du spectacle de quatre-vingt mille hommes tués dans le même endroit, aient à combattre sur nos cadavres? Ne privons point de notre secours, ceux qui affrontent le danger pour notre salut. Ne perdons point la Celtique entière par des conseils lâches ou téméraires, ne la livrons point à une servitude éternelle. Pour un jour de retard, doutez-vous de la fidélité et de la constance de nos concitoyens? Si leurs messagers ne peuvent parvenir jusqu'à nous, pour vous annoncer leur arrivée, consultez les témoins que vous avez sous les yeux, ils vous en diront assez. Regardez les Romains, voyez-les travailler sans relâche, le jour et la nuit; voyez leur ardeur à se munir et à se retrancher, et ne doutez plus ni

de la crainte qui les occupe, ni des secours qui vous arrivent. Vous voulez savoir mon avis, le voici : Faisons ce qu'ont fait nos ancêtres dans la guerre des Cimbres et des Teutons, bien moins terrible que celle d'aujourd'hui. Repoussés dans leurs villes, réduits comme nous à la famine, ils persistèrent courageusement, et plutôt que de se rendre, ils soutinrent leurs vies, avec les corps de ceux que l'âge empêchoit de combattre. Et quand nous n'aurions pas cet exemple, il faudroit le donner pour la défense de la liberté, et l'instruction de nos neveux. Quelle différence entre la guerre des Cimbres et celle-ci ! Après avoir ravagé la Celtique, après avoir semé par-tout la désolation et le malheur, ils sortirent enfin de nos frontières, et se répandirent sur d'autres terres ; ils nous laissèrent nos droits, nos lois, nos campagnes, la liberté. Mais les Romains, quel est leur unique but, leur unique désir ? Envieux de la gloire de ceux qui se sont rendus

fameux par les armes, c'est de s'établir dans leurs campagnes et dans leurs cités, pour les tenir courbés sous un joug éternel. Jamais ils ne firent d'autres conditions. Et si vous ignorez leur conduite envers les nations éloignées ; regardez la partie de la Celtique qu'ils ont réduite en province, voyez-là privée de ses droits, soumise à d'autres lois, tremblante sous la hache, accablée sans espoir sous le poids de la servitude ».

Ce terrible discours rallume dans tous les cœurs l'horreur de l'esclavage. Le conseil de Critognat fait frémir, on se résont à souffrir jusqu'à la dernière extrémité, avant que de le suivre. Mais si le secours manque et qu'il n'y ait plus de ressource, on préfère ce parti à une paix honteuse. A la fin cependant, on fait sortir de la ville les vieillards, les femmes et les enfans. Ces malheureux se traînent vers les Romains fondant en larmes, implorant leur pitié, demandant comme une grâce la servitude et

quelque nourriture. César plus barbare que les Celtes, les fit repousser vers la ville. Les Romains les virent errer pendant quelque tems entre les murs et le camp, et expirer les uns après les autres, de faim et de désespoir.

Mais tout-à-coup de grands cris se font entendre du milieu de la ville, des cris de joie que poussoit ce peuple expirant. Les Celtes des cités arrivent, on les découvre du haut des tours, ils approchent du camp des Romains. Les assiégés accourent de toutes parts, s'assemblent, se félicitent, s'encouragent, s'excitent à de nouvelles espérances. Ils préparent tout pour une nouvelle sortie, tandis que les assiégeans se disposent à la défense. Enfin la nombreuse armée des Celtes, qui venoit au secours de Vercingentorix, attaque les assiégeans d'un côté, tandis que de l'autre, les assiégés poussés par la faim et la vengeance, tombent sur eux du haut de la ville. Pressés entre ces deux forces terribles,

les Romains semblent livrés à une perte inévitable. Au-dessus de leurs têtes, les cris et les hurlemens des Celtes, signes ordinaires de la confiance et de la supériorité de ces peuples, se croisent et grondent comme le bruit précurseur de la foudre. Mais au génie de César, au courage de ses troupes, cèdent tous ces efforts menaçans. Les Romains ont fait face des deux côtés. On se bat avec acharnement de part et d'autre, on fait des prodiges de valeur ; pendant six heures le carnage continue, et la victoire est incertaine. La nuit alloit séparer les combattans, lorsque la cavalerie germanique, ressource ordinaire de César, tombe avec impétuosité sur les Celtes, les rompt, en tue un grand nombre et met le reste en fuite. Ceux de la ville y rentrent, tristes et désespérés de cette défaite ; les autres poursuivis par les Romains, n'ont pas le tems de se rallier, et se sauvent en désordre jusques dans leur camp.

Là ils passent la journée suivante à faire des préparatifs et des projets. Au milieu de la nuit, ils sortent de nouveau de leurs retranchemens, attaquent les lignes des Romains, et appellent à grands cris ceux d'Alise, qui sortent aussitôt pour les seconder. Ils furent encore repoussés avec une perte considérable. Enfin une troisième bataille acheva de les abattre, et décida du sort de la Celtique. Les Romains y coururent plus de danger que dans les deux autres. Mais sur le point d'être vaincu, César sut encore enchaîner la fortune. Cinquante mille hommes d'élite, sortis du camp des Celtes pour attaquer les Romains, périrent presque tous dans cette action, sans compter ceux d'Alise qui étoient sortis pour seconder l'attaque. Plusieurs chefs furent pris vivans, d'autres tués sur le champ de bataille. Le petit nombre des fuyards portèrent la frayeur dans le camp; le reste de l'armée se dispersa. Chaque troupe retourna dans sa cité,

et Vercingentorix enfermé dans Alise avec les siens, privé de secours et de nourriture, ne vit plus aucun espoir de salut.

Dans cette affreuse situation, son grand caractère ne se démentit point. Il pouvoit aisément s'échapper (1). Il assemble son conseil. « Ce n'est point pour mon propre avantage, dit-il, que j'ai entrepris cette guerre, mais pour défendre la liberté de tous. La fortune l'emporte, il faut céder. Je me livre entre vos mains, disposez de moi; appaisez par ma mort le courroux des Romains, ou livrez-moi vivant à leur vengeance ».

Les assiégés envoient des ambassadeurs à César. Ils étoient à ses pieds, lorsqu'un guerrier d'une taille supérieure, portant sous les armes l'air et la majesté d'un héros, paroît au milieu de l'assemblée. C'étoit Vercingentorix.

(1) Dion. Cassius l. XL. p. 140.

Sa présence effraie plus d'un Romain : il se fait un grand silence. Le Celte s'avance, et sans proférer une seule parole, il se jette à genoux et tend au vainqueur des mains suppliantes. Cette scène attendrit quelques-uns des spectateurs. L'inflexible César ne répondit point à cette noble confiance ; le héros de la Celtique est chargé de chaînes ; son supplice n'est différé que pour le faire servir d'ornement à un triomphe (1). Après cette victoire, plusieurs cités se soumirent ou feignirent de se soumettre.

Pendant deux ans encore, des troubles roulèrent dans toute la Celtique, derniers efforts d'une liberté expirante. Ils furent appaisés sans beaucoup de peine. Les Berruyers qui s'étoient soulevés virent emmener en esclavage plusieurs milliers d'entre eux ; et César tombant rapidement sur toutes les cités disposées à se porter des secours, les pressa telle-

(1) Dion. Cass. *loc. cit.*

ment de leur propre danger, qu'elles n'eurent pas le tems de songer à la défense commune. Bientôt les Carnutes osent recommencer la guerre. César paroît, et ils prennent tous la fuite, abandonnant toutes leurs habitations au pillage des Romains. César maître de Genabum envoie à la poursuite des fuyards; la plupart sont tués, les autres faits prisonniers ou forcés de se disperser dans les cités voisines.

A cette guerre succéda celle des Bellovaques. Lorsque Vercingentorix assiégé dans Alise, avoit demandé des secours à toute la Celtique, on avoit tenu une assemblée générale, et décidé que chaque cité fourniroit un certain nombre de combattans. Mais les Bellovaques avoient refusé de se soumettre à cette résolution, disant qu'ils feroient la guerre aux Romains pour leur propre compte, et qu'ils ne vouloient obéir à personne (1). Ils s'étoient en effet pré-

(1) Ces. de bell. Gal. lib. VII. c. 75.

parés à cette guerre, et nous avons vu leurs préparatifs éloigner Labiénus des bords de la Seine. Après la défaite de Vercingentorix, ils mettent sur pied tous les hommes en état de porter les armes, augmentent cette nombreuse armée de tout ce qu'ils peuvent tirer des cités voisines, et menacent bientôt les terres des Soissonnois, que César avoit soumis aux Rémois. Ceux-ci demandent des secours au général Romain, qui marche lui-même contre les Bellovaques. Arrivé en leur présence, il est frappé de leur grand nombre, n'ose risquer une bataille, se retranche avec soin, et appelle des renforts considérables. A leur approche, les Bellovaques craignent le sort des troupes d'Alise, et songent à se retirer. Tandis que César dispose tout pour leur couper le passage, une ruse les soustrait à sa vigilance. Ils allument devant l'armée de grands feux, et à la faveur des tourbillons de fumée dont l'air est obscurci, ils se sauvent,

grand carnage. Détachant ensuite sa cavalerie pour arrêter la marche de ceux qui s'étoient frayé le passage, il la fait suivre par son infanterie. Les cavaliers romains méprisoient un ennemi qu'ils venoient de vaincre, et comptoient sur une seconde victoire. Il s'en fallut peu qu'ils ne fussent trompés dans leurs espérances. L'armée des Celtes soutint courageusement le choc, repoussa deux fois la cavalerie romaine, et étoit sur le point de l'exterminer entièrement, lorsque la vue subite des légions qu'ils croyoient bien éloignées, les frappa de terreur. Le trouble et la confusion se mirent parmi eux; ils veulent fuir, mais la cavalerie romaine, ardente à la vengeance, les poursuit de toutes parts. Plus de douze mille hommes périrent dans le combat ou dans la fuite.

Drapès et Luctéric rassemblent les débris de cette armée. Ils trouvent à peine cinq mille hommes; et, avec cette foible troupe, ils osent encore menacer

la

la Province romaine. Caninius les suit, tandis que Fabius profitant de la terreur des cités amies de Dumnac, s'avance pour les soumettre, et repousse ce chef malheureux jusqu'aux extrémités de la Celtique, où il fut réduit à errer seul, sans secours et sans appui. Drapès et Luctéric se voyant pressés par les Romains, ne voulurent point s'engager dans la Province; ils aimèrent mieux entrer sur les terres des Carduces. C'étoit la cité de Luctéric, et il y avoit joui d'une grande autorité, lors de la grande expédition de Vercingentorix. Il renoua des liaisons que son absence et les malheurs de la Celtique avoient affoiblies, et parvint à persuader aux habitans d'Uxellodun de lui livrer la ville, et de joindre leurs forces aux siennes et à celles de Drapès.

Uxellodun située sur la cîme d'un rocher inaccessible, sembloit pouvoir, sans autre défense, braver tous les efforts d'un siége. Mais on pouvoit affamer la place, et

l'exemple d'Alise étoit trop récent, pour ne pas inspirer des précautions. Deux mille hommes de troupes restèrent seulement dans la ville, les autres furent envoyés dans les environs pour amasser des provisions. Ils en amènent en abondance. Les deux chefs, pour faciliter l'entrée des convois, établissent un camp à deux mille pas de la ville. Drapès le défend avec une partie des troupes, tandis que Luctéric, avec le reste, escorte les provisions. Les Romains instruits de tout ce qui se passoit, attendent ce dernier au passage, fondent sur son détachement, le taillent en pièces, et réduisent Luctéric à prendre la fuite avec quelques-uns des siens, sans pouvoir regagner ni le camp ni la ville. Drapès ignorant encore le danger de son collègue, se voit attaqué aussitôt; ses troupes sont battues, et lui-même tombe vivant entre les mains du vainqueur.

Cependant César, parcourant la Celtique pour rassurer ou punir les cités,

apprend ce qui se passe dans celle des Carduces, et se rend sous les murs d'Uxellodun. La place ne manquoit pas de vivres; mais les assiégés étoient obligés de venir chercher l'eau dans la rivière qui couloit au bas du rocher, ou de la prendre à une source qui sortoit du rocher au-dessous des murs. César défend les approches de la rivière par des archers, des frondeurs, et quelques machines; puis, faisant élever une tour à la hauteur de la source, il y place des soldats qui foudroient pareillement tous ceux qui osent en approcher. En vain les assiégés roulent sur les ouvrages des Romains, des tonneaux enflammés, pleins de matières combustibles; en vain des nuées de traits partent en même-tems du haut des murs pour les distraire par un double danger, et les empêcher d'éteindre les incendies.

Les Romains toujours intrépides souffrent et meurent avec courage. Enfin, César fait cesser à ce nouveau genre de

combat en feignant de faire monter en même-tems tous ses soldats à l'assaut, vers toutes les parties de la ville. A cette vue, les Celtes effrayés rappellent promptement à la défense des murs ceux qui lançoient la flamme sur les ouvrages, et les Romains purent éteindre le feu et réparer leurs machines. Cependant les assiégés ne se seroient point rendus encore, si l'on ne fût parvenu à détourner les veines d'eau qui aboutissoient à la source. Lorsqu'ils la virent tarie tout-à-coup, la superstition augmenta la frayeur; ils crurent que les Dieux eux-mêmes se déclaroient contre eux; réduits au désespoir, ils se soumirent. Ici César voulut effrayer les Celtes par un supplice atroce. Il fit couper les mains à tous ceux qui avoient porté les armes, et leur laissa la vie. Drapès aima mieux se laisser mourir de faim que de servir d'ornement à un triomphe. Luctéric moins courageux essuya cette honte. Il fut livré à César

par un Celte, ou plutôt par un de ces vils Eduens attachés à la fortune du vainqueur.

Marseille seule levoit encore dans la Celtique sa tête indépendante. Deux ans après, elle fut ruinée par les Romains : triste récompense des services qu'elle leur avoit rendus. Son malheur vint de s'être déclarée pour Pompée contre César, dans les guerres civiles qui déchirèrent la république. César la prit. Il lui ôta ses armes, ses vaisseaux, son trésor public; il ne lui laissa que la liberté : clémence plus humiliante que généreuse, dans la situation où se trouvoit cette république.

Ainsi tomba la Celtique sous le joug des vainqueurs du monde. César avoit soumis dans cette contrée trois cents peuples, pris huit cents villes, gagné cinquante batailles, dépouillé les peuples de toutes leurs richesses, tué, vendu ou emmené en esclavage deux millions d'hommes, de trois millions qu'il avoit

eu à combattre. Cette grande révolution va changer le gouvernement, la religion, les mœurs, les habitudes, le caractère, les opinions des Celtes. Tâchons de découvrir ce qu'ils étoient ou ce qu'ils pouvoient avoir été dans les siècles qui la précédèrent, et suivons-les s'il est possible, dans leurs changemens divers.

*Fin du Tome premier.*



